LA

REVUE DE PARIS

105615

HUITIÈME ANNÉE

TOME TROISIÈME

Mai-Juin 1901

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1901

Si
Pa
Iv
Gu
Ur
Jo
Je
Cl

v. 45 tip.

LIBRARY,
UNIV. OF MICH.
MAY 15 1901

8e Année. N° 9. 1er Mai 1901

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Sir Robert Hart	*La Chine, les Réformes et les Puissances*	1
Paul Adam	*L'Enfant d'Austerlitz* (2e partie)	34
Ivan Strannik	*La Religion de Tolstoï*	93
Gustave Lanson	*Molière et la Farce*	129
Une Circassienne	*Islam* (1re partie)	154
José-Maria Cantilo	*Heures de France*	181
Jean Morvan	*Les Chouans et les Bleus*	189
Charles Loiseau	*Les Chemins de fer du Balkan occidental*	214

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

LONDRES. — T. FISHER UNWIN. 11, Paternoster Buildings. E. C.

LIVRES NOUVEAUX

TRAVAIL, par **Émile Zola.**

Après les *Rougon-Macquart*, après les *Trois Villes*, M. Émile Zola nous donne aujourd'hui la série des *Quatre Évangiles*. Nous avons signalé à nos lecteurs le premier des quatre, cette œuvre puissante, *Fécondité*. L'auteur a voulu en ce roman nouveau évoquer la cité sociale de l'avenir sous un régime de collectivisme. Et s'il est permis de discuter la thèse que M. Émile Zola nous présente, il faut reconnaître la beauté de l'œuvre et la générosité de l'inspiration. Sans doute, M. Émile Zola nous trace un tableau idéal : on peut se demander si la nature humaine s'accommoderait de l'existence que l'on mène à la Crècherie. Tout le monde y travaille ; la prospérité y est commune ; le bonheur et l'accord y règnent, et chacun selon ses moyens contribue au bien-être de tous ; mais peut-être M. Émile Zola suppose-t-il chez tous les hommes un désintéressement, dont une élite seule est capable. L'œuvre est belle et de forte venue ; elle abonde en scènes dramatiques, certains personnages sont d'une grandeur saisissante, presque surhumaine, et méritent de survivre parmi les figures les plus nobles que nous aient données jusqu'ici le roman contemporain. Ce livre nous secoue, nous force à réfléchir. En un temps où les problèmes sociaux s'imposent à l'attention du public, M. Émile Zola nous propose une solution qu'on discutera sans doute violemment, mais qu'il faut avoir discutée.

TRENTE ANS DE CRITIQUE,
par **Gustave Frédérix**,
avec une préface de **M. Émile Deschanel**, 2 volumes.

Entre Sainte-Beuve et Sarcey, ni l'un ni l'autre, mais lui-même, très informé, très intelligent, très spirituel, de caractère sûr et de cœur bienveillant, de raison ferme et de sens droit, d'humeur goguenarde et fine, de style vif, simple et dru, capable d'admiration et d'amour, soucieux de justice et de justesse, ni dénigrant ni dupe, doué de sympathie, mais avisé, aiguisé, Gustave Frédérix, trente années durant, fut comme le consul général, le juge et le témoin, l'hôte et l'ami juré des lettres françaises à Bruxelles ; — et le tout sans trahir, en aucune manière, sans négliger ni flatter la littérature indépendante, et parfois originale, de son pays. — A lire aujourd'hui ce choix judicieux de ses chroniques littéraires et dramatiques, à revoir toute cette galerie de portraits et d'études, on s'explique mieux comment il fut et resta pour nous, hors frontière et si proche, un correspondant presque idéal : exempt de nos défauts passagers, il posséda les meilleures de nos qualités personnelles ; on n'est pas plus français que cet écrivain belge et si, d'aventure, on était plus parisien, c'est que sans doute on le serait trop.

ÉLOGE D'ANDRÉ CHÉNIER, par **Jean Bertheroy.**

Cet éloge est une savoureuse étude que l'Académie française a couronnée au dernier concours d'éloquence. Madame Jean Bertheroy, romancier charmant et délicat poète, devait aimer les vers d'André Chénier : elle nous présente exquisement l'homme et son œuvre en ces quelques pages harmonieuses et pittoresques. Madame Jean Bertheroy n'avait point le loisir de nous raconter en détail la vie de son poète ni d'analyser minutieusement son inspiration et sa métrique. Mais elle a su dire beaucoup en peu de mots, et ses moindres phrases sont riches d'évocations. Elle nous montre tour à tour André Chénier dans son temps, dans le passé, dans l'avenir, et consacre à son esthétique un chapitre érudit et pénétrant. C'est une bonne fortune pour le poète d'avoir rencontré une admiration si fervente et si éclairée.

BARBARA, par **Thomas Hardy**,
traduit de l'anglais par **Mathilde Zeys.**

C'est là un véritable roman rustique. Le fermier Oak est amoureux de Barbara, l'héroïne du livre, — mais amoureux comme on ne l'est pas deux fois. Il la veut pour femme, et patiemment, il attend son heure qui sonne pour lui à la fin de ce livre, mais après bien des inquiétudes et des angoisses. Tout autre que lui se fût lassé, et tôt ou tard, la mauvaise fortune eût découragé un cœur moins fidèle et moins bien trempé que le sien. Mais rien ne l'entame, pas même le premier mariage de Barbara ; et, quand elle est veuve, il l'épouse à son tour. On sait le grand talent de Thomas Hardy que maint traducteur nous a révélé, et tout récemment M. Firmin Roz avec sa belle version française de *Jude l'Obscur*. Mademoiselle Mathilde Zeys a choisi une œuvre moins forte, mais plus accessible au public : tout le monde aimera cette histoire douce et touchante.

LE STYLE ÉPISTOLAIRE, par **le vicomte de Broc.**

Après avoir étudié en quelques pages le style épistolaire chez les anciens et analysé la manière de Cicéron et de Pline le Jeune, M. le vicomte de Broc nous présente saint François de Sales, Balzac, Voltaire, madame de Sévigné, madame de Maintenon, madame du Deffand et ses correspondants, enfin Voltaire. Il nous conte l'histoire des correspondances, et il nous trace le portrait de leurs auteurs avec une bonne grâce familière et une remarquable pénétration. Un piquant « essai sur le style épistolaire chez les femmes » termine cette intéressante monographie d'un genre littéraire qui nous a donné des chefs-d'œuvre. Faut-il rappeler à cette occasion ces deux excellents ouvrages du même auteur : *La Fontaine moraliste* et *Propos littéraires*, et surtout ce volume d'érudites recherches, la *France sous l'ancien régime*, que l'Académie française a couronné ?

heroy,
l'Aca-
ncourt
nancier
es vers
xquise-
uelques
ne Jean
racon-
nalyser
trique.
nots, et
ations.
Chénier
enir, et
udit et
our le
si fer-

s.
Le fer-
oïne du
est pas
nment,
à la fin
udes et
assé, et
ouragé
pé que
ème le
elle est
grand
ducteur
ain Roz
Obscur.
œuvre
e : tout
chante.

e **Broc.**
le style
manière
icomte
Sales,
madame
s cor-
l'his-
race le
e grâce
Un pi-
es fem-
graphie
chefs-
ion ces
r : *La*
surtout
ace sous
a cou-

LA CHINE,

LES RÉFORMES ET LES PUISSANCES

La question était pleine d'à-propos, mais fort embarrassante : « Les réformes de la Chine commenceront-elles au dedans ou viendront-elles du dehors? » avait demandé le personnage assis en face de notre hôte. Il y eut un silence, personne ne répondit. Le ministre du Yamên, Tchan Yin-houan, dont la dernière mission à l'étranger avait eu pour objet de représenter la Chine au Jubilé de la Reine, venait d'être arrêté, et on l'avait envoyé finir son mois de septembre 1898 dans les cachots du ministère de la Justice. Huit jours auparavant, des bruits de réformes étaient dans l'air, et les progressistes auguraient favorablement de l'enthousiasme de l'Empereur. Mais, à présent, tout était changé, et la saute de vent rétrograde paralysait, ce soir-là, toutes les langues. Les seuls personnages de l'assistance qui fussent à leur aise, ou qui parussent l'être, étaient cet impénétrable et rusé Tchong Li, et son voisin de table, plus éveillé que jamais, Li Hong-tchang; — mais ni l'un ni l'autre ne songeait à relever la question, et encore moins se trouvait-il, parmi leurs collègues, dont plusieurs étaient présents, quelqu'un d'assez aventureux pour s'engager dans une pareille discussion. Chacun garda le silence et se tint sur ses gardes, en apparence très occupé du dessert, mais, en réalité, guettant sournoisement ses voisins.

sur tous les visages, cette expression froide de confucianisme compassé défiait l'étranger de dire si c'était la panique ou le triomphe qui résultait du *fiat* anti-réformateur de la Cour. Le dîner était excellent, mais ce gala de légation ne fut point un succès; au contraire, rien ne pouvait être plus lugubre. Les événements futurs avaient-ils déjà jeté leurs ombres devant eux?

Une fable rapporte qu'un vieillard et un jeune garçon, menant leur âne à la foire, firent la rencontre d'un économiste réformateur. Il les réprimanda sur leur simplicité : avoir un âne et ne pas s'en servir ! Le vieux, aussitôt, enfourcha le baudet. Plus loin, rencontre d'un second réformateur, apôtre d'une société protectrice de l'enfance, qui reproche au vieillard sa cruauté envers le pauvre enfant qu'il fait marcher derrière : sur quoi, il cède sa place au garçon. Bientôt, l'adepte d'une autre école les croise; celui-là honnit le jeune garçon de monter l'âne tandis que son grand-père, vieux et perclus, chemine en traînant la jambe : s'il tient tant à aller à âne, le baudet ne pourrait-il les porter l'un et l'autre? Les voilà tous deux à califourchon, lorsque vient à passer un membre de la société protectrice des animaux, qui les sermonne d'importance, puis finit par dire qu'il serait plus séant de les voir à eux deux porter la bête : là-dessus, tous deux descendent et suivent l'avis du pédant. Le trio finit par choir dans un fossé, et, comme aucun réformateur n'alla l'en tirer, il y périt misérablement. — Cette parabole est instructive : elle laisse libre carrière aux réformes, mais enseigne en même temps qu'après tout, ce sont les gens eux-mêmes qui connaissent le mieux leurs propres affaires.

Sur la question chinoise, nous voyons que les critiques abondent et que les donneurs de conseils sont en nombre infini. Sans contredit, ces critiques sont sincères, — mais ceux qui les font ont-ils bien étudié la matière dont ils parlent? Les conseillers sont doués des meilleures intentions, — mais au bénéfice de qui tendent leurs conseils, de ceux qui les donnent ou bien de ceux qui les reçoivent? Chaque apôtre a naturellement son remède, — lequel faut-il suivre? Les catholiques penchent pour Rome; les protestants s'en détournent; les dissidents se disputent; les athées voudraient laisser

la Chine tranquille; — lesquels d'entre eux tiennent la vérité? et pourquoi la Chine embrasserait-elle un culte étranger lorsque les étrangers sont en pareil désaccord? — Après le missionnaire, voici le marchand; l'un dit : « Abolissez les taxes arbitraires, et tout ira bien »; — mais quelles sont ces taxes, et le fonctionnement administratif est-il possible sans elles? L'autre réclame pour ses navires l'accès de toutes les voies fluviales; — dans quel pays semblable privilège est-il concédé? Un troisième demande les usines à vapeur, les mines, les chemins de fer; — acceptera-t-il les conditions que les idées chinoises attachent à de telles concessions et qu'elles obligent les mandarins à lui imposer? Découlant de chacune de ces demandes, il y a en outre tout un monde de questions secondaires, — capital, actions, droits, protection, contentieux, etc., — qui, toutes, plus ou moins, impliquent une perturbation de la pratique établie, de l'usage local, du sentiment populaire et de l'action officielle; et, à tout cela, s'ajoute cette éventualité, que le meilleur avis soit jugé suspect et soit rejeté, et que le pire soit accepté et suivi. — Et, dans le monde officiel étranger, celui-ci a des tendances parlementaires, celui-là penche vers les formes républicaines, un troisième n'admet que l'autocratie. — En somme, autant d'avis que de conseillers, et, presque dans tous les cas où l'on parle, on parle à tort. Ne vaudrait-il pas mieux aller doucement et laisser une saine évolution suivre son cours naturel? C'est la nécessité — la nécessité seule — qui montrera ce qu'il faut ajouter, modifier ou retrancher, et ce sont les Chinois eux-mêmes qui doivent sentir cette nécessité, non pas l'étranger : autrement, toute tentative d'amélioration, au lieu d'être accueillie, sera rejetée; au lieu du succès, on remportera l'échec.

Au reste, c'est une erreur de croire que la Chine reste à l'état stagnant, — ce qui serait loin d'être surprenant, vu son isolement qui fait d'elle un étang plutôt qu'un océan. — Le Censorat ne cesse de relever les fautes commises contre le droit en pratique administrative et en procédure officielle, et les rapports qu'on soumet à l'Empereur omettent rarement de suggérer quelques nouvelles mesures pour le bien du peuple. Seulement, il y a deux écoles politiques. L'une — et

c'est la grande majorité — est strictement conservatrice : ses partisans regardent perpétuellement vers le passé, exaltent la sagesse des philosophes et les précédents de l'antiquité ; ils croient sincèrement que tout le mal vient de ce qu'on s'en est écarté, et qu'un retour en arrière serait une rénovation : — c'est là ce qu'ils entendent par réformes. L'autre école ne comprend qu'une très petite minorité, mais elle en est à la période de croissance : elle accepte les faits, reconnaît la nécessité des réformes, ouvre les yeux à l'existence d'autres nations, cherche ce qu'il convient d'apporter du dehors et de greffer sur la plante chinoise, et s'abstient de condamner les innovations pour l'unique raison qu'elles sont nouvelles, ou de rejeter des choses du dehors pour l'unique raison qu'elles sont étrangères. C'est là sans contredit l'école de l'avenir : elle essaiera tout, et retiendra fermement ce qu'elle aura reconnu bon. Mais cette école se divise elle-même en deux classes : la première prêche l'adoption de tout ce qui peut contribuer à rendre la Chine assez forte pour combattre l'étranger en usant de ses propres armes ; la seconde accepte les relations extérieures et toutes leurs conséquences comme l'inévitable, dont il convient de tirer le meilleur parti possible, lequel ne doit pas nécessairement être préjudiciable. L'empereur Kouang-Siu appartient probablement à cette seconde classe de la seconde école ; malheureusement, grâce à ce qu'on pourrait appeler ses tendances iconoclastes, ce parti s'emballa pendant l'automne de 1898, — il est tellement plus facile de démolir que de construire ! — Le jeune char des réformes glissa hors des rails, et, par un retour tout naturel des choses, on vit aussitôt reparaître à la tête les conservateurs intransigeants, — réformateurs eux-mêmes, ne l'oublions pas, mais réformateurs de la vieille roche, — qui ne se firent pas faute d'en profiter pour user de représailles.

*
* *

Mais qu'est-ce donc que les réformes, et en quoi sont-elles requises en Chine ? — certains diraient : en quoi ne sont-elles pas requises ? — et de quelle manière doivent-elles être appliquées ?

Tout ce qui tend à améliorer la condition d'un peuple peut d'une manière générale être compris sous la dénomination de « réforme », qu'il s'agisse de législation nationale, d'organisation administrative, d'effort collectif ou d'initiative individuelle, et que l'objet en soit d'encourager l'éducation en la plaçant à la portée des différentes classes, d'accroître le bien-être de tous en matière de travail, d'habitation, de vêtement et de nourriture, de faciliter les communications et les voyages, de sauvegarder les droits indiscutables des particuliers et de la propriété, ou de développer la force de l'État dans la mesure où, État entre les États, il mérite ce développement.

On pose certaines conditions à l'acquisition de la force. De même que les droits d'un individu dans un État sont conditionnels, et proportionnés aux droits de ses concitoyens dans cet État, de même les droits d'un État indépendant doivent rester limités par les droits des autres États, et, comme corollaire de ce principe, se présente le droit d'intervention. Par exemple, tandis que les États peuvent tacitement laisser l'un d'entre eux introduire — et même l'encourager à introduire — telles réformes qui amélioreront ou accroîtront la somme de force de cet État, afin de lui permettre le maintien de l'ordre et la répression du désordre à l'intérieur de ses frontières, il se peut que le devoir — et certainement le droit — des États voisins soit de s'entendre et d'intervenir contre l'accroissement exagéré de sa force, s'il est reconnu agressif ou s'il est leur inférieur en civilisation et capable d'abuser de cette force nouvellement acquise, et de devenir par la suite un souci, sinon un danger, pour les autres États.

Lorsqu'on recherche le diagnostic de la Chine, on trouve que c'est un pays qui décourage le militarisme, qui ne respecte que la raison, et dont la nature n'est rien moins qu'agressive. Son peuple professe le respect des lois et se laisse facilement gouverner; seulement, ce peuple couvre un territoire tellement vaste, il est tellement innombrable, que, de si bonne conduite qu'il soit dans la masse, il y a toujours quelque part un trouble d'une sorte ou d'une autre, cause d'inquiétude pour les fonctionnaires ; aussi, chaque province a-t-elle ses troupes pour appuyer l'autorité et prévenir ou réprimer le

désordre; mais leur tâche est toute de police, et ces troupes, bien qu'exercées et armées, sont plutôt faites pour réduire des émeutiers que pour marcher contre des armées. L'étranger hésiterait à les qualifier d'armée; pour qu'il la tînt pour une armée, il faudrait la transformation des armes qu'elle porte, des changements dans son système d'entraînement et dans l'éducation de ses officiers. Cependant, étant donnés la position géographique de la Chine et le caractère général de son peuple, et vu les services réels que rendent ces troupes provinciales, on peut se demander si l'organisation indigène — résultante naturelle du caractère et des besoins du gouvernement et du peuple — n'est pas, après tout, la meilleure en l'espèce. Malheureusement, le cours des événements et la force des choses obligent désormais la Chine à tenir compte, non seulement de l'ordre à maintenir entre ses frontières et parmi son peuple, mais aussi de la présence de l'étranger sur son sol, et de l'action militaire des autres États contre elle, qui l'oblige à se prémunir et à se défendre. Et l'on en arrive à s'apercevoir que la Chine, contre sa volonté et son désir, doit devenir par la suite une puissance militaire. Elle fera bien des faux pas, il y aura maintes erreurs commises, maintes catastrophes essuyées, mais tôt ou tard l'État en sortira sain, robuste, expérimenté, en possession de ce que le monde lui impose — une armée; et puisqu'il faut qu'elle l'ait, cette armée, elle l'aura, et tout ce qu'il y a de mieux dans le genre : — les meilleures armes, les exercices les plus appropriés, l'éducation la plus achevée, et, vu sa population, des soldats en aussi grand nombre que les circonstances pourront l'exiger, soldats doués des qualités physiques et morales de la race, développées par l'exercice au cours des générations. Aujourd'hui, dans l'intention de punir la Chine pour les méfaits des Boxers de l'année dernière, l'Occident, entre autres choses, interdit l'importation des armes; à ce propos, le rejeton d'une grande famille chinoise me disait : « Très bien! ceci nous oblige à devenir producteurs. Eh bien! notez mes paroles : un jour viendra où nous-mêmes nous serons exportateurs; bien mieux, nous ferons concurrence par le bon marché aux fabricants actuels! »

En ce qui regarde la réforme législative, — il faut bien se

rappeler que la Chine a des lois. Depuis fort longtemps, sir George Staunton a traduit le code pénal de la Chine, et, dans toutes les branches des divisions administratives, des codes semblables existent. Le pays est un pays pacifique et les gens n'y sont point des sauvages : chaque pouce de terrain est possédé, occupé, utilisé; toutefois, le respect pour les morts retient pour les tombes une plus grande partie de la surface que ne l'approuvent nos économistes — dont au reste les sentiments ne sont pas offensés par la coutume qui permet dans nos pays l'entassement des couches d'ossements superposés dans une même excavation. — Les Chinois pratiques sont déjà frappés du fait que le commerce extérieur et ses développements exigent une législation répondant à certains besoins nouveaux, par exemple sur les associations, les contrats, les assurances, etc., etc., et qu'afin de se débarrasser de leur cauchemar — cette exterritorialité concédée aux étrangers en Chine — il sera nécessaire de prendre modèle sur ce qu'ont fait les Japonais, c'est-à-dire de rédiger des codes spéciaux, de créer des tribunaux spéciaux, de former des légistes et d'introduire une procédure nouvelle. Le dernier mémorial présenté au trône par un haut fonctionnaire mandchou, du nom de Tsêng-Ho, suggérait l'adoption d'une législation de ce genre. Il venait d'être fait « foutai » ou gouverneur de l'une des dix-huit provinces de Chine, et, bien que ce qu'il suggérait alors soit resté enseveli dans les cartons et que lui-même ait été révoqué par l'Impératrice douairière en septembre 1898, il reparaîtra de nouveau à la surface et, un jour ou l'autre, tôt ou tard, son programme sera repris. La nécessité produira cet effet, et, une fois opéré, le changement, dans toutes ses ramifications et avec tous les effets qu'il entraîne, tout en étant lui-même la conséquence d'influences extérieures, sera bien accueilli et agira salutairement, car il émanera du centre; il ne sera pas dicté par l'étranger, mais voulu par la nation.

Quant aux réformes relatives aux communications et à la circulation, on peut dire qu'elles sont commencées déjà. La télégraphie électrique fonctionne maintenant dans toutes les provinces, — un département de Postes Impériales a été créé et commence à s'étendre, — des voies ferrées sont en activité, d'autres sont à l'état de projet. Voilà trois départe-

ments qui sont appelés à vivre et à se développer : ils fourniront à l'État et au peuple tous les avantages que comporte leur existence. Le télégraphe est entre des mains chinoises : ainsi naturalisé, il est devenu populaire, — c'est un département indigène. Les postes impériales, elles, ont à lutter contre deux sortes de difficultés : partout, à l'intérieur, il existe de temps immémorial des service de poste privés ; aussi le gouvernement ne procède-t-il que par voie d'essais, de crainte, par une rivalité officielle intempestive, d'enlever son pain à toute une classe industrieuse ; dans les ports, plusieurs puissances ont ouvert des bureaux de poste étrangers sur territoire chinois où leur présence est une cause de frottements ; cependant pour le moment, ces bureaux ont leur utilité. Pour les chemins de fer, on les trouvera en temps utile là où ils seront nécessaires ; mais, aussi longtemps qu'ils resteront propriété étrangère et sous protection étrangère, leur développement aura les limites que comporte toute entreprise du dehors ; cependant, il est juste de remarquer qu'entre des mains européennes, ils seront toujours supérieurs comme rapidité, régularité, indépendance, utilité générale, à des lignes dirigées par les indigènes, lesquelles, naturellement, demeureront exposées à l'ingérence officielle et à des erreurs par défaut d'expérience.

En fait de nourriture, de vêtement et d'habitation, les Chinois possèdent déjà tout ce qu'il leur faut ; quant à la question du travail ou des occupations, ils y ajouteront en nombre et en variété au fur et à mesure de l'adoption et du développement de nouvelles industries et de l'introduction par les réformes de nouveaux débouchés et de nouveaux besoins.

Il est quelque peu difficile de savoir jusqu'à quel point on devra toucher à la question monétaire. Quelles que soient les circonstances et les législations qui font que la sapèque de cuivre est la monnaie courante en Chine, et que l'un des métaux les plus vils est devenu l'étalon monétaire, il n'est pas douteux qu'il y ait eu à cela quelques bonnes raisons : il se pourrait qu'une réforme fît plus de mal que de bien. Le taux de l'intérêt est fort élevé en Chine, — un pour cent par mois ne semble nullement usuraire à des Chinois ; — en outre, il est de fait qu'avec une sapèque, qui ne représente guère qu'un

demi-centime, on peut acheter quelque chose au marché. Le gouvernement n'entreprendra qu'avec hésitation une réforme monétaire, et il sera sage de sa part de ne pas l'entreprendre à la légère.

En matière d'éducation, également, ce sera la nécessité encore qui exercera l'influence la plus puissante. Les Chinois ne le cèdent à personne dans leur respect pour l'éducation, mais ils ont sur cette matière leurs propres idées, en même temps que des livres, des écoles et des méthodes à eux ; or, tout cela satisfait aux exigences du moment et suffit aux besoins du peuple tels qu'il les ressent et tels que la vie nationale les a faits. Outre quelques écoles et collèges du gouvernement, certains établissements d'enseignement, dépendant d'associations de missionnaires, ont déjà graduellement accoutumé certaines couches du public chinois à des études qui n'avaient pas cours dans le *curriculum* indigène ; non seulement le goût pour ces études se développera, mais des sciences, jusque-là inconnues dans la nation, prendront racine et porteront leurs fruits. Toutefois les masses sont très pratiques, et il ne faut pas s'attendre à les voir s'attacher à des études dont elles ne sentent pas l'utilité ; de temps en temps, néanmoins, quelques intelligences d'élite s'y laisseront prendre, captiver et vivifier, et ceux-là exerceront à leur tour une influence régénératrice, qui transformera l'enseignement européen en savoir indigène. D'ailleurs, des rapports constants et l'introduction continuelle de nouveautés étrangères susciteront de nouveaux besoins, de nouvelles industries, de nouveaux goûts, et, par ces exigences, la voie s'ouvrira devant le jeune savoir et devant les hommes qu'il produira : il deviendra profitable d'acquérir les sciences, et des hommes pratiques vulgariseront ce que des enthousiastes auront révélé.

En cette matière, deux réformes paraissent essentielles : la première, c'est, pour le gouvernement, d'ajouter aux sujets des examens d'aptitude la science occidentale dans toutes ses branches ; et la seconde, de créer, pour les candidats reçus, des postes officiels et professionnels, et de les employer en les attachant, en qualité de spécialistes, aux différents bureaux du service public. L'empereur Kouang Siu agissait dans cette direction : le flot rénovateur ne peut manquer de reve-

nir quelque jour. Notons encore que le but de l'éducation chinoise est la formation du caractère de l'individu plutôt que ce que nous appellerions son instruction ou le savoir. Que cette méthode ait du succès, nous en voyons les preuves dans l'industrie infatigable, l'entrain inépuisable, les procédés ingénieux, la bonne conduite générale et la parfaite soumission aux lois de toute cette race, par tout l'Empire. En même temps, il ne faudrait pas supposer que le savoir chinois n'est rien en lui-même, et que la Chine n'a pas de littérature : au contraire, la quantité des travaux littéraires accomplis et le nombre des ouvrages publiés sont énormes ; un Chinois cultivé et lettré est une mine de richesses intellectuelles. Histoire, biographie, philosophie, poésie, romans, voyages, critique, essais, commentaires, etc., des ouvrages de tous les genres inondent le pays ; de volumineuses encyclopédies existent, et d'inépuisables dictionnaires ont été publiés et republiés, des siècles avant l'apparition des Johnson, avant les travaux des Webster ou la fondation de l'Académie française. Ceux parmi les étrangers qui s'adonnent à l'étude de la langue ne peuvent plus s'en détacher, et déclarent qu'il leur faudrait plusieurs existences pour savourer les millions de livres offerts à leur curiosité et apprendre tout ce qu'ils ont à dire sur tous les sujets imaginables. En 1858, le gouverneur du Kouang-tong, Pih-Kouei, me racontait, à moi incrédule, que dans un vieil écrit, datant de deux mille ans, on rapportait comment mille ans auparavant, le prince d'un des États chinois de ce temps-là avait l'habitude d'envoyer ses messages à un autre prince dans un coffret curieusement agencé et fait d'un bois spécial; il prononçait son message dans ce coffret, puis le fermait, le scellait et le confiait aux mains d'un messager éprouvé ; et le destinataire du message, en ouvrant ce coffret, entendait résonner à ses oreilles les paroles et la voix de l'autre prince. En 1898, le premier phonographe qui vint à Péking m'apportait un message de Lo Fong-lou, à ce moment ministre de Chine à Londres, et comme, à mesure que le cylindre se déroulait, j'entendais ses paroles et reconnaissais sa voix, j'entendais en même temps Pih-Kouei me répétant de nouveau — à moi, moins incrédule cette fois, — son histoire du merveilleux coffret du prince! Dans mes con-

versations avec Wên-Siang en 1861, les merveilles de l'électricité l'intéressaient, mais elles ne l'étonnaient pas, — car de quoi s'étonne jamais un Chinois? — et un jour il me dit : « C'est merveilleux, certainement! Mais vous n'êtes pas au bout : il reste encore bien des choses à découvrir, et, dès que les circonstances le permettront, nous, Chinois, nous scruterons à notre tour, et nous trouverons, nous, ce que vous autres, étrangers, vous n'aurez pu encore découvrir. »

A ce propos, il est à noter qu'un horloger de Fou-Tcheou a découvert, à lui tout seul, un perfectionnement dans la machine à filer, perfectionnement d'une originalité suffisante pour qu'on lui ait décerné le titre d'invention, et promettant une assez grande utilité pour qu'on l'ait breveté. Les partisans de l'éducation peuvent laisser toute crainte, l'enseignement se répandra et atteindra un développement complet en Chine. Cellule à cellule, une première ruche s'édifiera, et, celle-ci parvenue à l'état parfait, d'autres surgiront. Pour les autres questions, sociale et politique, législative et administrative, locale et nationale, on peut sans inquiétude s'en remettre au temps et aux événements ; des découvertes et des inventions fourniront de nouveaux instruments, les entraves du préjugé et des prohibitions disparaîtront, l'instinct social aura raison des vieilles superstitions antagonistes du progrès : de nouveaux besoins se feront sentir, et les réformes accompliront leur œuvre!

***

Chaque race a ses traits caractéristiques : le milieu et l'association les pétrissent pour en faire des qualités innées et leur donnent à leur tour une pénétration réciproque. Le premier rudiment de la pensée chinoise est renfermé dans ce dicton qui est le premier que le petit enfant apprenne de mémoire : « La nature de l'homme est foncièrement bonne — *jên pên shan* »; et, fondée sur ce principe, caractérisant leur manière de vivre toute de sens commun, règne l'idée générale que tout ce qui est naturel est chose nécessaire et permise, et qu'on ne saurait avoir à en rougir. Ces deux idées-mères ont eu leur influence sur le développement du caractère et des institutions de la Chine. Le culte de Confucius est admirable comme

règle de conduite. On dit au Chinois, homme parmi ses semblables : « Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît à toi-même » ; et on lui enjoint, homme sous l'œil du Ciel, de toujours se comporter comme il le ferait en présence d'une Divinité, qui existe, bien qu'il ne la voie pas : « *As if thou knewest, though thou canst not know !*[1] » Il doit faire ce qui est bien, simplement parce que cela est bien, et non par crainte de l'Enfer ou pour gagner le Paradis. De tels principes produisent un peuple intelligent et pratique, un corps de fonctionnaires à l'esprit spécialement façonné, un gouvernement paternel et tolérant. Malheureusement, la loi naturelle agit sur tous, et chaque classe a les défauts de ses qualités.

Si l'on vous demande quel est, en tant qu'individu, le défaut du Chinois, vous pouvez répondre : la véracité n'est pas une vertu dans une conscience chinoise. Non pas, parlant de façon générale, que le Chinois soit moins franc qu'un autre : s'il fait chaud, il ne vous dira pas qu'il gèle, et s'il est à cheval, il ne vous dira pas qu'il va à pied ; mais si on lui fait une question qui, d'après lui, ne devrait pas lui être faite, ou à laquelle il ne veut pas répondre, alors il n'hésitera pas à s'écarter de la vérité pour donner la réplique. Son raisonnement est, ou que quelque parole maladroite pourrait lui échapper s'il faisait tout de suite une réponse vraie, ou que, la vérité une fois sortie, il a brûlé ses vaisseaux, tandis qu'aussi longtemps qu'il la retiendra, quelque désavantage qu'il puisse résulter pour lui de sa découverte, il a encore chance de l'éviter. Et c'est pour cela que lorsqu'on discute avec des Chinois sur leurs rapports avec l'étranger, vous les entendez constamment vous répéter que ce que demande l'Européen c'est la bonne foi — *hsin* — et qu'en conséquence il faut éviter la fausseté. Les relations avec l'étranger, si elles n'ont pas encore introduit le ferment de la véracité, l'ont du moins fait connaître, et il deviendra plus tard tout aussi honteux en Chine de dire un mensonge que dans les pays qui frappent d'ostracisme le menteur.

Si nous examinons le monde officiel, nous trouvons que le

1. « Comme si tu savais, bien que tu ne puisses savoir ! »

fonctionnaire — candidat victorieux aux concours — est censé s'être si complètement assimilé la sagesse antique et l'enseignement des philosophes que, non seulement il est jugé digne de toute position, mais encore qu'on le croit incapable de la déshonorer : il sera loyal envers son prince et sera un père pour le peuple. En conséquence, lorsqu'il lui donne un yamên en qualité de mandarin — ou *fou mou kouan*[1], — le gouvernement ne lui attribue qu'un traitement tout juste suffisant pour se nourrir, bien qu'il soit entendu, toutefois, qu'il s'arrangera pour trouver les moyens de vivre et de remplir les multiples devoirs de sa charge ; de là, pour lui, l'obligation d'obtenir du peuple l'argent nécessaire pour les gens qu'il emploie et leurs services. Cette méthode, qui consiste à se fier à son honneur et à son éducation, est admirable en principe, parce qu'elle évite dans le fait l'embarras de tenir et de vérifier des comptes, et, d'ailleurs, elle est contrôlée par l'opinion publique, — laquelle, tout en reconnaissant la nécessité pour le mandarin de prélever ce qui est raisonnable, maintient son droit de refuser ce qui serait arbitraire. — mais, malgré tout, ce système ouvre la porte à une foule d'abus, et il démoralise à la fois le peuple qui achète les faveurs et le mandarin qui les vend. Pour remédier à cet état de choses qui trouve sa raison d'être dans la croyance que « l'homme est foncièrement bon », il faudra des réformes prescrivant le payement de traitements appropriés et l'établissement de budgets, et aussi des prescriptions — et des plus strictes — interdisant au fonctionnaire d'accepter des présents ou de prélever des impôts illégaux, et, au peuple, d'offrir des présents ou de verser des sommes autres que celles exigées par l'État. Le seul service qui soit rétribué convenablement en Chine est celui des Douanes impériales ; ce précédent est comme un levain qui agit salutairement ; en temps convenable, des appointements fixes seront alloués à chaque poste et toute irrégularité disparaîtra.

En ce qui concerne le gouvernement lui-même, son agencement, dans l'ensemble, est d'une harmonie parfaite : toutefois, le temps a démodé certaines coutumes, certaines lois,

1. Père et mère du peuple.

certains bureaux, — ce sont là des réductions à opérer ; — il en a rendu d'autres nécessaires, — autant d'institutions à créer ; — et, par suite de changements dans la nature et le mode du développement national, il y a lieu de modifier la procédure et la pratique, — nouvelles méthodes à trouver. Mais, par-dessus tout, un fait capital que le gouvernement doit reconnaître pleinement et sans réserve, c'est que la Chine n'est qu'une dans la foule des États indépendants, et que, désormais, bon gré mal gré, il lui faut accepter les relations extérieures sur un pied d'égalité. Ce fait reconnu et bien compris, pleine carrière alors pourra être donnée à l'idée fondamentale énoncée dans un édit de réformes, rendu il y a des années par l'Impératrice douairière elle-même, où elle déclare que la réalité doit être la réalité, et que la reconnaissance de ce qui est réel doit être le principe dirigeant de la classe officielle — *sheh shè kiou sheh*. Supposons que ce principe doive avoir un jour sa valeur pratique, alors la condition première des réformes sera que, c'est, dans les relations extérieures et dans tout acte international, le soupçon soit banni et une franche amitié cultivée. Et ceci nous amène à reprendre, maintenant dans un autre ordre d'idées, cette question : « Les réformes de la Chine commenceront-elles au dedans, ou viendront-elles du dehors ? » — et de regarder certains côtés, de revoir certains faits des relations extérieures que les profanes, aussi bien que les apôtres des réformes, feront bien d'examiner et, si possible, de voir avec des yeux chinois, de sentir avec des nerfs chinois, afin de comprendre la nature des revendications de ce peuple avant de traiter avec lui.

*
* *

Ces relations extérieures ne datent pas d'hier, mais, quoique les annales rapportent divers essais individuels à des époques déjà reculées, la conclusion officielle de traités est un fait des temps modernes. Degré par degré, les voyages de découverte, l'instinct commercial, le zèle de la propagande ont accumulé pierre sur pierre et créé de nouvelles situations, des intérêts entre deux peuples, puis, des rapports officiels qui ont nécessité l'intervention gouvernementale. De là, les traités, et, avec

eux, définition de droits, concession de privilèges, liens entre États. Quelque nécessaires qu'ils fussent, si bien appropriés qu'ils aient été, quiconque examine les traités conclus avec la Chine, et leurs effets, ne peut manquer d'être frappé de certains traits qui les caractérisent dès le début : ils étaient la conséquence de relations plutôt consenties que sollicitées, — ils étaient acceptés après défaite plutôt que négociés, — ils obtenaient de la Chine tout ce qu'exigeait l'étranger, non ce que la Chine était prête à concéder ; — ils n'impliquaient pas la réciprocité, leurs stipulations n'englobant que ce que la Chine, elle, devait céder aux gens d'outre-mer, ne liant en aucune manière l'autre partie à des concessions analogues envers les gens de Chine. Dicter de force n'a jamais produit de bons contrats, — pas même nos traités d'amitié avec la Chine. La réflexion est venue, et n'a pas contribué à calmer le ressentiment ; puis, l'expérience a démontré, qu'au point de vue chinois, s'il y a eu quelque peu gain, il y a eu par contre grande perte.

Peu de Chinois entendent les traités, et un moins grand nombre encore en comprennent la portée. Beaucoup sans doute ont su tirer parti des relations extérieures : les producteurs ont trouvé de nouveaux débouchés pour leurs produits, les consommateurs ont satisfait leurs besoins nouveaux et anciens, les voyageurs ont pu se transporter plus rapidement et à meilleur marché, les commerçants ont fait fortune, les chercheurs ont trouvé la vérité, les érudits ont eu les yeux dessillés par des sciences qu'ils ne soupçonnaient pas, les malades ont obtenu des soins médicaux appropriés. Mais, à côté de ces avantages incontestables, et justement appréciés par ceux qui en jouissent, il y a eu d'autres conséquences : la concurrence étrangère a consommé la ruine de nombreux établissements indigènes, les dispositions des traités ont bouleversé l'organisation provinciale, le privilège d'exterritorialité pour l'étranger, s'il relève le fonctionnaire du souci de certains cas judiciaires scabreux, n'en est pas moins interprété par lui comme une restriction apportée. sur le sol national, à l'exercice d'un droit national, et enfin la qualité de membre d'une mission chrétienne est regardée par beaucoup de Chinois comme le manteau qui couvre des actes illégaux plutôt que

comme une garantie de bonne conduite. C'est sur ces différents points qu'il y a place pour des améliorations propres à empêcher les abus tout en sauvegardant les droits acquis, — c'est-à-dire, place pour des réformes.

L'exterritorialité pratiquée en Chine en matière judiciaire à l'égard de l'Européen est, comme les capitulations dans d'autres pays, un privilège d'un prix inestimable, c'est incontestable; mais même si ce privilège est un droit obtenu par un traité, lequel, une fois établi — et il est établi en Chine — ne doit pas être abandonné sans de bonnes et de légitimes raisons, il porte une telle atteinte à la souveraineté, qu'on ne devrait pas le conserver un seul moment une fois que les circonstances qui l'ont justifié ne le rendent plus strictement nécessaire; en outre, aussi longtemps qu'il est maintenu, le gouvernement qui l'a concédé a droit, non seulement à l'assurance formelle de son rappel éventuel sitôt que des mesures convenables auront été prises pour le rendre inutile, mais aussi à une protection efficace contre tout usage abusif de ce privilège aussi longtemps qu'il durera. La Chine peut interpréter le privilège, et en pratique elle le fait, dans le sens le plus large et le plus libéral ; il est donc juste d'attendre une interprétation également large de la part de ceux qui en jouissent, en tout cas assez large pour qu'ils s'abstiennent d'intervenir jamais contre l'exercice du droit chinois, lequel ne saurait être atteint par ce privilège en tant que droit pur et simple. Une étude sur ce point et dans le sens indiqué contribuerait à combattre la répugnance avec laquelle le gouvernement envisage les relations extérieures, et, en même temps, appuierait l'autorité vis-à-vis du peuple dans l'exercice de ses devoirs de protection envers l'étranger, quoique la soustraction de celui-ci à la juridiction chinoise doive suggérer toujours à certains l'idée que l'étranger ne devrait pas attendre protection d'un gouvernement dont, par la façon dont il interprète l'exterritorialité, il semble défier l'autorité. Il se peut que le gouvernement chinois ait montré trop d'hésitation à sortir de son isolement qui, cependant, date de très longs siècles, et à reconnaître que les puissances signataires ne sont pas des États tributaires; mais cela n'infirme pas la reconnaissance de ses droits ; en les reconnaissant, les puissances

ne feraient qu'accomplir une obligation positive, et ne dérogeraient nullement. La blessure d'amour-propre occasionnée par une concession forcée comme celle de l'exterritorialité n'est pas une de celles qu'adoucisse le temps : au contraire, tant qu'elle dure, chaque année, chaque progrès en force et en expérience la ravive. Ce privilège est un don qui doit tôt ou tard être repris, à moins que ceux qui l'ont reçu n'y renoncent. En attendant, ne serait-il pas pratique d'encourager le gouvernement à établir des tribunaux dans les ports pour l'usage consulaire, où il serait permis à des juges chinois, parlant la langue de ces tribunaux, de présider avec les consuls, et à des avocats, dûment qualifiés et d'origine chinoise, de plaider ? Cela permettrait de rassembler des matériaux pour l'élaboration d'un code de lois, et de former des hommes capables pour la grande réforme légale que la Chine devra entreprendre quand l'exterritorialité cessera et que sa juridiction s'étendra à l'élément étranger. Toute mesure de ce genre serait bien accueillie, du seul fait qu'elle serait autorisée, et, si elle venait à être mise réellement en pratique, elle éduquerait et éclairerait.

En ce qui concerne les relations commerciales, il faut tout de suite reconnaître que les stipulations faites par les étrangers aux Chinois en temps et lieu étaient, vu les circonstances, aussi justes et aussi parfaites que pouvaient le conseiller à la fois l'expérience et la sagacité, et qu'en somme ces relations ont profité à la Chine plus qu'elles ne lui ont nui. Néanmoins, quelques-unes de ces stipulations ont les défauts de leurs qualités : dictées par l'étranger après la victoire, toutes furent désagréables ; mais, de plus, et sans doute par suite de la hâte avec laquelle elles furent rédigées et consenties, certaines d'entre elles laissent percer, du côté européen, la conscience qu'il a de violer certains droits, et, du côté chinois, une ignorance quant à l'effet qu'elles devaient produire, dans la pratique, sur les intérêts en jeu. Les droits de transit, le commerce entre ports indigènes, la navigation fluviale pour les bâtiments à vapeur, ce sont là autant de points qui doivent appeller l'attention des étrangers.

En vertu du système de transit, les marchandises étrangères passant à l'intérieur et les produits indigènes se diri-

geant de l'intérieur vers les ports à traité sont libérés de tout impôt local par un seul payement : celui du droit de transit; ce règlement est imparfait et, comme tel, ouvre la porte aux abus. Quatre choses sont tout à fait nécessaires ici : 1° ou la définition dans chaque port à traité d'un rayon dans lequel les marchandises échappent au droit de transit; ou bien, et mieux encore, vu que, même dans les ports, l'impôt local se prélève, l'obligation pour toute importation d'acquitter le droit de transit simultanément avec le droit d'entrée; et, dès lors, choix facultatif pour le marchand entre la passe locale ou le *passe-debout* du transit; — 2° l'entente claire et nette que le *passe-debout* ne protège que jusqu'aux localités désignées, qu'il se trouve annulé du fait de l'arrivée dans ces localités et que, dès lors, les marchandises perdent leur caractère de marchandises protégées et sont soumises, comme toutes autres de même espèce, à la taxe locale; — 3° l'élaboration d'un règlement par lequel seules les marchandises destinées à l'exportation à l'étranger voyageront vers les ports sous la protection des documents de transit, afin, par ce moyen, de prévenir l'abus du privilège et l'évasion des impôts locaux pour ses produits indigènes en simple circulation et non destinés à l'exportation étrangère; — 4° enfin, et quels que soient les privilèges de transit dont jouissent les marchands étrangers, l'extension de ces mêmes privilèges aux marchands chinois qui transportent des marchandises de même nature et sont engagés dans le même genre de commerce, de façon que la procédure soit la même pour tous, et que personne n'ait à souffrir des irrégularités ou des vexations du traitement différentiel.

Le commerce entre ports indigènes, ou cabotage entre ports à traité, fut ouvert dans l'origine aux bâtiments anglais en reconnaissance des services qu'ils avaient rendus pour la répression de la rébellion des Taïping; il s'étendit plus tard aux navires de toutes les puissances signataires en vertu de la clause de « la nation la plus favorisée ». Cette concession compléta la ruine d'une foule de propriétaires de jonques et suscita des plaintes amères et de la rancune, mais elle a contribué puissamment à la répression de la piraterie, a établi l'échange et le mouvement entre les provinces et enrichi ceux

qui ont pu profiter des nouveaux débouchés. Maintenant que l'époque de transition est passée, il n'y a plus guère que deux suggestions à faire pour l'avenir, qui sont les suivantes : 1° les marchandises transportées par navires étrangers le long de la côte ne devraient pas acquitter des droits plus faibles que les mêmes marchandises transportées par navires indigènes ; et 2° ce trafic étant, à proprement parler, un commerce indigène ou domestique, le tarif qui lui est appliqué devrait rester sujet à tous les changements que le gouvernement chinois peut de temps en temps trouver bon d'y introduire.

A propos de ce commerce de cabotage, on peut faire remarquer que la plupart des pays l'interdisent aux étrangers, et c'est une preuve frappante de cette singulière qualité chinoise — la gratitude officielle — que la Chine permette aux étrangers ce commerce, au détriment de ses propres marchands. Pour bien se rendre compte de la jalousie avec laquelle d'autres nations se réservent cette prérogative nationale, il n'y a qu'à rappeler le règlement de commerce en vigueur entre San-Francisco et Honolulu : il y a cinq ans, tout bâtiment, d'une nationalité quelconque, pouvait transporter des marchandises et des passagers entre ces deux ports ; aujourd'hui, ce privilège est exclusivement réservé aux bâtiments américains.

La concession la plus récemment octroyée par la Chine au commerce étranger est celle de la Navigation fluviale pour les bateaux à vapeur. On ne connaît encore que fort mal les voies fluviales, aussi bien les fonds de leurs eaux que le trafic de jonques qu'elles entretiennent. Les partisans de ce privilège espèrent qu'il déterminera l'emploi en nombre considérable et croissant de vapeurs étrangers, ouvrira de nouveaux marchés pour les marchandises étrangères et de nouvelles voies à l'écoulement des produits indigènes, et qu'en stimulant la consommation et la production, il facilitera le transport des marchandises et le mouvement des voyageurs, accroîtra le revenu et réprimera la piraterie fluviale. D'un autre côté, les Chinois qui y font opposition, tout en reconnaissant certains de ses avantages, craignent que ce privilège ne détermine la ruine du trafic des barques et des jonques, qu'il n'introduise

d'autres éléments de désordre, n'entraîne une plus grande ingérence étrangère à l'intérieur, et ne soit cause de nouveaux embarras en matière de revenu provincial et d'administration. Existe-t-il une autre nation, demandent-ils, qui permette à des bâtiments étrangers de naviguer dans ses eaux intérieures? Et, d'autre part, quelle juridiction appliquer en général à ces bâtiments, et, en particulier, aux équipages chinois qu'ils portent? Partisans et adversaires ont raison tous deux; d'ailleurs, puisque le privilège est désormais concédé, il ne reste plus qu'à l'établir de telle façon que les étrangers ne soient point déçus dans leurs espérances ni les Chinois justifiés dans leurs craintes. Certains fonctionnaires sont, il est vrai, favorables au principe; ils l'envisagent comme un pas de plus dans la voie du progrès; seulement, l'intention première était simplement de permettre aux vapeurs de faire ce que font actuellement, et n'importe où, les barques et les jonques, en les laissant toutefois soumis à des règlements spéciaux, nécessités par la double affectation de certains points qui sont à la fois ports à traité et marchés intérieurs, et aussi par certaines distinctions à maintenir entre le Trésor impérial et le Trésor provincial. Dès le début, d'ailleurs, une complication particulière surgit : on exigea pour ces vapeurs la reconnaissance et l'application de l'exterritorialité; il en est résulté qu'aucune des parties n'est satisfaite, l'étranger n'ayant pas obtenu tout ce qu'il désirait, et le Chinois ayant donné plus qu'il ne voulait concéder.

Sur cette question, il y a cinq choses à suggérer : 1° chacun des ports à traité devrait être considéré comme le centre d'un district de navigation fluviale, et tous les vapeurs du district seraient de règle enregistrés dans ce port; — 2° un règlement spécial devrait être établi pour le traitement à appliquer aux vapeurs d'un autre district qui viendraient à pénétrer dans les eaux du district voisin ou à les traverser : — 3° un tarif local et des règlements pour l'entrée et la sortie des vapeurs, le mouvement des marchandises, l'acquittement des droits, seraient établis séparément pour chaque district, l'uniformité étant maintenue autant que possible, mais les particularités et les exigences locales primant toute autre considération; — 4° la question de la juridiction à

exercer sur ces bâtiments et leurs équipages pendant leur séjour à l'intérieur aurait à être scrupuleusement déterminée ; — 5° tout règlement local ou de district serait soumis à l'approbation des gouverneurs des provinces intéressées. De cette manière, on assurerait au commerce tous les droits, privilèges et facilités qu'on peut raisonnablement demander et qui peuvent être concédés sans risques; et, comme les exigences locales auraient été dûment considérées et l'approbation des autorités formellement obtenue, les difficultés résultant de l'apparition de pavillons étrangers dans l'intérieur seraient évitées, le commerce protégé et tous les intérêts sauvegardés.

*
* *

Dans les traités se présente encore une question d'un intérêt vital, d'une importance incalculable — celle des Missions. Tous les traités garantissent la liberté d'enseignement, la pratique du culte chrétien et la protection des missionnaires ; mais il est plus particulièrement stipulé, dans le traité français, qu'aucune défense ne sera faite aux Chinois d'embrasser la religion catholique ; — dans le traité américain, que les chrétiens chinois ne seront point l'objet de vexations; — et, dans le traité anglais, que, tant qu'ils poursuivront paisiblement leurs occupations sans contrevenir aux lois, ils auront droit à la protection des autorités chinoises. Malheureusement, soit parce que l'adoption et la pratique de l'enseignement étranger, en contradiction avec les coutumes locales, offensent les voisins, soit parce que des brebis galeuses dans le troupeau chrétien abusent de leur position et trouvent malgré cela protection contre l'action de l'autorité en vertu de leur qualité de membres d'une mission, soit parce que les missionnaires, par philanthropie, mais aussi par défaut de jugement, interviennent contre l'exercice de la juridiction locale ou la pratique d'usages longuement consacrés, — il est de fait, et cela en dépit des traités, que nulle part la propagande n'est vue d'un bon œil par la classe officielle, et il est parfaitement reconnu que le voisinage des Missions n'a été que trop souvent le théâtre d'émeutes locales du caractère le plus sérieux.

Le dernier commandement de Notre Divin Maître a été d'aller par tout l'univers et de prêcher l'Évangile à tous les peuples : les sociétés chrétiennes ne cesseront par conséquent jamais d'entretenir et d'encourager l'évangélisation, et il se trouvera toujours des volontaires pour ces postes lointains qui demandent la force d'âme qui fait accepter l'exil et le sacrifice. Aucun lien n'est plus étroit que celui de la foi : les chrétiens ressentiront toujours les uns pour les autres une puissante sympathie, et toujours il s'en trouvera dans le nombre qui, oublieux de la réprimande du Maître contre l'appel à l'épée après le baiser de Judas, n'hésiteront pas à prêcher l'intervention armée en faveur de leurs frères, lorsque ceux-ci se trouveront en butte à la persécution de la part d'un gouvernement païen et parmi une population païenne.

De toutes les forces qui agissent sur la nature humaine, il n'en est aucune qui influe plus puissamment, plus profondément que la religion sur la vie individuelle, familiale, sociale ou nationale, — et cela, dans la direction de tout ce qui est bien et profitable. D'honnêtes gens, incroyants, mais qui, ayant été élevés dans des foyers chrétiens, sont, qu'ils le veuillent ou non, le produit d'influences chrétiennes, reconnaissent tout comme les croyants l'existence de cette force merveilleuse ; et fort probablement, ils seraient aussi peu enclins que le plus ardent des apôtres à conseiller l'interdiction totale ou à poser des restrictions trop sévères contre l'œuvre des Missions.

Cependant, les juristes qui interprètent et formulent les lois publiques, et les hommes d'État qui dirigent les relations entre les peuples en s'efforçant de maintenir la paix dans le monde, doivent, pour une foule de raisons, se former une opinion froide et raisonnée des questions; ils acceptent certaines définitions des droits et reconnaissent une limite à l'utilité ou à l'opportunité de l'intervention.

Quelle est donc la juste position à prendre dans cette question des Missions en Chine ?

Les Chinois ne sont pas intolérants, pas plus le gouvernement que le peuple. « Renoncez à l'exterritorialité », me disait le grand secrétaire Wên-Siang, « et vos missionnaires peuvent s'établir et enseigner où ils le voudront : s'ils réus-

sissent à rendre les gens meilleurs, c'est nous qui y gagnerons ! » Il n'est pas probable qu'on renonce d'ici longtemps à ce précieux droit, l'exterritorialité ; cependant, dans ces quelques paroles, Wên-Siang est allé à la racine des choses. Est-il une puissance au monde qui voudrait admettre chez elle l'*imperium in imperio* ?

Les missionnaires ont rendu d'excellents services : ils ont prêché la foi, — ils ont ouvert des dispensaires et des hôpitaux, — établi des écoles et des collèges, — fondé des communautés chrétiennes, — étudié les questions indigènes et enrichi la littérature d'ouvrages qu'ils ont publiés, — enfin, dans toutes les directions où ils ont trouvé le champ ouvert à l'instruction ou la bienfaisance, ils ont dépensé leur activité : — et pourtant, on ne veut pas d'eux !

Les Missions catholiques diffèrent de toutes les autres, — peut-être aussi les surpassent-elles par la perfection et l'intelligence de leur organisation, par leurs mesures de prévoyance et la continuité de leurs efforts, par les ressources dont elles disposent et l'économie scrupuleuse pratiquée par leurs membres, par les œuvres de charité qu'elles accomplissent dans la classe pauvre : — elles soignent le malade, offrent l'asile au sans-asile, recueillent l'orphelin, dressent l'enfance à des travaux utiles, veillent sur le fidèle du berceau à la tombe, inculquent à tous l'esprit de dévouement en leur faisant comprendre que la sainteté est ce qu'il y a de meilleur en ce monde et renferme les promesses de la vie future. Les Sœurs de charité, en particulier, parmi lesquelles se trouvent souvent des filles de grandes familles, accomplissent leur œuvre avec une touchante douceur, un dévouement émouvant qu'on ne saurait décrire en aucune langue. — Les protestants travaillent dans le même sens, mais leurs efforts sont caractérisés par une sorte d'individualisme, quelque chose qui ressemble plus à la concurrence qu'à l'action combinée. Tous sont zélés et consciencieux : peut-être la confiance qu'a chacun d'entre eux dans la supériorité incommensurable de son Église et de ses dogmes, de sa méthode et de son enseignement, l'empêche-t-elle d'apprécier, à leur juste valeur, la puissance de l'effort commun, la continuité et la sûreté de marche que donne une bonne organisation. Des points insignifiants

de différences doctrinales, des nuances sociales entre les individus, et, parfois, la disparition subite, çà et là, d'un homme excellent qui quitte le champ des Missions pour une autre carrière, ne sont pas sans effet sur l'opinion des indigènes à leur égard. Et, cependant, tous ont le zèle apostolique et possèdent une âme généreuse, et tous travaillent dans la vigne du Seigneur.

Il y a d'un côté le royaume des cieux, de l'autre, les royaumes de la terre : — dans quelle direction mettre le cap? « Rends à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu », dit le Seigneur, qui, par là, et de sa propre bouche, indique aux missionnaires les voies providentielles et leur trace la route : — ceux qui l'écoutent écouteront-ils la leçon, ou, après s'être extasiés, suivront-ils à leur guise leur chemin? — La question des Missions est une difficulté dont la solution serait facilitée par les paroles rappelées ci-dessus, car ces paroles impliquent la distinction à établir entre ce qui est essentiel et ce qui ne l'est pas. — Est-il nécessaire d'indiquer en quoi consiste l'essentiel? Moins on ajoutera et moins on retranchera aux paroles du Christ, mieux cela vaudra ; quant aux choses qui ne sont pas essentielles, elles comprennent simplement tout le reste. Ce à quoi l'on vise, c'est de faire de la Chine une nation chrétienne ; or, moins on visera à la transformer d'autre part, mieux, sans aucun doute, cela vaudra pour tout le monde. Le chrétien européen peut étendre ou se croiser les jambes, — le Chinois, lui, doit s'asseoir droit ; — l'Européen se taille les cheveux et la barbe suivant sa fantaisie, — le Chinois, lui, est astreint à se raser la tête et à porter la tresse ; l'Européen peut donner le bras à sa femme et même valser avec les filles du voisin, — le Chinois se voile la face devant de telles familiarités ; l'Européen suit la mode et l'ère chrétienne pour dater une lettre, — le Chinois ne doit faire usage que de caractères cycliques ou du style du prince régnant : on énumérerait à l'infini les distinctions de ce genre, et chacune d'entre elles a sa valeur, sa nécessité, ses raisons, suivant la nationalité de l'individu ; pourtant, aucune d'elles n'a pas plus de rapport avec le salut d'une âme ou le royaume des cieux que la coupe d'un nez, la taille d'un pied, ou la couleur d'un iris.

Évangélisez, mais n' « occidentalisez » pas! Telle devrait être la devise du missionnaire, car autrement il surcharge de fardeaux vexatoires et détourne ceux qui approchent. Le cœur d'un individu une fois ouvert aux vérités chrétiennes, tout ce qui est bien et digne d'éloge viendra à la suite en temps opportun, et cela d'une façon naturelle, normale et certaine; tandis que si l'on force les gens à adopter des changements sans importance, des embarras surgissent pour eux et nuisent à la cause essentielle; car, n'est-ce pas toujours le côté mesquin et contestable, bien plutôt que le principe fondamental, qui soulève la controverse et l'objection? Il est impossible d'estimer trop haut les excellentes œuvres dont la philanthropie chrétienne s'est faite la patronne, mais il faut tenir compte du pays et des gens, et, bien que ces œuvres soient les preuves de son existence et de sa force, elles ne sont pas la religion elle-même. Or, c'est la religion que l'apôtre a mission d'enseigner, et pour cela seul le Seigneur a promis son appui jusqu'à la fin des temps. A voir l'état des choses en Chine, ne serait-il pas sage, de la part des Missions, de se laisser plus strictement guider par cette distinction fondamentale entre ce qui est essentiel et ce qui ne l'est pas, et de résister à la tentation de délocaliser un foyer ou de dénationaliser un individu? Par-dessus tout, elles devraient s'abstenir de toute ingérence dans les affaires litigieuses ou officielles, et habituer leurs disciples à surpasser le païen dans son respect pour la loi, sa soumission à l'autorité et son horreur pour les procès.

Dans les districts, l'architecture indigène devrait être adoptée pour l'extérieur des bâtiments des missions et les églises; et surtout on devrait s'abstenir de blesser les préjugés des voisins en élevant des constructions destinées à frapper la vue, ou en bâtissant sur certains terrains malgré les objections du peuple. De plus, on devrait faire comprendre aux chrétiens que, bien que membres d'une mission, ils ne laissent pas d'être sujets chinois, et que cette qualité de chrétiens, au contraire, les oblige plus que les autres à respecter les lois et l'autorité, et à vivre en paix avec leurs concitoyens. Peut-être serait-il bon, en remaniant les traités, comme on doit le faire, ou avant de confirmer les anciens, de rectifier les clauses qui traitent

des Missions, et d'intimer à tous que la reconnaissance loyale de la loi chinoise, l'abstention absolue de toute ingérence dans les affaires officielles, et de toute action capable de froisser des préjugés, sont autant d'obligations pour le missionnaire vis-à-vis de l'État qui tolère la propagande sur son territoire, et qu'elles doivent être observées dans l'intérêt de la tranquillité locale et des bonnes relations entre les pays. Dans l'intérieur, on devrait en outre inviter le magistrat à visiter les établissements des Missions, et il devrait d'ailleurs être parfaitement entendu que toute Mission éloignée des ports est accessible à l'inspection officielle.

Enfin, nous ajouterons que s'il y a quelque chose qui touche l'esprit chinois, c'est le principe de la réciprocité : les traités soumis à l'acceptation de la Chine devraient renfermer quelque chose de plus que l'analyse des privilèges concédés aux Européens en Chine. Il serait suffisant, pour donner satisfaction sur ce point, d'intercaler dans chaque traité la clause de « la nation la plus favorisée », à l'avantage des Chinois à l'étranger. Ce qui rendait la convention Alcock de 1868, qui ne fut jamais ratifiée, si agréable à l'opinion chinoise, ce n'était pas tant les avantages qu'elle concédait que le caractère de réciprocité de ses clauses.

*
* *

Des modifications dans le sens suggéré ci-dessus n'enlèveraient à l'Européen en Chine ni les droits ni les privilèges dont il jouit en vertu des traités actuels ; par contre, elles contribueraient puissamment à vaincre les objections et les critiques, et assureraient l'acceptation amicale des relations extérieures de la part du peuple et la protection efficace de la part des autorités. La Chine a un avenir : un jour ou l'autre de cet avenir, même sans tenir compte des moyens de défense qu'elle tient de la nature par sa situation géographique, la Chine sera très puissante : cet avenir sera-t-il amical pour les étrangers, ou sera-t-il le contraire ? Cela dépendra beaucoup des décisions prises à l'heure présente.

En 1862, je fus envoyé près du premier marquis de Tsêng

Kouo-fan pour prendre son avis sur certains points importants des relations extérieures, et le grand homme me dit : « Il appartient au Yamên (bureau des Affaires étrangères) de négocier, puis de décider sur ces mesures, et à moi-même et aux autorités provinciales de les mettre à exécution ; mais, puisque le prince désire avoir mon opinion, la voici : dites-lui que tout ce qui est bon pour les Européens et bon pour les Chinois recevra mon appui, que tout ce qui est bon pour les Européens et n'est pas mauvais pour les Chinois ne rencontrera aucune opposition de ma part ; mais que, quelque bonne qu'une chose puisse être pour les Européens, si, de manière quelconque, elle est mauvaise pour les Chinois, je m'y opposerai... et donnerai ma vie plutôt que de m'y soumettre ! » Voilà l'esprit officiel que l'Occident rencontre en Chine, et l'opinion publique ne peut qu'approuver la justesse, la franchise et le patriotisme de cette réponse.

Dans ce cas, les conditions, les vues et les besoins des Chinois ne méritent-ils pas une étude approfondie ? Nulle mesure, à moins qu'elle ne soit raisonnable et juste en elle-même, et qu'elle n'offre des avantages réciproques, ne devrait leur être proposée, encore moins, leur être imposée. Certains disent : « C'est le Mandchou qui est notre ennemi ! » d'autres : « C'est le Chinois ! » Ce point est de peu d'importance : la chose essentielle, c'est que tous les deux deviennent nos amis. D'autres disent encore que la force a toujours produit des résultats satisfaisants, et la faiblesse, le contraire : il a pu en être ainsi, mais en sera-t-il toujours de même? Voilà la question ! Ce qui importe en toute saison, mais surtout à l'heure présente, vu l'état des relations et les possibilités de l'avenir, c'est de s'inspirer d'un esprit de modération, d'avoir des égards, d'entendre la partie adverse, et de rechercher l'avantage réciproque. Est-ce trop demander ? Et, si l'on procède de la sorte, ne sera-ce pas autant à l'avantage de l'Européen qu'à celui du Chinois ?

Tout État, dans la proportion de ses moyens, s'appuie sur la force pour faire respecter ce qu'il considère comme ses droits et même ses aspirations : la Chine est le plus pacifique, le moins agressif des États ; il sera donc de bonne politique de la laisser se développer à sa façon, pacifiquement, non de

l'obliger à en changer. La modération n'exclut pas l'injonction, mais celle-ci doit être justifiée et raisonnée : une différence de vues n'implique pas nécessairement le manque de raison; un échange amical de vues, même s'il doit traîner en longueur, n'en est pas moins la seule voie sûre d'une entente mutuelle, d'un bon vouloir mutuel et de l'avantage réciproque. Le Chinois, après tout, est un homme comme les autres : le meilleur moyen de s'entendre avec lui, c'est de le traiter en homme.

Depuis l'époque où Wingrove Cooke, que je rencontrai à Ningpo, en 1857, adressait au *Times* ses brillantes lettres, il a été de mode, et cela est même devenu un axiome, de n'accepter qu'avec le sourire sur les lèvres les vues de l'homme « ayant vingt ans de Chine et parlant la langue du pays ». Mais n'est-ce pas très étonnant? Et ce qui l'est encore plus peut-être, c'est que le globe-trotter, qui s'accorde six mois de congé pour faire son tour du monde, devienne aussitôt l'oracle du jour. Tout frais émoulu d'Europe ou d'Amérique, il passe en tourbillon d'un point à l'autre; il rapporte des impressions premières; avec une vivacité amusante, il exprime ce qu'il a vu de ses yeux et croit avoir entendu de ses oreilles : ayant eu l'avantage de jeter un coup d'œil sur la surface, il n'est point à court de mots colorés pour peindre la situation, et ne se fait pas faute de tout expliquer et de montrer les dessous de cartes. — Le vieux résident, lui, a perdu tout contact avec l'Europe; il s'est fait aux choses indigènes pour autant qu'elles peuvent remplacer les choses d'Europe; il s'est aperçu que « de faire à Rome ce qui se fait à Rome », c'est encore la meilleure méthode; — il a appris la langue, il s'intéresse au peuple où il vit et comprend que ce peuple tienne à ses habitudes et qu'il lui répugne d'en changer; — et plus il étudie, plus le problème l'intrigue; ses idées deviennent incompréhensibles pour les autres, tant paraît singulier le développement de ce peuple dont il parle, et tant paraît étrange cette race aux cheveux noirs. Seulement, il possède du moins une qualité, ce vieux résident : s'il a le courage de se mettre à publier, il ne se mêlera point de dogmatiser, mais, comme il connaît lui-même les nombreux points de vue d'où l'on peut aborder

et discuter cette question chinoise d'aspects si variés, il préparera la lumière, prêt, tout le premier, à l'accueillir de quelque côté qu'elle se présente.

La question chinoise ne peut ni disparaître ni diminuer d'importance, et c'est pourquoi il vaut la peine qu'on la pénètre au-dessous de la surface, et qu'on étudie comment il se fait que les rouages fassent mouvoir les aiguilles du cadran dans un sens qui, pour des yeux européens, est erratique et anormal : peut-être arrivera-t-on à découvrir un régulateur propre à jouer le même rôle que le manomètre ou la valve de sûreté. Dans tous les cas, on ne fera pas mal de se demander d'une manière précise ce que l'on cherche en Chine. Qu'est-ce? Y avons-nous droit? Cela vaut-il la peine? Pouvons-nous l'obtenir? Quel est le meilleur moyen d'y arriver avec le minimum de dommage pour les autres, ou plutôt le maximum de profit à la fois pour nous et pour les autres? — M. Freeman Mitford fait de très justes objections aux prophéties qui seraient de nature à encourager nos adversaires chinois ; ces soi-disant prophéties, il est vrai, peuvent n'être après tout qu'une estompe de l'ombre d'un quelque chose qui existe, que la vague perception d'une possibilité qu'il est bon d'entrevoir pour la mieux dissiper, y eût-il un million de chances contre une qu'elle ne se présente jamais! Les critiques et les idées suggérées dans cet article et d'autres qui ont été publiées[1] n'ont pour objet que d'aider au progrès d'une meilleure entente entre la Chine et l'Occident, à l'avantage de tous les deux.

*
* *

Au moment où nous écrivons les derniers mots de cet article, les fils télégraphiques portent de Si-ngan à tous les coins de l'Empire le texte d'un édit de réforme. La teneur

1. I. *The Peking Legations :* A National Uprising and International Episode *(Fortnightly and Cosmopolitan : Novembre 1900)*.
II. *China and Her Foreign Trade (North American Review : Janvier 1901)*.
III. *China and Reconstruction (Fortnightly : Janvier 1901)*.
IV. *China and Non-China (Fortnightly : Février 1901)*.
V. *The Boxers : 1900 (Cosmopolitan et Deutsche Revue : 1901)*.
Ces articles ont été réunis en un volume portant le titre de : *These from the Land of Sinim.* (London, Chapman, and Hall.)

de cet édit et la façon dont la question y est présentée sont essentiellement chinoises ; le sens n'en est pas moins clair et précis, et nous ne pouvons mieux faire que d'en donner la traduction ci-dessous :

ÉDIT IMPÉRIAL

Pour tous les hommes ont été établis ces grands principes de règle sociale qui datent de toute antiquité et sont immuables : leur unité parfaite les place au-dessus de toute réforme. Cependant, il est dit dans le *Livre des Transformations* : « ... Toute chose usée doit être réparée pour durer... » ; et le *Recueil des Analectes* dit de même : « Savoir éliminer et savoir remplacer... » Ceci nous enseigne que bien qu'on ne saurait toucher aux *Trois Grands Devoirs* qui unissent le prince au sujet, le père au fils, et le mari à la femme, non plus qu'aux *Cinq Vertus sociales* — l'humanité, la justice, la bienséance, la sagesse et la bonne foi, ces principes éclairant les voies de l'humanité comme les astres éclairent l'univers, tout ce qui est lois ou institutions d'État peut être changé tout aussi librement qu'on le fait des cordes du luth. Toutes les dynasties qui se sont succédé depuis l'antiquité ont pratiqué les réformes. La Nôtre n'y fait point exception, car, aussi bien depuis la Conquête que lors de Nos établissements à Moukden, Nos Aïeux se sont constamment préoccupés, suivant les temps et les besoins, de ramener toutes choses à l'uniformité. Pourquoi les descendants des Kia-K'ing et des Tao-Kouang resteraient-ils attachés aux vieux règlements de règnes antérieurs, les Yong-Tchêng et les K'ien-Long ? Donc, certaines institutions sont devenues surannées, et, comme telles, il faut les modifier ; — et cela, sans se préoccuper d'autre chose que de la puissance de l'État et du bien du peuple.

Depuis que Nous avons quitté Notre Capitale, l'Impératrice vit jour et nuit surchargée de soucis, et Nous déplorons amèrement Notre insuffisance, profondément convaincu que le sanglant épisode de l'heure présente est dû aux habitudes de relâchement et de tromperie qui se sont continuées dans l'administration pendant ces vingt dernières années de Notre règne.

En ce moment, on négocie la paix : c'est l'occasion, et la nécessité s'en impose, de réformer radicalement le gouvernement et de le rendre propre à rappeler la richesse et la force dans l'État. L'avis de Notre Noble Mère est qu'il faut emprunter à l'Occident tout ce qu'il a de bon pour le substituer à ce que la Chine a de défectueux, et de mettre à profit l'expérience si chèrement acquise pour préparer les voies de l'avenir.

Depuis 1898, un parti de soi-disant réformateurs intrigue effron-

tément en faveur d'un nouveau régime. Le traître Keang You-wei est pour l'État un fléau plus redoutable même que celui des sectaires Boxeurs. Maintenant encore, des pays d'outre-mer où il a pris refuge, il continue par des émissaires munis de cartes signées de lui, à inciter le peuple à la révolte, et sous le prétexte fallacieux de délivrer Notre personne et de sauvegarder les intérêts de la race, il essaie de semer la discorde parmi Notre Cour. Qui pourrait se méprendre aux utopies du traître? Ce n'est pas la rénovation nationale qu'il cherche, c'est l'anarchie! Avec ses complices, il profita déloyalement de Notre faible état de santé pour s'insinuer près de Nous et infiltrer ses théories subversives. Nous suppliâmes Notre Noble Mère d'assister l'État de ses conseils : c'est Elle qui Nous sauva de ce terrible danger et qui d'un seul coup dénoua les trames de la trahison. Mais si l'Impératrice a dû frapper des traîtres, est-ce à dire qu'Elle soit ennemie des réformes? Et Nous-même, bien que désireux d'introduire des changements dans les statuts et dans les lois, pouvions-Nous commencer par prononcer l'extinction totale des vieilles institutions? Une juste mesure est essentielle, et on ne peut procéder qu'après un choix délibéré. Notre Noble Mère et Nous, Nous partageons la même manière de voir : que les Grands Dignitaires et Notre peuple le sachent bien!

Aujourd'hui, Nous recevons les Commandements de Notre Noble Mère : l'unique objet qu'il faut poursuivre, c'est la rénovation nationale. Toutes ces différence oiseuses entre le vieux et le moderne sont désormais sévèrement proscrites, et toutes choses, chinoises ou européennes, doivent être dorénavant amalgamées sans distinction d'origine. Le mal de Notre Chine provient de l'excès des abus et de la subtilité des règlements. Il y a trop d'employés médiocres et routiniers, et pas assez d'hommes ardents et initiateurs. Aux chefs incapables, le règlement ne sert que d'abri pour cacher leur médiocrité, et, aux subalternes, de mandats pour pratiquer leurs exactions; les affaires publiques ne sont que le prétexte pour l'échange d'élégantes pièces de calligraphie dans lesquelles rien de réel n'existe; quant au talent, il s'étiole et dépérit dans les lenteurs des grades administratifs : l'égoïsme du fonctionnaire paralyse le Gouvernement, la formalité entrave l'État. Même dans la recherche de ces méthodes importées d'Occident, on en est encore à l'étude des mots et de la langue, à la confection des armes, ce qui n'est que le dehors des sciences pratiques de l'Occident, nullement le principe et la source de ses institutions. Chez les supérieurs, il faut cette magnanimité qui suscite le zèle chez les subordonnés; il faut la sincérité dans les paroles, il faut de l'effet dans les actes. Tous les enseignements légués par nos sages de l'antiquité émanent des mêmes principes que ceux sur lesquels les Occidentaux ont assis leur prospérité et leur puissance; seulement, la Chine n'en tient plus compte : on n'y cultive plus que le talent de

la « phrase », essentiel pour ces pratiques de servilité et de flatterie qui ramènent tout à l'intérêt, tout au moi ; la recherche des principes fondamentaux est délaissée et le savoir ne consiste plus qu'en un clinquant de surface : comment, avec de tels aides, l'État atteindrait-il à la richesse et à la force? Donc, pour rompre avec tous ces abus, il faut changer des lois, et puisque nous voulons la rénovation nationale, il s'agit de déterminer les réformes qu'elle demande.

Nous vous commandons à vous tous, — Membres du Grand Conseil, Présidents des Six Ministères et des Neuf Hautes Cours, Ministres accrédités près des Cours étrangères, ou Vice-Rois et Gouverneurs des Provinces, — de vous bien pénétrer des nécessités de l'heure présente et de Nous dire quelles sont les choses essentielles dans tout Gouvernement, qu'il soit chinois ou européen, et de faire ressortir — en tant que lois dynastiques, constitution, culture et entretien, travail, éducation, emplois et grades, armée, finances — les institutions bonnes à garder et celles bonnes à laisser, les réductions à opérer et les concentrations à faire, ce que l'on peut emprunter chez les autres et ce que l'on doit continuer à chercher chez soi ; enfin, comment on doit procéder pour inaugurer dans l'État une ère de progrès, développer le talent, relever les finances et réformer l'armée : que chacun Nous parle de ce qu'il sait, et Nous fasse connaître le résultat de ses observations. Nous vous mettons en demeure de Nous soumettre vos propositions détaillées dans un délai de deux mois. Nous en ferons l'objet d'un rapport à Notre Noble Mère, et après délibération sur les mesures les plus parfaites, celles-ci seront mises formellement en voie d'exécution.

Lors de notre passage à Tai Yüen, Nous lançâmes un décret faisant appel à tous les conseils, et des communications particulières ne cessent de Nous arriver. Mais, jusqu'à présent, leurs auteurs n'usent que de deux méthodes : ou ils sont uniquement préoccupés de tourner en élégantes pièces de style des théories de journaux, ou ils se perdent dans les thèmes creux de l'érudit spécieux : l'un préconise ceci, l'autre lui oppose cela, et chez l'un et l'autre percent l'intérêt et le parti-pris ; ils vantent l'avantage sans voir l'inconvénient : — à tous ces programmes, il y a objection et difficulté pratique. Les innovateurs, lorsqu'ils parlent de richesse et de force, oublient constamment de rechercher les sources dont elles émanent ; d'autres, littérateurs outrés, vantent le savoir orthodoxe dont ils n'ont jamais eux-mêmes pénétré les principes. Vous, Nos hommes d'État en Chine ou à l'Étranger, gardez-vous de ces deux défauts : réfléchissez avant de parler, scrutez bien vos réformes dans leurs ramifications et leurs effets ; surtout, qu'elles soient toutes essentielles et mûries, afin que Nous Nous trouvions en mesure de choisir avec sûreté.

Mais, quand Nous aurons arrêté les plans de réforme, il faudra

alors trouver des hommes propres à les appliquer ; car, s'il est facile avec le concours de ces hommes de remplacer les pratiques défectueuses, sans eux, cela demeure impossible : les réformes ne peuvent s'établir d'elles-mêmes. Or, souvenez-vous dans vos recherches que lorsque l'on juge superficiellement les gens on leur trouve cent défauts, et que jamais on ne découvre la qualité de ces défauts qu'ils possèdent assurément. Si l'on persiste à n'attacher du prix qu'à la vaine pompe des lettres et à rester l'esclave du futile précédent, alors, plus que jamais ces projets d'implantation et d'éradication pour le bien de la nation demeureront dans le pays des chimères : la rotation rapide des gens en place ne fera que rendre le mal plus incurable. Pour rompre avec ces abus, il faut l'esprit public et l'oubli de soi-même, et pour avoir cela il faut s'inspirer de ces paroles : *shih shi kiou shih :* — « que la réalité soit la réalité : cherchez la réalité [1] ! »

Lorsque, « la corde de l'arc changée », les réformes auront commencé, Nous n'admettrons plus aux affaires que les hommes de mérite et de talent capables de maintenir, à tous les rangs, la dignité administrative.

L'Impératrice Notre Mère et Nous-même, Nous avons longuement caressé ces projets : toute institution défectueuse ou surannée sera réformée : — de là, dépendent la tranquillité ou le danger, la force ou la faiblesse dans l'Etat.

Nous rappelons qu'il existe des lois qui s'appliquent à ceux qui, enfoncés dans l'ornière des habitudes de relâchement et de tromperie, continueraient à éluder leurs responsabilités par de vaines formules ou à esquiver le travail par paresse : envers ceux-là, Nous serons inexorables !

Que ceci soit publié à tout Notre peuple !

Respectez ceci !

Voilà une déclaration catégorique et pleine de promesses. Avec l'Empereur comme guide, et l'Impératrice douairière prête à donner l'impulsion, le char de l'État va prendre sa course dans une voie nouvelle, avec le mot d'ordre : Machine en avant !

ROBERT HART

1. « Voir *tout de suite*, voir *tout près*, voir *réel*. *Les mauvais ennemis*,... c'est » l'imagination et le sentiment,... la « phrase » ; contre eux, armons-nous du » fait. Cuirassons-nous d'un réalisme imperturbable... » — (Charles Benoist, *Le Travail dans l'État moderne ; — Revue des Deux Mondes*, numéro du 15 décembre 1900, p. 895).

L'ENFANT D'AUSTERLITZ[1]

IV

— Qui veut entendre le testament de Buonaparte?...

Travesti par un habit jaune et un vieux chapeau militaire, le violoneux perpétrait des gémissements ridicules, en faisant grincer à faux l'archet le long des cordes. Il chanta sur un ton comiquement lugubre :

Je lègue aux enfers mon génie,
Mes exploits aux aventuriers,
A mes partisans l'infamie,
Le grand livre à mes créanciers...

Au bout de chaque rime, le banquiste mimait une grimace différente, solennelle, aigrefine, puis, funèbre.

Aux Français l'horreur de mes crimes,
Mon exemple à tous les tyrans...
La France à ses rois légitimes
Et l'hôpital à mes parents.

Feignant de mourir alors dans une convulsion hideuse, il provoquait le rire d'Omer Héricourt attentif au balcon, et la joie du populaire que rançonnait incontinent une maritorne vendeuse de complaintes :

— Trois pour dix liards !

1. Voir la *Revue* du 15 avril.

Dans l'attente de l'entrée royale, l'enfant écoutait mugir, jusqu'aux lointains de Paris, la foule en fête et grouillant sous les folioles de mai suspendues comme mille points d'or vert aux arbres du boulevard. Derrière les rangs de la garde nationale, alignée entre les bornes protectrices des piétons, s'accroissait une affluence énorme de bourgeois bottés à neuf. Ils donnaient le bras à leurs femmes toutes fraîches sous les chapeaux de Pâques, hautes formes de mousseline que fronçaient des rubans clairs. Les façades encaissaient le cours de la multitude pimpante et tumultueuse, le remous des épaules innombrables, et le ruissellement continu des voix. De l'autre côté du boulevard, presque en face, il y avait des gamins juchés sur le tonneau de la ravaudeuse, sur l'échoppe du savetier, sur les socles de la porte Saint-Denis offrant les dieux de ses reliefs à la lumière pure du printemps. Et, l'une après l'autre, s'élevaient les strophes des vendeurs de brochures.

— Holà! qui veut lire l'histoire invraisemblable mais véridique du Nabot Paré, lequel dévora cinq millions d'hommes et quinze milliards d'impôts!... Holà!... qui veut lire?...

Une autre psalmodiait :

— C'est le sénatus-consulte proclamant la déchéance absolue et définitive de Napoléoné Buonaparte, pour avoir : *Primo*, établi des taxes autrement qu'en vertu de la loi, contre la teneur de son serment; *secundo*, fait supprimer comme criminels les rapports du Corps législatif; *tertio*, entrepris une suite de guerres en violation de l'article 30 de l'acte des constitutions de Frimaire; enfin, avoir violé de toutes manières les lois constitutionnelles; détruit l'indépendance des corps judiciaires; soumis à la censure arbitraire de sa police la liberté de la presse, droit essentiel de la nation; altéré les actes et rapports du Sénat, abandonné les blessés sans pansements, secours, ni subsistances; ruiné les villes; dépeuplé les campagnes, suscité la famine et les maladies conta-gi-eu-ses!... Deux liards seulement, le sénatus-consulte, imprimé sans fautes... ni omissions... C'est le sénatus-consulte!...

Tel brandissait une image d'Épinal barbouillée d'indigo et de garance :

— Achetez le nouveau Robespierre à cheval, lequel massacra plus d'honnêtes gens que l'autre par la guillotine!

Au-dessous des drapeaux et des oriflammes, les libelles voletaient aux souffles de la brise, se balançaient à bout de perches. Ils ne tardaient pas à être acquis, avec des paroles emphatiques, par des troupes de singuliers personnages que désignait l'oncle Praxi-Blassans, penché au même balcon, en compagnie d'Émile, Denise, Edouard et Delphine.

— Celui-là ?... Celui qui porte un sacré-cœur cousu à sa redingote grise..., c'est un ancien combattant de la Vendée, un officier de La Rochejaquelein... Là-bas ? Celui qui descend de cabriolet ?... oui, les jambières en peau de bique et le sarrau de toile rousse, et le brassard blanc... c'est un chouan du Maine... Ah ! tenez, mes enfants, regardez là, là, ce gentilhomme en frac bleu ciel avec des tresses d'argent, oui, celui qui a la perruque poudrée... c'est un capitaine de Condé... Hé ! voilà le comte de Morlaix lui-même, qui s'est battu à Quiberon... A la bonne heure ! il n'a point changé d'allure, ni sacrifié aux nouvelles idées de l'empereur Alexandre. Malepeste !... la coiffure en ailes de pigeon, et l'épée en verrou, les épaulettes à torsades et le gilet de satin, on dirait, ma foi, qu'il va prendre le service chez Monsieur... Point de hâte, belles amies ! vous pouvez croquer en paix vos friandises : Sa Majesté passe à peine la barrière...

En bas défilaient des ribambelles de curieux bonshommes poudrés jusqu'aux épaules, et qui sautillaient singulièrement de pavé en pavé, soigneux pour le vernis de leurs souliers à boucles. Il en descendait de vieilles berlines à capote de cuir craqué et disjoint, traînées par des haridelles blanches que menaient de vénérables cochers. Chacun se retournait, moqueur. Les longues basques de leurs habits trop clairs enchantaient les enfants. Denise Héricourt, de ses menottes en mitaines répétait des applaudissements farceurs ; et Omer l'imitait, tandis qu'Édouard de Praxi-Blassans disait :

— Faut pas !... Faut pas rire des vaillants serviteurs du Roi... Faut pas, Omer, tu sais...

Mais le rire parcourait même les files de la garde nationale, majestueuse cependant sous d'immenses bicornes en bataille, des revers immaculés et boutonnés d'or, roide en culottes blanches, en grandes guêtres brunes.

Facétieuse, une marchande d'oublies présenta sa pâtisserie à un gentilhomme coiffé du lampion à cocarde blanche :

— En voulez-vous..., mon ci-devant?

Et la foule, secouée de joie railleuse, suivit :

— Il faut en prendre un peu tout de même, marquis! — Le Roi oublie, puisqu'il accepte la Constitution! — Il la garantit dans sa charte. — Lisez l'affiche blanche, monsieur. — Et on ne rendra pas les biens nationaux. — Oublie ton bien, marquis! — Mes amis, pria le gentilhomme, crions ensemble : « Vive le Roi! » — Vive le Roi! — proclamèrent des enfants, des femmes.

Un hère, qui vendait la brochure de M. de Chateaubriand, *Bonaparte et les Bourbons*, lança même en l'air son piteux chapeau, jadis neuf, au temps des incroyables, et qui arriva jusqu'aux mains décemment jointes de la silencieuse Delphine.

Il le rattrapa, puis entonna de toute sa force l'air des alliés :

Vive Guillaume
Et ses guerriers vaillants!
De ce royaume
Il sauve les enfants.
Par sa victoire
Il nous donne la paix,
Et compte sa gloire
Par ses nombreux bienfaits.

— Veux-tu te taire, royaliste à trente-six sols! — lui reprocha brusquement un ouvrier en veste bleue, les mains dans les poches...

— De quoi?

— Où que tu touches ton argent? Chez la police?...

— Tout doux, s'il vous plaît, l'homme à la casquette!

— Tu travailles dans les mouches... ça se voit... Acclamer l'ennemi!... T'as pas de cœur, salaud!

— Là! là!...

— Prends garde à te taire... si tu ne veux pas que je t'apprenne à danser la moscovite... As-tu compris, mon ami?...

— Mossieur est des amis de Buonaparte!...

— Si je veux... Et décampe un peu vite, ouste!... par file à gauche, ou je t'indique le chemin de la poterne, en deux temps...

— Mossieur a poussé les cailloux... ça se voit...

Cent personnes déjà formaient le cercle autour de la dispute, mais un garde civil s'approcha et, dès qu'on aperçut sa redingote boutonnée et son gourdin municipal, les gens se dispersèrent en murmurant.

— La tarte, mes enfants! — annonçait en arrière, dans le salon, la voix délicieuse de la tante Aurélie.

Le marmiton de Frascati retira de la corbeille ses gâteaux que disposèrent, sur la nappe, les laquais aux livrées brunes des Praxi-Blassans.

Cependant, la tante Aurélie continua d'expliquer, pour quelques dames, sa peine à louer un logis ayant vue sur le parcours du cortège royal. On avait dû faire plusieurs démarches pour obtenir cet appartement d'un bonapartiste furieux, parti vers le Cotentin, où il fuyait le spectacle des armées russe et prussienne maîtresses à Paris. Encore avait-il fallu jurer qu'on ne fixerait au balcon ni drapeau, ni bannière, ni pancarte, ni banderole. La tante montrait aux murs de la chambre des sabres et des fusils ramassés certainement sur les champs de bataille, un chapeau d'infanterie troué par un biscaïen, un guidon mi-partie jaune et vert qu'un monsieur déclarait appartenir aux uhlans autrichiens. Le comte, renversé dans le fauteuil Voltaire, et la main sous le jabot, prétendait que ces couleurs étaient suédoises : elles avaient dû être arborées à Gross-Beeren contre les troupes du duc de Reggio.

Alors, entre les dames et les messieurs, les propos prirent un ton assez vif :

— Le diable soit de ce fâcheux Bernadotte! Savez-vous que s'il avait un peu mieux conduit sa barque, en fin de compte, je pense que Sa Majesté ne rentrerait pas encore aux Tuileries cette fois, hein?

— L'empereur Alexandre est infecté de jacobinisme.

— Moi, je l'ai entendu, ce tsar... Je l'ai entendu, rue Saint-Florentin, proposer Bernadotte à Talleyrand parce que, disait-il, un général qui avait refusé à Sieyès de faire le 18 brumaire devait être sympathique aux Français.

— Cet autocrate pue l'esprit de madame de Staël et de son Genevois.

— Dieu est témoin que si Bernadotte avait su le prix de Talleyrand et l'eût acheté, les Bourbons n'auraient pas eu à franchir le détroit... Par bonheur, il a cru le prince de Bénévent trop cher pour sa bourse... Comment ignorait-il le tarif, dans sa situation de prétendant recommandé par le *Tugend-Bund* ?

— Peuh!... M. Benjamin Constant est un brouillon si fâcheux! — dédaigna un chef de division aux Relations extérieures.

Les mains sous les basques de l'habit vert, il pivota, roide, devant les gravures encadrées, dont la plus fraîche représentait un enfant au grand front et en collerette qui cravachait son cheval tenu à la bride par un jockey de l'Empereur : *Sa Majesté le roi de Rome recevant sa première leçon d'équitation.*

— Au fait, quelle lubie de choisir un tel conseiller que ce Constant!... Et l'on assure que madame Récamier lui demandera d'écrire le mémoire pour défendre à Vienne les intérêts de Murat.

— Eh bien, voilà un monarque sûr de perdre sa couronne, alors!

— Holà! les gobe-mouches! — commandait la tante, — de grâce, asseyez-vous donc!...

Édouard de Praxi-Blassans et Denise Héricourt s'attablèrent l'un près de l'autre. Omer les contempla réunis. Leur mariage avait été le vœu suprême de son père. De même taille et de même âge, ils étaient jolis, avec des yeux pareils, très clairs, d'une nuance plus grise chez le garçon, plus bleue chez la fille. Tous deux ressemblaient à maman Virginie : ils avaient ainsi qu'elle les cils sombres et veloutés. Malgré son beau spencer, le petit mari, vif, souple, ardent, se démenait fort : il renversa son verre, encore vide, par chance. Il exigeait le gâteau de Savoie; on le lui refusa: dès lors il se tint coi, tout pâle, et repoussa Denise du coude, assez brusquement. Déjà glissée de la chaise, elle sautait, comme à la corde, en son fourreau d'organdi. Elle avait de gracieux bras potelés, un fichu de cachemire à palmes noué dans le dos et un rond de dentelles au sommet de sa chevelure en boucles brunes. Omer admira les petits fiancés. Par leur aînesse, par le désir qu'avait eu son père de les unir, par la faculté de vivre dans le somp-

tueux hôtel de Praxi-Blassans, ils lui semblaient des supérieurs. Sa sœur lui parut une étrangère habile et souveraine. Il avait tout de suite admis qu'elle l'écartât de ses poupées, à l'exemple de Delphine, et qu'elle le traitât de vilain malpropre s'il touchait par mégarde à ses narines ou se rongeait un ongle éraillé. D'ailleurs elle fut à l'instant même charmante et drôle quand une dame, la baronne de Cavanon, traînant ses falbalas et agitant sa vieille tête, fardée aux pommettes, la pria de réciter sa fable. Denise pinça les plis de sa robe pour imiter les révérences de personnes polies qui s'abordent :

Deux puces se rencontrèrent
Où ?... Dans une basse-cour.
Et là, tout le long du jour,
Ces demoiselles jasèrent.

Comme elle sut contrefaire la puce vaniteuse qui couche au château, pourchassée toute la nuit par la veille inquiète des puissants, et qui maigrit; puis la puce avisée qui engraisse à la ferme, dans le lit des métayers incapables d'interrompre leur somme pour la piqûre d'un insecte audacieux! Merveilleusement, Denise gonflait ses petites joues avant de dire :

Quand le gros fermier et la grosse fermière.
Ont clos leur lourde paupière...

Chacun éclatait de rire, même le sec monsieur qui retirait la main de sa poche, même madame Héricourt, qu'enchantait sa fille transformée, grandie, futée, spirituelle. L'enfant le fit voir lorsque, par le signe de son index arqué, elle convia la puce vaniteuse à changer de séjour. L'œillade fut riche en promesses et en ironie blâmant l'erreur de la pimbêche :

Venez, venez à la ferme;
On y dort mieux qu'au château !

Dix exclamations vantèrent la délicieuse.

— Mais elle est à ravir ! répétait la baronne, qui s'éventa le menton.

— Et voici donc son époux...

Édouard, un peu maussade, embrassa la promise.

Le grand Émile de Praxi-Blassans, qui reconnaissait à leurs uniformes les soldats alliés, félicita vivement Omer d'avoir une sœur pareille, toujours gentille, bien meilleure camarade

que cette péronnelle de Delphine. Revêche, jalouse, au point de rester seule à la fenêtre, celle-ci n'assistait pas du moins au triomphe de sa cousine.

— Demandons-lui ce qu'elle pense de la fable ; elle répondra qu'elle n'a rien entendu, je gage...

Il en fut ainsi ; et tous deux se réjouirent.

Émile déclara :

— Moi, quand je serai grand, je serai capitaine et, après, général.

— Moi, je le voulais aussi. Maman aime mieux que je sois d'abord abbé, ensuite évêque.

— C'est cela que tu veux devenir ?

— Pour faire plaisir à maman... Et puis un évêque est tout-puissant comme Moïse.

— Alors, tu seras évêque ! c'est une bonne idée, ça...

Émile réfléchit longuement.

— Qu'est-ce que tu feras quand tu seras évêque ?

— Je bénirai les gens ; on se prosternera quand je passerai dans les rues, sous le dais...

— Oui, oui, tu es un malin. A la bonne heure !... Moi je gagnerai des batailles, comme Napoléon... et comme ton père.

— C'est beau, ça ! Tu sais : mon grand-père, le général Lyrisse, il s'est battu contre les Anglais avec le maréchal Soult... Mon oncle Edme est prisonnier à Grodno, tu sais ? en Russie ; et mon oncle Augustin en revient. Il est colonel dans la garde, à présent... Nous allons le voir passer avec le Roi ! N'est-ce pas, ma tante ?

Émile était un peu vain de son père, qui, prétendait-il, avait, lui seul, rappelé le Roi en France.

— Ah ! — fit Omer, mal enclin à chérir ce petit homme trapu.

Cependant la voix cassante du comte proposait à un long vieillard des opinions que l'autre éludait, auxquelles discrètement il opposait une moue, un geste caressant l'air. Les deux garçons inspectèrent les murs de l'officier bonapartiste. Ce n'était que panoplies et gravures de batailles. Orgueilleux de l'amitié de son cousin, Omer n'osa dire que cela le divertissait à peine. Il entendit sa mère vanter le chapeau à la prussienne de tante Aurélie, lequel était haut, conique et

pourvu d'un plumet retombant sur le galon. Madame de Praxi-Blassans répondit par des sourires indifférents ; elle semblait désireuse de chuchoter à l'oreille de Virginie telles choses graves ou tristes, qu'annonçaient les soupirs de sa poitrine et les regards éperdus de ses yeux au plafond. Ensuite elles décrivirent leurs maladies. Pour une affection du foie, madame de Praxi-Blassans pressait du citron dans son breuvage. Madame Héricourt ne pouvait se tenir debout à la fenêtre, tant son ventre lui pesait. Les vapeurs étaient le lot de la baronne, qui léchait, en minaudant, sa cuiller à sorbet... Mais la rue chanta :

Vive Henri Quatre !
Vive ce roi vaillant !
Ce diable à quatre
A le triple talent
De boire et de se battre
Et d'être vert-galant...

Les enfants se précipitèrent à la fenêtre. Vingt jeunes hommes et jeunes filles, se tenant par les bras, criaient à tue-tête, fendaient la foule et sa rumeur. Au-dessus des chevelures féminines, des rubans, des rosettes blanches, ornaient les étages en soie cabossée des chapeaux cylindriques. Sous les visières en paille d'Italie, les visages des demoiselles dardaient la joie, offraient des bouches en fleurs. Leurs jambes en bas blancs soulevaient, à chaque bond, les plis du nansouk et les flots de levantine jaune. Le délire du bruit les agitait au milieu des groupes, qui répondaient par mille exclamations royalistes. Un adolescent manchot, qui montrait au public son infirmité militaire, hurla de toutes ses forces :

— Plus de conscription ! Plus de guerre ! Vive le Roi !

Et les voix nerveuses de femmes en deuil lui répondirent :

— Plus de conscription ! Vive le Roi !

Alors un gros monsieur se hissa sur le rebord d'une devanture, et, s'agriffant aux barreaux écarlates qui défendaient la vitrine, il brandit sa canne pour mugir :

— Plus de droits réunis ! Vive le Roi !

Il restait là, pâli de son audace. Petit vieillard gras à bedaine enflée dans la culotte de nankin, il ressemblait à un œuf énorme, accru par en bas de bottes à revers, par en haut d'une face ronde que flanquaient des favoris gris.

— Vive le Roi ! Vive le Roi ! Plus de droits réunis ! Plus de blocus continental !... Plus de ruines ! Plus de faillites, plus de misère ! Vive le Roi !

Quasi fou, il répétait cela, ne sachant rien dire en outre, tandis que les faces levées de la foule attendaient de son embarras un discours. Enfin elle lui rit au nez : les groupes murmurèrent et s'en furent. Lui n'osait descendre. Il soufflait. Narquois, les commis du marchand se plantèrent au seuil de la boutique. En ce moment, quelqu'un nouait au balcon d'un troisième étage, une vaste pancarte où était inscrit le mot VIVE. A la fenêtre voisine du même rang s'appliquait ensuite le mot LE. Tous les regards se dirigèrent vers cet appartement ; et une clameur d'approbation émut le champ des visages. Enfin le mot ROI fut attaché sous la dernière croisée de la maison : les applaudissements prirent essor. Au sommet d'une échelle double, se posait, bras nus, épaules nues, coiffée à la chinoise et le chapeau de paille pendu au coude, une svelte femme vêtue de rose vif, qui lançait les blancheurs de son écharpe et les faisait habilement onduler au zéphyr : on l'acclama. Sous la voûte de la porte Saint-Denis, une gigantesque couronne dorée oscillait lentement, au bout de guirlandes en fleurs et en feuillages.

— A va tomber ! nargua le cri d'un maçon.

— Déjà ! Oh ! oh ! répondit là-bas une voix farceuse.

Sur la chaussée remplie d'hommes en vestes et en casquettes molles, un ricanement courut :

— V'là la couronne de Cotillon qui bronche ! — Oh ! oh ! oh !, oh !...

Et des rires se propagèrent, sillages étroits dans la foule muette qui, de Popincourt comme de Bonne-Nouvelle, descendait par vagues noires, grises et blanches, au vallon Saint-Denis. Des abbés en bande ripostèrent, ôtant leurs tricornes :

— Vive le Roi ! Plus de conscription !

Et la multitude reprit :

— Plus de conscription ! — A bas le tyran ! — Vivent les Bourbons !

Dans l'appartement, les causeurs jugeaient :

— Ils renient leur gloire ! dit un officier en civil.

— Parbleu ! ils se sont fait mal en jouant à la guerre. Ça saigne trop.

— Triste chute pour le grand Napoléon ! nota la baronne.

— C'était fatal ! — affirma Praxi-Blassans. — Une nation seule ne triomphe pas éternellement du monde entier... N'empêche, j'avais quelque sympathie pour ce petit Corse. Donner son nom à des aventures au lieu de le donner à son siècle ! Peuh !... Il promettait mieux, à Tilsitt.

— Hé ! mon père !... Voilà le baron de Cavanon qui vient ! reconnut Emile.

Le visiteur entra, superbe et grandi par sa culotte tirée jusqu'aux aisselles, par ses bottes à l'écuyère, son habit noir à feuillages d'or, ses lourdes épaulettes rondes... Pour le contempler, les enfants laissèrent le spectacle grouillant de la rue.

— Eh bien, baron ! — salua Praxi-Blassans, — nous tenons le Désiré.

— Ah ! comte, ce ne fut pas sans mal ! J'en souffle encore... J'ai été de la manifestation, le 31 mars... Si depuis je ne vous ai point revu, c'est que j'ai dû partir pour Londres, et joindre le Roi, le 2 avril, après la déclaration du Sénat. Excusez-moi, de grâce, si je ne vous fis point visite !... Vous pensez comment je fus accueilli là-bas... Madame la duchesse d'Angoulême a failli m'embrasser... A failli !... dis-je... (il fit un geste de répulsion comique) J'aimerais mieux embrasser la reine Hortense... (On rit)... après la baronne ! (Il s'inclina devant elle.)... Oui, madame Sosthène de La Rochefoucauld était venu me trouver au ministère, dans le cabinet même de Clarke, le 29, quand le canon tonnait, pendant l'attaque de Romainville... Hein ! quel toupet de gentilhomme !... Il m'a dit : « Baron, il faut en finir avec ce petit Tondu... C'est l'avis de Talleyrand : je l'ai persuadé de ne pas suivre la maison impériale à Fontainebleau... C'est entendu, il reste... On va traiter avec Alexandre pour ramener le Roi... » Vous connaissez mon Sosthène... Vous le voyez d'ici. Il burinait déjà l'histoire... Enfin nous tombâmes d'accord pour conclure qu'une démonstration royaliste s'imposait, si l'on voulait prendre de l'influence sur ce benêt d'Alexandre, et lui abîmer son idéal de perru-

quier franc-maçon... Sosthène se chargeait d'abattre la statue de la colonne Vendôme, et ses amis d'attacher à la queue de leurs chevaux leurs croix de la Légion d'honneur, puis de paraître ainsi à la rencontre des alliés. Moi, je devais, avec une vingtaine d'autres cavaliers, me promener sur les boulevards, la cocarde blanche au chapeau, et enthousiasmer la foule : pénible besogne !... Mais, depuis qu'il avait persuadé Clarke d'oublier au Champ-de-Mars les deux cents pièces de canon qu'on aurait pu mettre en batterie à Montmartre contre les Prussiens, depuis qu'il l'avait obligé à laisser dans les arsenaux les deux cent mille fusils que réclamait la populace impérialiste pour défendre les faubourgs, Sosthène ne doutait plus de rien.

— Eh bien, il avait tort : sans la fuite du roi Joseph et ces bonnes dispositions de Clarke, les alliés auraient pu reprendre le chemin de la Belgique ! — affirma le comte. — Je vous 'assure : c'était l'avis d'Alexandre. Il n'avait pas assez de monde pour déloger les soixante-quinze mille hommes qu'on a laissés dans les casernes de la banlieue et dans les postes de la garde nationale... surtout commandés par le duc de Trévise et le duc de Raguse.

— Parbleu !... Or donc, le 30 au matin, nous débouchons, à six gentilshommes du pont de la Concorde, et nous voilà trottant sur un bataillon de la garde nationale qui traversait la place. Nous crions : « Vive le Roi ! » on répond : « Va cuver ton vin ! » Comme j'ai l'honneur de vous le dire... Premier succès !... Et même le sergent du dernier peloton menace de nous emmener au corps de garde, disant qu'il est immoral d'être ivres de si bonne heure... Nous poursuivons. Devant la mairie, un peu plus loin, le poste avait pris les armes. Nous recommençons la parade... Un seul des gardes nationaux répond : « Vive le Roi ! » Les autres nous lancent mille brocards impossibles à redire devant les dames... « Vivent les Bourbons ! criai-je... — Quels Bourbons ? me demande un caporal. Qu'est-ce que c'est que cette bête-là... ? » Et voilà le tambour qui entonne à plein gosier la chanson sur la Du Barry, vous savez : « La belle Bourbonnaise... Ah ! qu'elle était bien aise ! » Et toute l'escouade approuve. Alors le caporal nous invite à passer notre chemin, parce que « ce n'est pas l'instant de rire quand l'ennemi entre dans la

capitale. » Deuxième succès !... Nous poussons nos chevaux sur le boulevard. Avez-vous vu cette foule? ces paysans de la banlieue qui fuyaient les Cosaques et qui avaient amené leurs chariots et leur déménagement dans les cours de toutes les maisons? Ils piétinaient en masse, derrière les bornes du boulevard, la mine longue... Cette fois, je change et je crie de ma plus belle voix : « A bas le tyran! » Pour mémoire : je n'avais pas endossé mon uniforme; on ne sait jamais ce qui peut arriver, et je n'avais pas envie de finir mes jours dans la plaine de Grenelle... Quelques braves gens répètent avec moi : « A bas le tyran ! » Mais voilà Gaëtan de Boutteville qui entreprend de proclamer le Roi avec son ton de fausset. Aussitôt un de nos interlocuteurs s'explique en répondant : « A bas le tyran moscovite ! » C'était un patriote qui n'entendait rien à nos principes... Nous passons, criant, de-ci, de-là. Mais nous n'éveillons aucun écho. La foule nous examinait stupidement. Depuis vingt-quatre ans elle n'avait plus de nouvelles de ses rois, sinon par la caricature... et encore !... A la hauteur des Bains Chinois, nous saluons la cavalcade du marquis de Pas, qui se joint à nous, et nous confie que « ça n'a pas l'air de mordre ». Et, comme on rencontre partout des gens courageux, j'avise M. de Bellieron et le comte de Vermeux qui arrachaient leurs cocardes et les glissaient en poche, fort prudemment... Cela semblait devoir finir en une simple promenade à cheval, devant une foule silencieuse et morose, qui flânait au hasard, lorsque les sonneries de trompettes annoncent l'arrivée des Russes... Un temps de galop, et nous les abordons. Boutteville se fait reconnaître par un aide de camp ; nous nous rangeons derrière la fanfare, et nous voilà poussant de bon cœur mille exclamations : « Vivent les alliés !... Vivent nos libérateurs !... A bas le tyran !... Vivent les Bourbons ! » Les fenêtres s'ouvraient, dans les maisons, et nos belles amies paraissant aux balcons nous apportèrent quelque renfort, soit par le jeu de leurs mouchoirs blancs, soit en jetant sous les pas de l'état-major quelques petits bouquets de myrte et de laurier... Tout s'adressait d'ailleurs, semblait-il, au tsar Alexandre, à son bel uniforme vert, aux plumes de coq de son chapeau et à sa figure avenante. Lui souriait aux dames, saluait...

à l'aise... Là-dessus, nous fûmes chacun chez soi, assez mal contents. Après le défilé et la revue des Champs-Élysées, nous nous empressâmes cependant d'aller attendre le tsar, rue Saint-Florentin, à la porte de l'hôtel Talleyrand. Nous avions lié des mouchoirs à nos cannes, et recommençâmes le manège... Il y avait du monde, et j'entendis une vieille femme dire à son mari : « As-tu remarqué ? Tous les soldats russes » ont le brassard blanc, aux couleurs de Capet... Ils vont » remettre les Bourbons aux Tuileries ! » Or, mesdames, ces brassards servaient uniquement à distinguer les alliés des troupes françaises, dont ils avaient pris les uniformes dans les magasins militaires des villes conquises, pour remplacer les leurs en lambeaux... Voilà tout ce que j'appris des sentiments royalistes de la foule...

— Monsieur, — dit Aurélie, — l'empereur Alexandre a donc pris pour des emblèmes royalistes les mouchoirs blancs qu'on agitait en réponse à ces brassards blancs ? Mais ignorez-vous que les bourgeoises faisaient de pareils signaux parce que c'est la couleur des parlementaires : elles voulaient simplement approuver la fin de la bataille...

Le baron rit à gorge déployée.

— En sorte, — conclut la tante Malvina, la splendide femme de l'oncle Augustin qui arrivait en retard à la fin du récit, — que le Russe imposait les Bourbons sans le savoir ; le Parisien les réclamait sans le savoir, et Louis le Désiré y arrive contre le gré des uns et des autres... C'est à mourir !... parole !

— Les desseins de la Providence sont mystérieux ! — conclut un vieillard, l'index en l'air et le sourire aux lèvres.

— Voilà comment se fabrique l'histoire ! — ajouta le baron. — Pardon !... comment je fabrique l'histoire...

Et il imita l'attitude pompeuse d'un triomphateur antique.

— Je vous demande mille pardons, messieurs les libertins, objectait la baronne. Dès que la nouvelle du départ de Marie-Louise fut connue et dès que la censure de l'Empereur n'eut plus le pouvoir d'interdire l'expression des bons sentiments, la presse entière a réclamé le retour du Roi ! C'est un fait.

— Ah ! ma chère amie, si le comte de Praxi-Blassans voulait nous dire comment il dépêcha le marquis de La Grange

auprès du général Sacken, nommé le matin, par les alliés, gouverneur de Paris, et comment le marquis, pour avoir connu en Allemagne ce brave mangeur de choucroute, le persuada de signer un ordre militaire qui soumettait tous les journaux à son contrôle; si le comte voulait nous dire comment le marquis expédia dans chaque bureau de rédaction un censeur pour dicter les articles, comment il y fit annoncer que toute la population de Paris, la cocarde blanche au chapeau, avait accueilli les alliés en criant : « Vivent les Bourbons ! » et comment il fit donner aux typographes les principaux passages de la brochure due au zèle de M. de Chateaubriand, vous ne vous étonneriez plus, ma chère, d'avoir lu, le 1er avril, des invectives contre le Corse et les louanges des Bourbons, dans les gazettes qui, le 30 mars, exaltaient le génie de l'Empereur et le dévouement à l'Empire... Mais le comte ne vous avouera rien de cela, parce que c'est un homme discret, un diplomate...

— Ha ! ha ! la fable est jolie ! — ricana M. de Praxi-Blassans, qui rougissait jusqu'à la poudre de ses cheveux.

— Oh ! un diplomate qui rougit ! — remarquait la baronne. — Fi donc !

— Mon frère, vous vous vendez ! accusa Virginie.

— Point !

— Si fait !

— Quelle histoire !

— Ne vous en cachez pas, mon cher ! s'écria le baron. Vous avez donné de votre main un Bourbon à la France.

— Vous me la baillez belle !... A supposer que votre conte se tînt debout, quel rôle laissez-vous au Sénat ?...

— Mais le Sénat a voté la déchéance par peur de l'opinion, c'est-à-dire des gazettes !

— Et aussi, parce que ces messieurs ont obtenu comme prix de leur adhésion la reconnaissance, par le nouveau souverain, de l'hérédité de leurs charges et dotations : elles ne seront plus simplement viagères.

— Peuh ! sans la pression des journaux, ils n'auraient point rappelé Louis... Monsieur le comte de Praxi-Blassans, à vous seul, vous rendez un royaume aux Bourbons.

— Tu vois ! — souffla Émile dans l'oreille d'Omer ; —

mon père a rappelé le Roi. Le baron le dit comme tout le monde.

Mais M. de Praxi-Blassans sautillait sur ses pointes, se débattait, protestait de sa voix criarde, que démentaient son sourire et la joie de voir approuver son triomphe.

— Allons, allons ! — reprit Malvina, — ne vous défendez plus. La cause est jugée... La Ruse a vaincu la Force, et lui succède...

— Vive le Roi ! proclamait la rue.

On courut aux fenêtres.

La garde nationale rectifiait promptement ses lignes au long des bornes ; la digue humaine s'immobilisa, sous les baïonnettes au soleil, pour contenir les flots de peuple. De toutes parts, les musiques éclatèrent. Au loin, il tonna : le canon saluait. Et les carillons des églises sonnèrent l'allégresse.

Dans la multitude, le piétinement cessa ; la rumeur acheva de mourir. Au sommet de son échelle double, la jeune femme en rose, plus timidement, confiait à la brise l'ondulation de son écharpe blanche. A toutes les fenêtres, des bouquets de figures s'épanouirent. L'artillerie grondait. Les cloches acclamaient. Des banderoles flottèrent. Les dames grimpaient sur des chaises qu'on tirait des boutiques. Les élégantes tenaient d'une main les visières de leurs grands chapeaux. Des commandements furent criés. Les lumières verticales des fusils barrèrent la hauteur des uniformes et des bicornes en bataille. On entendit tinter encore la sonnette du marchand de coco, et grincer la crécelle de la vendeuse d'oublies. Enfin ce bruit même s'interrompit net. Et ce furent des trompettes de cavalerie, un escadron de carabiniers étincelants, colossaux, cuirassés de cuivre, casqués d'énormes chenilles rouges. Ensuite caracola un essaim de gentilshommes en frac bleu, coiffés du lampion à cocarde blanche ; ils montaient des bêtes fines à queue longue, avant les huit chevaux blancs de l'attelage que guidaient à la main les écuyers de l'Empereur en livrée verte chamarrée d'or sur les courbes des coutures ; ceux-ci marchaient à la tête des animaux solennels franchissant au pas la voûte de la Porte, l'ombre de la couronne immense. « Le voilà ! le voilà !... » murmurèrent les visages innombrables. Un monsieur hissa sur ses

épaules une femme qui secouait son mouchoir. « Vive le Roi ! » proférèrent quelques voix isolées parmi l'attention muette. Ce furent dans la calèche, deux dos traversés d'une moire azur, deux perruques poudrées, et, vis-à-vis, l'ombrelle blanche d'une dame inclinée devant sa toilette neutre, à côté d'un gros vieillard au large dans un habit bleu, figure enfouie entre deux monstrueuses épaulettes d'or. « La duchesse d'Angoulême !... Le Roi !... Vive le Roi ! » Cent tricornes de prêtres s'élevèrent de la foule, parmi les lampions à cocardes blanches, les chapeaux à la façon de La Rochejaquelein, les feutres bretons enrubannés de noir, et les têtes vociférantes... « Vive le Roi ! » Le vieillard saluait, se pliant contre ses énormes cuisses culottées de satin blanc; on apercevait ses guêtres en velours rouge liséré d'or. « Vive le Roi ! » proclamèrent, aux premiers étages des maisons, les bouquets de figures. Le canon approuva. Les cloches prolongèrent la bienvenue. La calèche avançait suivie par la chevauchée des maréchaux à poitrines d'or. « A l'île d'Elbe, Berthier ! à l'île d'Elbe ! » rugirent soudain mille fureurs écloses aux figures ouvrières. Le boulevard était coupé par la garde nationale depuis la porte jusqu'à la rue Saint-Denis ; derrière le rang, au milieu de la chaussée, la houle de la multitude s'exaspéra ; les haines s'excitaient ; des poings se levèrent et s'abattirent, des casquettes volèrent : « A l'île d'Elbe ! à l'île d'Elbe ! » scanda cette foule. « Vive le roi ! » ripostaient, moins nombreuses, les indignations des bourgeois massés vers les boutiques. Mais tout à coup, hurlements, huées et vivats se confondirent en une immense clameur, d'abord confuse, puis répétée : « Vive la garde !... Vive la garde impériale ! » Les héros apparurent, l'arme au bras devant les buffleteries en croix de leurs poitrines. Au rythme de leurs pas, derrière les tambours et les sapeurs, ils marchaient, géants, sous le bonnet à poil, serrés coude contre coude, manche bleue contre manche bleue, cuisse blanche contre cuisse blanche, guêtre noire contre guêtre noire. « Vive la garde impériale ! » Le canon tonna. Les cloches ébranlaient l'air. Et la calèche continua d'avancer dans l'apothéose de cette unique acclamation issue de vingt mille faces en délire.

— Regardez !... Regardez comme les grenadiers sourcillent

pour que les plaques des bonnets leur tombent sur les yeux et leur cachent le spectacle déshonorant du roi de Coblentz! — disait la belle tante Malvina. — Devant le bataillon... après les tambours... le cheval bai... là : c'est Augustin!

Omer reconnut à peine son oncle Héricourt, l'épée au flanc, la face droite par-dessus la lueur du hausse-col. Il passa. Des grenadiers encore battirent longtemps le pavé de leurs pas :

— Oh! ce pas, ce pas qui a fait trembler les villes des monarchies, et qui maintenant escorte le monarque ramené dans le fourgon de l'étranger! — pleura la belle tante.

— Vive la garde! clamait toujours la foule.

— Plus haut, peuple, crie toujours! Tu salues les derniers rayons de ta gloire! — déclara de nouveau la tante.

Des tambours étouffèrent les clameurs dans leur roulement. Émile répétait : « Vive la garde! » Édouard : « Vive le roi! » Delphine et Denise battaient des mains. Leurs bras nus dépassaient les fenêtres. D'en bas on les regardait. L'une se détourna ; l'autre, ravie, continua d'applaudir.

V

A madame Veuve Virginie Héricourt,
chez Messieurs Lyrisse,
au Château des Ducs,
par Varangeville-lez-Nancy en Lorraine.

Paris, ce dix-huit de septembre ; l'an 1814.

« Ma bonne Virginie, je compte que la malle-poste t'a ramenée sans aventure jusques en Lorraine, avec Omer; et que tu as trouvé le château libre de Cosaques, comme nous l'avait promis M. de Talleyrand. Il serait inopportun et malséant de feindre au regard de toi. Je m'ébroue encore après toute une grosse querelle avec le comte qui ne m'a point celé son ennui de tenir la promesse de fiançailles entre notre Denise et mon Édouard. La chute de Buonaparte et le retour triomphal de Louis le Désiré ont brouillé ses opinions de l'an 1800,

où il m'épousa encore qu'entachée de roture, et autant ses opinions de 1789 quand, à l'âge de jouvenceau, il baisait les mains du comte de Mirabeau à la grille de l'Orangerie de Versailles. Il ne parle que de son émigration, de son voyage à Coblentz. L'hôtel est rempli de messieurs revenus d'Angleterre par la dernière marée, et qui se pavanent en redingotes à la La Rochejaquelein avec un sacré-cœur de drap rouge cousu sur la poitrine, comme si les soldats de Blücher n'avaient besogné qu'en manière d'avant-garde, pour l'invincible armée des chouans. Mes sièges d'acajou neuf sont tout écorniflés par les guêtres de peau de bique, les souliers à clous, et les sarraux bis de tel et tel qui se vantent d'avoir combattu les Bleus avec les Vendéens du Bocage, qui penseraient tout perdre de leur loyalisme envers le trône et l'autel s'ils négligeaient à cette heure de s'affubler à la manière des partisans. On calcule pensions et compensations. C'est la curée chaude dans les antichambres de Monsieur Frère : et, de par suite, chez nous qui dépendons un tantinet de sa maison. Je te baille cet avis pour ta gouverne : car tu recevras sans doute en ce même courrier un message de mon époux par lequel il t'invite à envoyer Omer au collège, chez les jésuites de Saint-Éloi, où il retrouvera Émile et Édouard. Demain une Bernardine doit emmener, à la maison mère d'Esquermes-lez-Lille, Denise et ma Delphine, qui pleurent toutes deux leurs fleuves de larmes à gros bouillons ; et moi, bête, avec elles. Je ne vois pas distinctement ce que j'écris, tant mes yeux se mouillent.

» Cependant rien ne fléchira la volonté du comte, qui est bien un dur Praxi-Blassans, si nous ne convenons de nous soumettre d'abord aux desseins de son ambition. Par ailleurs nous avons, toi et moi, trop de religion pour ne point embrasser la cause qui plaît à Dieu ; et pour ne point aider, dans la mesure de nos faibles forces, au triomphe de Notre Sainte Mère l'Église sur les athées et les régicides. Mon frère Augustin est venu des premiers à récipiscence. C'est décidément lui qui aida Marmont à rassembler, sur la route de Versailles à Fontainebleau, les troupes qui, après leur sédition, s'en retournaient devers Buonaparte en criant qu'elles ne voulaient point abandonner leur Empereur et qu'on les avait

conduites par trahison, la nuit, dans les lignes de la Sainte Alliance. Monsieur l'abbé de Pradt a chaudement embrassé mon frère au retour, et l'a prié à déjeuner avec l'état-major du duc de Raguse, dont il sera d'ores en avant, ce qui lui vaudra bien du lustre. Sa chère Malvina triomphe du nouveau titre, bien qu'elle ne cache pas assez son faible pour le Buonaparte, ce qui pourrait nuire à la longue. Enfin, je t'explique par le menu la situation, dans l'idée que tu ne t'opposeras pas, sans raisons meilleures, aux visées du comte. Il serait capable de détruire sans rémission notre grand espoir d'unir nos deux enfants, de les voir s'aimer sous nos yeux quelque jour, comme nous avons adoré notre Bernard, toi avec un cœur d'épouse et moi avec une âme de sœur. Quelle loyauté, quelle grandeur de caractère avait notre héros! Dans ce chaos d'intrigues et de commerces où notre société vit, depuis cinq ans, faubourg Saint-Honoré, son image m'est plus chère. Je pleure des larmes de sang devant son portrait. Je nous vois encore dans le château de Moravie où nous le retrouvâmes, le lendemain de la bataille d'Austerlitz, quand notre chaise de poste l'eut joint au milieu de ses dragons. Qu'il était beau, tout rayonnant de sa victoire! Ses balafres lui composaient une manière de bandeau royal. Tu te souviens? Alors, j'assistai à vos nobles effusions. Alors, je pus embrasser votre brûlant amour. Alors, je pus respirer vos souffles de volupté légitime. Je fus presque aimée autant que toi, ma Virginie! Tu le souffrais. Ton âme généreuse comprenait mon émoi. Au retour, tu portais dans ton sein le fruit d'une si touchante ardeur. Moi je ne rapportais qu'un souvenir ineffaçable et dont je brûle encore par les mille feux d'un regret atroce.

» Oh! cruelle Bellone, pourquoi ta fureur s'est-elle attaquée au plus chéri des frères? pourquoi la vie du héros devait-elle être brisée dans sa fleur, par le hasard du canon, sous les murs de Presbourg? Il ne me reste que notre Denise, sa fille, conçue de lui et née de toi, ma Virginie, en même temps que naissait mon Édouard. Ne craignons point : l'un et l'autre ont toujours les mêmes yeux clairs de la petite Bavaroise qui fut son amour de guerre; ces yeux qu'il dessinait à la sépia, d'après toi qui ressemblais à l'inconnue, toi, qu'il a choisie pour ce souvenir, sans doute... Leurs yeux prennent le même éclat à

mesure que leurs corps grandissent. Tu verras! Nous vieillirons heureuses si ces yeux-là s'éblouissent par les regards d'un amour que nous aurons préparé et que nous saurons ressentir en le voyant éclore. Ah! chère Virginie, à Dieu ne plaise que rien puisse anéantir notre espoir de cette heure-là... Je te baise les joues bien fort, ma bonne.

» AURÉLIE COMTESSE DE PRAXI-BLASSANS. »

A madame Veuve Virginie Héricourt,
chez Messieurs Lyrisse,
au Château des Ducs,
par Varangeville-lez-Nancy en Lorraine.

« Ma belle-sœur, S. M. le roi Louis XVIII désire connaître clairement les fidèles de la première heure ralliés aux principes de l'ordre et de la religion. Il importe que les nôtres donnent l'exemple de la confiance dans l'éducation chrétienne. S. A. R. le comte d'Artois ne manquera point d'octroyer les faveurs de sa haute protection aux membres d'une famille amie du trône. Je ne doute point, ma belle-sœur, que vous n'obtempériez au commandement suprême, s'il vous tient à cœur de voir dans l'avenir votre fils et les miens pourvus de la bonne façon. Je n'ai point sujet de craindre que Buonaparte rétablisse jamais ses affaires. Dès ce jour d'hui l'enseignement de l'Université donnera de mauvaises marques aux enfants qu'elle dérobe aux leçons de notre sainte mère l'Église. Mes attaches avec M. le prince de Bénévent et M. de Montesquiou sont garants de mon influence dans les conseils ; et, soit que vous destiniez mon neveu à la carrière ecclésiastique, ainsi que le mandent vos lettres, soit qu'il brigue une charge dans la magistrature royale ou un grade dans l'armée pour y suivre son oncle Augustin que Sa Majesté doit appeler sous peu à l'état-major de M. le duc de Raguse, j'estime que la souveraine bienveillance aplanira seule et d'une manière satisfaisante les obstacles des débuts.

» Augustin Héricourt se range à mon avis, de même que la comtesse Aurélie de Praxi-Blassans. Apprenez qu'elle me renouvelle à toute occasion sa requête de fiancer, dès qu'ils seront

en âge, votre fille Denise et mon fils Édouard; elle maintient son intention de réaliser la dernière volonté de feu votre mari, son frère bien-aimé. Encore que je demeure petitement enclin aux nouveautés de ces unions entre gens de roture et personnes nées, j'aurais mauvaise grâce à me départir du respect que je dois aux vœux de la comtesse, et aux motifs honorables qui les déterminent. Mais, de par cela même, j'entends m'arroger le privilège de considérer mon neveu Omer Héricourt tel que dépendant de mon autorité. Le soin de son éducation me touche vivement, car le frère de ma bru ne saurait d'aucune sorte déroger aux traditions des Praxi-Blassans, que le pape et le roi de France eurent toujours à leur obéissance depuis l'an 1467. Dès lors, il est dans mes projets que mon neveu entreprenne les mêmes études que mes deux fils, Émile et Édouard, et dans le même collège, sous la règle des Pères Jésuites. Dans le même temps, votre Denise et ma chère Delphine seront confiées aux soins pieux des Bernardines d'Esquermes-lez-Lille. Au cas où cette éducation commune de nos filles et fils aurait produit les résultats attendus, il nous serait loisible de songer au vœu si respectacle du mort, lequel ne doit point manquer, à Dieu plaise, de servir de but à nos bons vouloirs.

» Caroline Cavrois a dû vous faire assavoir que les Pères Jésuites de Saint-Acheul en Amiénois forment le projet de fonder une succursale de leur maison à Saint-Éloi-lez-Arras, qu'ils se doivent fournir de blés et farines aux Moulins Héricourt pour les vivres de toutes leurs communautés, qu'ils sont d'ores et déjà en posture d'exercer par toute cette province la prépotence. Je vous laisse à priser au juste ce que pourra valoir, dans l'intérêt de nos Moulins Héricourt, leur amitié. Prenez donc, je vous prie, vos dispositions pour retenir, dans le coche d'Artois, la place de mon neveu. Je n'ignore point que vous éprouverez d'abord de la difficulté à persuader son bisaïeul, qui en est encore à ses imaginations d'illuminé allemand. Avancez que je m'oppose aux fiançailles entre Héricourt et Praxi-Blassans, si mon neveu se refuse à mes disciplines dans ce moment, et que vous ne sauriez ainsi aller à l'encontre de mes desseins, à moins de faillir aux devoirs les plus sacrés d'une épouse,

d'une veuve et d'une mère. Force lui sera bien de céder et il rejettera son humeur sur le Sénat impérial qui s'est vendu plaisamment aux Bourbons.

» Sur quoi je vous salue, ma belle-sœur, et vous souhaite de vous porter mieux.

» GAETAN COMTE DE PRAXI-BLASSANS. »

VI

Aux pieds de la vierge Marie, entourée de feuilles, en papier d'or que les Pères changeaient aux fêtes de Noël, de Pâques et de la Fête-Dieu. Omer Héricourt, dix années durant, chaque matin, entre le mois d'octobre et le mois d'août, fit la génuflexion prescrite.

Avant et après cette dévotion, par méthode, il résumait le souvenir de la veille, l'espoir et la crainte du jour. En plâtre clair, les mains ouvertes, et la figure sans expression, la statuette évoquait plutôt, pour lui, quelque Fatalité antique, derrière la vitre ogivale qui la murait, elle et ses roses de carton, dans la niche bleue. Briser cette vitre, toucher la Mère divine, essuyer la poussière sur les plis rigides du manteau, secouer les rameaux artificiels, ce fut longtemps l'envie de l'écolier : au contact des doigts, le mystère se fût sans doute éclairci, que la religion celait sous cette apparence matérielle.

L'image occupait la place médiane au mur occidental du long corridor qui joignait l'escalier du dortoir et les salles d'étude, au rez-de-chaussée. Encore frissonnants de l'eau d'hiver où ils avaient à la hâte baigné leurs figures, Émile, Édouard de Praxi-Blassans, Dieudonné Cavrois, une trentaine d'autres garçons passaient là par groupes, chuchotant ; ils saluaient, moins fiévreux qu'Omer, pensait-il, la Sainte-Vierge impassible. Lui se félicitait de son émoi constant.

D'abord, en la personne sacrée, il incarna la compassion de sa mère. Elle pensait à lui, probablement, dès cette heure matinale, dans le lit, au château de Lorraine, bien qu'à l'ordinaire elle dormît tard, puis, entre les draps, jusque vers midi, lût de pieux ouvrages ou revisât des comptes agricoles.

D'elle, il regrettait tout, la douceur et la sévérité même ; il regrettait aussi les fables maçonniques du bisaïeul, les câlineries de Céline, l'indépendance de Médor, la docilité de l'âne. Omer se voyait toujours, étranglé de sanglots et piqué de larmes brûlantes, au moment de quitter sa mère dans la cour du relais. Elle aussi pleurait, en ses habits d'éternelle veuve. Il gardait la vision de la pauvre figure pâle, sèche, rougie aux paupières, et tout entourée de boucles grisonnantes que serrait une mantille noire, à cause de fréquentes névralgies. Avec le geste même de la Sainte Vierge écartant ses mains pitoyables, madame Héricourt avait regardé fuir le bruyant attelage. Cette compassion, Omer Héricourt la reconnut longtemps aux yeux et aux lèvres de plâtre : leur expression impersonnelle permettait qu'on y logeât toutes celles imaginaires.

Dur apprentissage fut la vie de collège. Les Pères n'usaient pas d'indulgence. Ils portaient des calottes noires hexagonales et surmontées de houppes ; cela se repliait en la forme d'un carnet et se glissait sous la couverture d'un bréviaire, quand ils entraient à la chapelle : et, de même que leurs coiffures, ils repliaient alors leurs physionomies et leurs caractères. Abîmés dans les oraisons, ils ressemblaient aux Saints-François et aux Saints-Ignaces des images pieuses. Un rayon solaire n'allait-il pas jaillir du vitrail où trônait Dieu et découvrir, sous la soutane instantanément consumée à cette place, un cœur ceint d'épines, orné d'une petite croix ? A certaines heures d'été, ce rayon jaillit, frappa de lumières violettes, rouges, orangées, les mains jointes des saints hommes, leurs visages extatiques, ou leurs corps prosternés.

Mais, au dehors, la calotte dépliée, replantée sur l'occiput, ils redevenaient des maîtres alternativement doucereux et sévères, les uns bedonnants, bavards, les autres étiques, muets. Ils reniflaient du tabac, confondaient leurs chapelets et leurs mouchoirs de couleur, s'ils les tiraient vite de la poche après l'éternuement. Leur barbe de plusieurs jours hérissait leurs joues. Ils laissaient après eux le sillage d'une odeur rance.

Sournois et patient, le Père Corbinon enseignait les grammaires. En classe, il s'adossait à la muraille ; il enfonçait les poings dans sa ceinture à franges, et là, deux heures durant,

il eût fait redire mille fois à Omer, debout, l'ablatif pluriel de *soror*, *marmor*, *puer*, *indoles*, le duel de vingt mots grecs choisis, l'aoriste de trois verbes irréguliers ou soixante-huit vers omis du *Jardin des racines grecques*, sans que fléchit une seconde cette obstination froide, cruelle et sûre de vaincre. Le maître n'expliquait rien, ne commentait pas. Sa mémoire vérifiait dans les mémoires des élèves le bon état de syllabes enseignées par séries de déclinaisons, de conjugaisons. Il fut le tortionnaire de la vie. Les apparences du monde disparurent derrière les formes des génitifs douteux, les accusatifs des régimes au verbe introuvable, les solécismes inopinément apparus dans la phrase longtemps travaillée et d'une correction si probable ! Quand naissait, aux sourcils gris du Père Corbinon, une ride angulaire, quand les deux branches se creusaient en divergeant vers la racine des cheveux drus, Omer pressentait sa faute.

— Cherchez le solécisme, je vous prie, monsieur ! commandait la voix sèche.

A chaque hypothèse de l'enfant :

— Non ! grognait le maître.

En silence, la classe haletait devant la peine qui allait échoir à la victime ahurie. Omer renonçait à la recherche difficile, car, tout à coup, apparaissaient entre les lignes de la copie le château de Lorraine et les arbres en fleurs d'un printemps, le bond de Médor vers le vol du merle, enfin maman Virginie étendue sur le sofa dans le salon des colonnes, Céline chaude et son gros baiser humide, l'âne au trot par la rue ensoleillée du village, le cabinet jaune du bisaïeul, ses livres d'images, ses amicales gronderies, la lyre d'Orphée, les breloques maçonniques et le petit temple de bois... Oh ! la terrible initiation du collège, plus atroce que celle de Moïse aux souterrains de Memphis ! Le silence persistait dans la classe lugubre, badigeonnée d'ocre. Entre les pupitres écornés, marchant de long en large, le Père Corbinon ne se pressait point ; il regardait l'averse oblique rayant les fenêtres nues. Il allait jusque-là, revenait, repartait, sans impatience ni colère. Enfin la voix sèche interrogeait :

— Combien Notre-Seigneur est-il tombé de fois sur le chemin du Calvaire ?

— Trois fois ! répondait sourdement l'élève certain du pensum.

— Eh bien, monsieur, vous copierez trois fois à genoux, pendant la récréation, sur le banc du préau, le paragraphe 38 de la grammaire latine ; et vous offrirez cette peine au Seigneur, en le remerciant de vous éprouver ainsi !... Monsieur Pierquin, quel est le solécisme ?

Omer lâchait enfin le soupir de son angoisse. Car c'était une honte terrible que de rester ainsi muet parmi le silence de la classse, un gros quart d'heure parfois. L'ignorance du patient semblait au pilori. Il croyait au mépris des quatorze condisciples épars devant les tables et qui remuaient avec précaution les pages des cahiers, ou bien étouffaient le grattement des plumes d'oie.

Hors de la classe, le Père Corbinon recommandait certains exercices bizarres, comme d'aller, en hiver, nu-pieds, au lavabo, pour contraindre la délicatesse naturelle à subir les tyrannies de la volonté. Aux récréations, il exigeait des jeux violents, relevait un pan de sa soutane, courait, en dépit de ses quarante ans, aussi fort qu'Emile lui-même, le champion des barres. En aucun cas il ne pardonnait, ni ne remettait une punition.

— Il est déshonorant pour un homme d'implorer la miséricorde d'un homme, et pour un chrétien de prétendre éviter les châtiments de la Providence. Veuillez vous mettre en état, monsieur, d'expier courageusement votre faute !

Ce fut par la terreur d'abord que cet homme domina l'esprit d'Omer et le munit d'impressions durables. L'enfant s'étonna de cette puissance contre quoi les autres jésuites et le supérieur lui-même étaient certainement dépourvus de toute force. Aux visites de l'évêque ou du provincial, le Père Corbinon ne modifiait en rien la teneur de son cours. Insoucieux des erreurs grossières qu'il relevait, la mine sereine, il interrogeait devant eux les élèves faibles. Ces potentats le prièrent respectueusement eux-mêmes de s'adresser à de meilleures mémoires. Lui semblait avoir le dédain de leur jugement, alors que tous les autres Pères s'enfiévraient pour les séduire en faisant valoir la récitation des disciples hors ligne, ou leurs brillantes méthodes péda-

gogiques. Cette indépendance singulière, point affectée, certaine, parut au jeune Omer un exemple de vie. Quelle ruse maîtresse cachait cette apparence? D'après l'avis général, le Père Corbinon gouvernait le collège. Aux vacances, il faisait quelques longs voyages. De Rome, de Vienne, de Madrid il rapportait des souvenirs qu'il racontait pendant les repas, au réfectoire, tout en mangeant avec gloutonnerie, fût-ce la soupe aux lentilles, le hareng au beurre et les haricots des mercredis, vendredis et samedis, jours maigres.

Omer s'expliquait mal qu'il méprisât les délicatesses de la nourriture : la quantité seule plaisait à ce dîneur étrange. Caroline adressait-elle au professeur de ses neveux, de son fils, une corbeille de victuailles, dindes miraculeusement truffées et rôties, poissons rares, vins de choix, primeurs; c'était de leur abondance que le Père Corbinon remerciait :

— Remercions la fécondité de la Divine Providence. Il faut se réjouir avec les fruits de la terre que Dieu créa pour donner aux hommes la communion perpétuelle de son corps et de son sang qui sont l'univers lui-même. Ce que nous prêtons de qualités aux mets vient de nous, de notre nature misérable et pécheresse; les raffinements sont inspirés par le Diable qui nous induit en faute, qui nous amollit le cœur en y insinuant non pas le mal seul, mais encore la science du mal...

Et il intimait rudement l'ordre de se taire à Dieudonné Cavrois désireux de vanter la succulence d'une meringue.

Au bout des cours, il y avait un parc. Des pelouses larges s'étalaient entre des charmilles; des quinconces bornaient leurs angles. Là bondissaient les sphères des ballons que les Pères expédiaient au ciel par de vigoureux coups de pieds. Leurs manches retroussées laissaient voir les bras velus gonflés de veines. Ils tapaient aussi dur que les collégiens. Leurs éclats de voix n'étaient pas moins francs, si le maladroit culbutait, s'il recevait en plein visage le ballon. Omer était tombé certain jour, étourdi jusqu'à ne plus rien percevoir que la vibration de ses os pendant une bonne minute : il se retrouva dans une ronde formée par le Père Corbinon, de qui les gambades en bas reprisés soulevaient la soutane verdie, par le Père Anselme, de qui voltigeaient les boucles

angéliques sur un col gras, par le Père Vadenat, secouant sa bedaine au rythme des sauts, par le Père Gladis, petit comme un gnome des légendes et qui chantait alors de tout cœur : « Vive Henri IV !... » Et, bien que le sang coulât de ses narines, l'écolier dut rire de leurs masques en sueur, vraiment drôles.

Dieudonné Cavrois était leur victime ordinaire. Ils le criblaient de brocards, giflaient à la moindre occasion ses reins énormes, ou pinçaient les lourdes, les grandes joues de Caroline, déjà léguées à la face de son fils.

Les larmes aux cils, Dieudonné parfois allait gémir contre un arbre, la tête dans le bras. Mais Émile découvrait bientôt la consolation de ce chagrin : d'une main prudente, le boudeur sondait sa poche, et en retirait secrètement quelque friandise qu'il portait à sa bouche.

— Donne-m'en ! commandait Édouard, volontaire et âpre. Donne-m'en !

Le gros enfant tournait sa figure enflée, de coin, par la mastication ; il refusait de la tête, les poings en avant. Ils se battaient en silence, jusqu'à ce que Dieudonné succombât et fût dépouillé par Édouard, toujours victorieux. La nature de celui-ci était ardente et colérique. Quand le Père supérieur proclamait les notes et les places, Édouard, s'il se jugeait mal loti, trépignait, en proie à la rage. Toutes les classes entendaient ses hurlements. Il fallait que deux jésuites le prissent aux bras et aux jambes, l'emmenassent au dehors, sous la pompe, afin de lui rafraîchir le visage. Tout lui devait appartenir : les meilleures récompenses, les sucreries des camarades, les plus beaux habits. Chaque semaine presque, il recevait de sa mère un costume neuf, et l'endossait. Vaniteux, il démontrait alors les règles de l'élégance aux petits campagnards ébaubis.

— Voilà tout mon père ! disait Émile.

Aux jeux, Édouard était le cocher de la diligence imaginaire, le Napoléon des troupes, et, vigoureux, rossait les aînés mêmes, quelquefois les Pères.

Ils lui pardonnaient en faveur de sa dévotion fort ardente. Il avait, dans une boîte en velours bleu, qui s'ouvrait à deux battants, un crucifix d'ivoire ; le divin emblème

occupait à l'intérieur de son pupitre, orné en manière de chapelle, la place centrale, parmi les livres. Sous la tablette levée du meuble, Édouard restait immobile de longs moments. Plusieurs fois, le Père Corbinon crut au dressage clandestin de vers à soie, à la lecture d'un livre défendu, à la confection secrète d'une tartine. Assourdissant le pas, il fondait sur le dévot sans être entendu. L'autre éloignait alors ses deux mains jointes de ses lèvres qui murmuraient la prière :

— Quoi ? Je demande à Jésus le sens du distique ! répondait-il brusquement.

Le Père Corbinon reprochait en vain cet abaissement de l'idée de Dieu. En fait, Jésus renseignait son fidèle : Édouard de Praxi-Blassans obtint presque toujours l'une des trois premières places.

Pour Omer, il se montrait fraternel, le louait de vouloir devenir évêque. S'il n'était solennellement engagé, par le désir de sa mère et du mort, au mariage avec Denise, il eût choisi cette profession. Mais il admettait un devoir de famille, celui de perpétuer la vie généreuse du colonel Héricourt, idole de sa mère. Soldat, il conquerrait. Que la patrie fût encore foulée par les kaiserlicks et les Cosaques, lui chasserait cette canaille jusqu'à Moscou ; et son frère l'aiderait.

La première année, les ennuis de l'internat s'aggravèrent d'une brusque déception. A l'occasion de fêtes inattendues, il fut décidé que les élèves ne quitteraient pas le collège, mais y passeraient la quinzaine du repos pascal. De magnifiques processions à travers le parc, l'inauguration d'un jeu de longue paume, et les bombances autorisées avec les comestibles innombrables, dons des familles, apaisèrent le chagrin.

Les cours avaient été repris depuis une semaine lorsque le capitaine Lyrisse, un dimanche, se fit annoncer : il demandait, au parloir, Omer, les deux Praxi-Blassans et Dieudonné.

Les cheveux gris du soldat l'avaient bien changé. Seul, Emile n'hésita point à le reconnaître.

— Omer !... Omer, comme tu es grandi ! — disait le svelte parent, botté à l'écuyère.

Il enleva le petit homme, le serra contre son plastron amaranthe et l'embrassa rudement :

— Gresloup! C'est lui, c'est le fils de Bernard!

Un autre officier, court et trapu, sous un manteau blanc, sortit de l'ombre :

— J'aimais beaucoup votre père, monsieur, qui était mon colonel. Un caractère admirable!... Je suis heureux de vous voir.

— Omer, — reprit le capitaine, — me reconnais-tu, mon cher petit?... Tu ne m'as pas vu depuis deux ans. J'ai été en Russie... J'ai bien souffert, va, dans les casemates de Grodno...

— C'est toi, mon oncle, qui es revenu de Moscou dans une charrette.

— Mais oui, mais oui... Tu sais cela! A la bonne heure... Es-tu content que l'Empereur soit en France?

— Oui, — dit à tout hasard Omer, qui ne comprenait pas, — je l'ai vu entrer par la porte Saint-Denis.

— Non, non, tu as vu entrer le Roi, pas l'Empereur; je te parle de l'Empereur Napoléon!...

— Ah! fit Omer.

— Comment! tu ne sais pas que l'Empereur a débarqué en France, qu'il est à Paris?

— Mais oui, — fit Émile, — le roi Louis a rappelé d'exil son lieutenant général Bonaparte, et lui a donné le commandement de ses troupes. Le Père Gladis nous l'a dit en récréation, jeudi.

Les deux officiers se regardèrent, puis sourirent derrière leurs bicornes, en se montrant de l'œil le jésuite qui surveillait le parloir, et qui soudain cherchait avec attention une page de son bréviaire.

— Écoutez-moi, mes enfants, — dit tout bas le capitaine : — l'Empereur est revenu; et le Roi s'est sauvé en laissant sur sa table, aux Tuileries, le dîner tout prêt qu'a mangé Napoléon. Le Roi est parti en oubliant sa bourse. C'est madame Cavrois qui a fait prêter au comte d'Artois un million par la compagnie des Moulins... Si la tante Caroline le revoit jamais, son million, les poules lui diront : « Bonjour, ma chère! » Maintenant, nous allons combattre les valets des tyrans : les Anglais, les Hollandais, et les Prussiens, en Belgique... et l'Empereur m'a donné la croix... Regarde, Omer... J'ai la croix de la

Légion d'honneur, le major Gresloup aussi. Et voilà!... Hein, Gresloup! Nous allons recommencer avec Bonaparte repentant l'œuvre de la Révolution qu'il avait compromise, en 1810, dans une heure de folie. Nous sommes venus vous embrasser avant d'aller mettre à la raison les Engliches! A bientôt!

— Emmenez-moi, monsieur! — pria le petit Édouard. — Je suis très fort, vous savez...

— Moi, — dit Omer, — je sais monter à âne: c'est comme à cheval... Emmène-moi, mon oncle ..

— Et moi donc, — renchérit Émile...

— Patience, patience!... On vous prendra.

— Pourquoi n'es-tu revenu qu'aujourd'hui, mon oncle? Maman t'attendait tout l'été.

— Ça sentait trop le Cosaque en France!... J'ai voyagé, j'ai été voir des amis en Espagne, à Naples... Aux vacances, je t'emmènerai avec moi, si tu es sage... Écoute... Voilà une lettre de ton bisaïeul?... Ne la montre pas aux curés... hein?... Lis-la tout seul... Tu ne l'as pas oublié, le vieux?

— Oh! non!

— Je le lui dirai... Il sera bien content. Il est solide, le gaillard!

Cependant la cloche sonna, dans la chapelle, pour l'office du mois de Marie, et les dragons durent partir. Cœur gros, les enfants virent disparaître les habits verts, les épaulettes d'argent, les plumets rouges. Ils écoutèrent tinter les éperons et les sabres. Ensuite, ils goûtèrent aux bonbons apportés par les visiteurs. Quand ils annoncèrent, dans la cour, la fuite du roi, les jésuites assurèrent que les officiers avaient prétendu faire une plaisanterie très drôle. De Gand, le Roi dirigeait la guerre, tout simplement.

Il gouvernait sans conteste au palais des Tuileries, dès les vacances, malgré que les troupes françaises eussent été vaincues à Waterloo. Ce fut seulement de la tante Caroline, aux Moulins Héricourt, que les collégiens apprirent toute la vérité des Cent Jours, l'exil de Napoléon, la mise en demi-solde du capitaine Lyrisse. Omer n'embrassa l'oncle Edme que pendant les vacances du troisième été. Des soleils loin-

tains l'avaient bruni. La peau s'était séchée contre les os de sa rude figure vivante. Il maniait une tabatière d'or niellé dont les arabesques, insignifiantes à première vue, dissimulaient le dessin d'un aigle. Il le fit remarquer à l'attention des collégiens, ouvrit la boîte ; elle contenait du sable grisâtre...

— C'est la terre de Sainte-Hélène ! dit-il religieusement.

Et il ne permit pas d'en prendre. Il revenait de l'Ile, avait vu de loin la maison de l'Empereur, sans pouvoir approcher. Les enfants comprirent mal son émotion. Il s'en indigna, pesta contre ceux qui ôtaient l'envie de la gloire aux jeunes Français ; il frappa du poing les vieux meubles recouverts de leurs housses à fleurs. Omer écouta seulement le récit de la chasse donnée par une frégate anglaise au trois-mâts du capitaine, qui narrait en s'aidant de gestes énergiques. Les cousins Praxi-Blassans, d'abord s'enthousiasmèrent pour l'aventure et le héros ; Dieudonné Cavrois interrogeait sans cesse : Omer ne sut lequel imiter. Bientôt il dut répondre personnellement aux mille questions du soldat déclamateur, qui espérait tout d'un Héricourt, même, pour plus tard, la révolution.

A se voir soudain pourvu d'une pareille importance, en dépit de ses douze ans, Omer Héricourt gagna de la vanité. Ses cousins, jusqu'alors dédaigneux de lui plaire, regardaient avec des yeux d'admiration le fils du dragon impérial qui avait glorieusement péri après de si beaux exploits dans les plaines germaniques. L'oncle Edme en savait d'innombrables et les racontait, en s'agitant, en brandissant des sabres illusoires, en imitant les voix des canons, les cris des fantassins, les galops des cavaleries. Sa redingote bleue voletait autour de sa taille mince. Ses bottes à revers faisaient sortir la poussière du tapis qu'il piétinait dans le salon de Caroline Cavrois, indulgente et occupée dehors. Il exaltait l'état militaire, l'honneur des officiers, la vertu des jacobins, et distribuait des pièces d'argent à ses jeunes auditeurs s'ils promettaient de combattre un jour pour le Roi de Rome. Ils n'y manquèrent pas ; très sincères, imbus déjà de l'orgueil que justifierait dans l'avenir leur victoire. Éblouis de leur courage, ils revinrent au collège avec des mines de guerre et des esprits de révolte, car ils ne se rappelaient plus sans haine avoir raillé, durant les vacances de 1815, dans les rues d'Arras, les

Anglais en habits écarlates renflés d'épaulettes à boudins, des garçons pâles sous des shakos difformes, des hommes en jupons à carreaux et coiffés de fourrures, les genoux nus, des élégants ornés de petits bicornes plats à glands d'or et d'écharpes bizarres. C'était l'ennemi, c'étaient les séides des tyrans et les amis des Bourbons, ceux-là même qui les ramenaient de force dans la patrie de Mirabeau.

Cependant il fallut tout dire au confesseur, dès la rentrée. Le Père Gladis blâma l'imprudence des promesses faites. Omer savait-il quelle situation la vie lui réservait? A moins de se fermer toutes les carrières honorifiques, celles du prêtre, de l'officier, du fonctionnaire, du magistrat, ne devait-il pas d'abord prêter serment au roi? Alors, de quelle façon concilier les deux serments, sans déshonneur? Il fallait choisir une méthode, s'y conformer; les principes ne devaient pas fléchir ensuite. La pénitence fut lourde, l'absolution ajournée. Le Père appela l'étourdi tous les huit jours au confessionnal, et lui représenta la grandeur d'abdiquer ses goûts personnels devant la loi qui permet la vie des civilisations. Comment à son âge pouvait-il juger avec discernement les raisons des partis? C'était un péché d'orgueil précoce.

Omer Héricourt dut en convenir.

Au fond de soi cependant il s'estimait capable de juger. L'oncle Edme attestait la foi jacobine du père mort aux champs de Presbourg dans sa lutte contre les tyrans. Les lois royales pouvaient-elles différer de celle qu'Orphée, Osiris et les dieux mythologiques avaient établie afin de grouper dans les villes les pasteurs sauvages des montagnes, les chasseurs de la forêt, loi fraternelle que Moïse rapporta du Sinaï, que Lycurgue, Solon, Numa, d'après les textes mêmes des auteurs classiques, avaient prescrite aux héros de la Grèce et de Rome. Car les leçons oubliées du bisaïeul revenaient maintenant à la mémoire de l'élève, quand les maîtres expliquaient les livres de la Bible, les récits de Quinte Curce, d'Hérodote, de Cornelius Nepos, de Tite Live et de Xénophon. Rien de ces histoires précises ne démentait celles du bisaïeul, autrement curieuses et abondantes.

Alors Omer couva le secret de ses souvenirs. Tout ce qui lui fut enseigné de Babel, de Babylone, de Jérusalem et de l'Égypte

éducatrice, il eut la grande joie de l'avoir prévu avant les leçons du cours.

L'homme aux boucles angéliques et « au visage de dame blonde », comme disait Émile, le Père Anselme, faisait le cours d'histoire avec enthousiasme. Épris à l'excès de l'antiquité grecque et latine, ainsi que tous les jésuites, il montrait comment, sous la transparence des faits, l'idée providentielle avait, depuis les origines jusqu'au siècle d'Auguste, conduit les volontés des peuples à lentement atteindre la vertu stoïcienne avant la fraternité chrétienne, avant la divine conscience du bien suprême qu'enseigna le Sauveur : « Aimez-vous les uns les autres ». Le péché originel ayant jeté hors de l'Eden l'Homme tremblant et nu, il lui avait fallu se racheter par toutes les épreuves des histoires. Le soin de combattre les bêtes féroces et de poursuivre le gibier nécessaire à sa nourriture l'avait d'abord rendu cruel comme Caïn. Mais Abel était déjà la douceur, le pardon, la bonté de Jésus. Les deux frères avaient rivalisé : la force qui détruit et règne ; la loi qui rassemble et protège, qui perpétue la stabilité des États, épargne la vie des faibles, étend aux tribus et aux races les sentiments d'abord réservés à la famille. « Dieu sauvait les peuples à toute heure ! » criait le jésuite aux yeux extatiques, en attestant du doigt la gloire radieuse de l'amour céleste, plus loin que les solives du plafond. « Nemrod lutte contre la Providence et Jésus. Mais la victoire reste au principe du Bien et de l'Amour, au Sacré-Cœur du Fils. » Revanche d'Abel sur Caïn, David tue Goliath et compose les Psaumes, le plus beau des poèmes. Il réunit les tribus autour de Jérusalem, et Salomon bâtit le Temple. C'est la première étape de la Rédemption. De la race de David l'Enfant doit naître dans l'étable pour offrir aux siècles un objet divin de pitié.

A cela visait aussi la Providence lorsque le tyran Jupiter crucifia Prométhée sur le Caucase : car Prométhée menaça du vrai Dieu les puissances ébranlées de l'Olympe. Et la Grèce développa son génie afin de créer l'esprit propice à la naissance du Messie : elle enfanta Platon, le précurseur ; elle combattit les fils de Caïn, les barbares d'Asie, ces Perses de Darius et de Xerxès, et, par Alexandre, les refoula. Avec les statues cahotées dans les chariots de son vainqueur Mummius,

elle transmet à Rome son legs de philosophie, d'art et d'amour, ce pourquoi Épaminondas avait vaincu les brutes de Sparte. Le combat est long : le vautour qui ronge tous les Titans dévore toujours le crucifié du Caucase. Mais, imbus de l'esprit hellénique, récemment conquis, les capitaines de Marius et de Sylla terrassent les Africains de Jugurtha et les Teutons, les Cimbres. Cependant la Providence réunit sous la main de César le monde occidental.

Dans une leçon riche en merveilles d'éloquence, d'érudition, le Père Anselme dépeignait l'énergie civilisatrice de César, et la puissance politique d'Auguste. Il décrivait la voie sacrée, sa bordure de tombeaux illustres, les matrones en litières d'ivoire à grands pans de pourpre, que portaient douze esclaves pris dans les douze races humaines, la vigueur d'une légion en marche vers Rome, brunie aux figures par le soleil éthiopien, tandis que les courroies des chaussures restaient rougies par les neiges du septentrion. Il évoquait la majestueuse intelligence du sénat et des stoïques, la culture des philosophes, le génie des architectes, l'universalité des dogmes signifiés par les symboles des temples innombrables, tous élevés sur des colonnes qui rappelaient les arbres de la forêt préhistorique : or, dans un coin de l'ergastule, le chrétien mangé de vermine tournait à vide la roue de bois. Ceci, par la force de la pitié et de l'amour, allait en deux siècles conquérir cela ; sans armes, sans prestige, par l'idée seule du pardon et de la fraternité. Un ange invisible et robuste tournait avec lui cette roue de bois brut. Mais si vain que parut ce travail aux licteurs venant chercher la proie du cirque, l'archange et le martyr moulaient le grain spirituel du monde, ils le réduisaient en la bonne farine du pain nouveau, le pain de vie que les moines partageront entre les pauvres, dix-huit siècles, au seuil des monastères, que les prêtres offriront à la Sainte Table pour réconforter la douleur humaine.

La voix du jésuite s'exaltait. Certainement, il ne voyait plus la classe ni les figures surprises des écoliers : son rêve rétrospectif contemplait l'effort réel de Dieu animant les empires et les républiques et faisant concorder, pour le triomphe du Fils, le génie des savants, le courage des guerriers, les instincts des multitudes et les crimes des ambitieux.

Omer Héricourt demeurait béant d'admiration. Tout se révélait. Oui, oui ! une seule pensée, depuis les origines, travaillait les âmes. Par d'autres voies le bisaïeul avait aussi découvert la même vérité. Les prêtres de Memphis avaient reçu leur mission de ceux de Babylone, lesquels la tenaient des sages hindous et thibétains fils directs d'Adam, et partis peut-être de l'Éden même. Memphis avait instruit Moïse, puis les Ptolémées qui portèrent la science à Jérusalem. Des juifs esséniens Jean-Baptiste acceptait la branche d'acacia, sceptre d'Abel, emblème de l'amour dont l'Homme-Dieu éblouit les siècles.

Donc les deux thèses, l'ecclésiastique et la maçonnique, se combinaient. Le jésuite et le bisaïeul ne condamnaient-ils pas de même l'Empereur ?

Alors les machinations du capitaine Lyrisse ne valaient rien, si agréable que fût le héros à la parole franche et aux récits chaleureux. Omer résolut de ne se point dévouer aux Bonaparte.

Jusqu'à ce moment, le disciple n'avait que subi les leçons par crainte des punitions humiliantes. Son respect envers les maîtres s'adressait surtout à leur pouvoir. Songeant à leur devenir plus tard égal en cela, évêque destiné au gouvernement d'un diocèse, il ne s'indignait point de leurs blâmes, mais les souffrait malaisément. La fréquence des pensums dégoûtait sa vie. Copier vingt fois les temps d'un verbe, pendant qu'au dehors crient et rient les camarades heureux, c'était la sensation dominante de l'internat. Il se faisait menu, sage, pour ne rien encourir de fâcheux. Son espoir ne dépassait pas l'envie de gagner la note *passable*, qui épargne des châtiments ; il se contentait de la place moyenne qui donne le privilège de ne pas être sollicité pour un effort majeur, ni vitupéré pour trop de sottise. Au chaud dans sa veste de drap, dans sa culotte collante serrée aux chevilles, il musait, le coude entre les livres salis, pensant au château de Lorraine, aux Moulins Héricourt que des prairies toujours fraîches environnent, qu'entourent les lignes des peupliers frissonnants, que traversent des manœuvres nombreux et actifs, qu'habite la tante Caroline Cavrois, si généreuse à table, offrant toutes ces victuailles exquises, abondantes,

déchirées, mangées, dévorées, sucées à la guise de chacun, avec les doigts, la langue et les dents. A l'étude, il bâclait vite son devoir, et lisait indéfiniment le dictionnaire historique de l'abbé Moreri. Les légendes saintes, les hérésies bizarres, les aventures des rois, des empereurs, des généraux, des papes, des patriarches et des bienheureux l'amusaient. Enfin, la satisfaction de dormir compensait tout l'ennui du jour. De huit heures du soir à cinq heures du matin, nul pensum, nulle observation, nulle méchanceté de camarade butor, ne menaçaient l'existence pacifique. Dans cette chaste couchette, deux planches sur un châssis de fer, une paillasse et un lit de plume, Omer possédait le refuge inviolable contre les duretés des hommes.

Tout à coup la lumière jaillit dans cette ombre. L'histoire cessa d'être une succession de dates à savoir, de noms géographiques à retenir parce que les soldats s'étaient là pourfendus. La vie de la Providence apparut, fulgurante, éternelle et rapide. Du roc de Prométhée à la croix de Jésus, la colombe du Saint-Esprit ne prenait qu'un essor, illuminant les nuées, les multitudes, les villes et les temples. Tout être, toute tribu, toute nation participait à l'acte de Dieu. Les personnages de Moreri qui dormaient aux caves de la mémoire ressuscitèrent soudain, sanglants de leurs crimes, ivres de leurs triomphes, sacrés par leurs fois. Ils vinrent occuper leurs places dans le défilé des temps. Omer crut ressentir toutes leurs impressions de chasseurs, de guerriers, d'apôtres, de chefs, de fondateurs, de prêtres, de rois et d'empereurs. Mille vies célèbres furent les moments de sa vie. Il mena les hordes. Il conquit les butins. Il assembla les victorieux dans les camps que défendaient la hauteur du plateau, la profondeur de l'abîme, l'impénétrabilité du taillis, la courbe du fleuve. Une hutte s'éleva, puis deux, dix. Il érigea l'autel du feu sacré et l'entoura de gardiennes fidèles. Il apprit aux hommes à tresser des nasses pour capturer le poisson ; à semer et récolter. Il construisit un canot, et le fleuve fut descendu. Il condamna le parricide ; il asservit les maraudeurs. Sur la place, une pierre entourée de pieux lui servit de tribune pour prêcher l'union, la défense du sol et annoncer les découvertes des pasteurs. La cité grandit. Les captifs multi-

plièrent ses forces. La laine, puis le lin et l'or vêtirent les épouses. Au fond du souterrain, Omer enseigna les arts aux initiés tremblants. Dans l'ombre du sanctuaire la robe de Dieu flamboya. L'Être incendia le buisson de l'Horeb et sa voix retentit entre les éclairs. Omer la répéta, et les peuples, à ses pieds, se prosternèrent. Relevés, ils édifièrent les temples, ils marchèrent aux combats sous des armures bruyantes, ils votèrent avec des cailloux blancs dans l'urne de l'archonte. Les nefs aux proues en tête de cheval galopèrent sur les flots, rapportèrent la victoire, des nègres, des objets d'ivoire, d'or et d'airain. Aux fêtes des solstices, les jeunes filles ornèrent de guirlandes le parvis et les colonnes, les vestibules. Les cymbales scandaient la danse. Les sénateurs en robes de pourpre applaudissaient l'éloquence d'Omer qui réclama la liberté du débiteur, prêcha la guerre aux tyrans, voulut le partage des terres entre les plébéiens.

Il recommença toute l'épopée des hommes. Et cela lui donnait une joie divine.

Quelques jours après une composition sur les Croisades, à la fin de la quatrième, le Père Anselme le vint chercher en récréation et l'emmena, sans rien dire, par les corridors nus, les escaliers tortueux, les paliers étroits, jusque dans sa cellule. L'enfant ne comprenait pas, peureux et timide. Que lui voulait le Père? Il le traitait généralement comme l'un de ses meilleurs élèves. Pourquoi ce silence des lèvres flétries et serrées?

— Je n'ai rien fait de mal! — balbutia l'épouvante d'Omer quand la porte de la chambrette se fut refermée sur eux. — Je n'ai rien fait de mal, mon Père!...

— Malheureux!

Le Père se tenait debout, les bras croisés, et son regard fouillait l'esprit coupable.

— Croyez-vous avoir un ange gardien?

— Oui, mon Père.

— Implorez-le, monsieur! Implorez-le! je vous y engage.

Cela dit sévèrement, le Père secoua ses boucles et commença de marcher à travers le carreau rouge de la cellule, en prenant soin de poser les semelles sur les ronds de

sparterie. Omer s'agenouilla devant la croix de chêne qui décorait la chaux du mur, entre une centaine de gros livres entassés sur des rayons. Des cimes d'arbres et les nuages en course étaient visibles dans l'œil-de-bœuf. A des patères étaient accrochées deux vieilles soutanes, aussi verdies et sordides que celle flottant au dos du jésuite. Il s'assit dans un fauteuil mal rempaillé, posa les coudes parmi les paperasses du guéridon et sembla prier avec ferveur.

Omer redouta mille cataclysmes : le renvoi du collège, l'internement au cachot. Sans doute, on avait surpris dans son pupitre, entre les feuilles de l'atlas, *Julie ou comment j'ai sauvé ma rose*, le livre licencieux prêté par Édouard. C'en était fait. Il désolerait sa mère. Son bisaïeul le renierait. L'enrôlerait-il à bord d'un navire, comme mousse ? On l'en menaçait quand ses notes étaient mauvaises ! Oh ! les coups de garcette, et les pays lointains, et le froid des tempêtes, et les naufrages, et les requins, et les cannibales ! La chance de Robinson Crusoë le servirait-elle, du moins ? Échouerait-il sur une côte hospitalière, et le navire sombrerait-il assez près du rivage pour qu'il pût s'approvisionner avant la dispersion de l'épave ?... D'ailleurs il avait mérité sa peine. Vouloir être évêque, vouloir représenter Dieu sur terre, vouloir prononcer le vœu de chasteté, et succomber à la tentation de feuilleter en cachette un mauvais livre ! Faute ridicule et irréparable. Il avait violé sa promesse ; il était digne du châtiment le plus grave : la condamnation à une vie obscure de matelot, toujours en danger.

— Mon Dieu, je suis un vil pécheur ! murmura-t-il. Et vous ne me devez pas votre grâce... Vous me frappez justement, mon Dieu !...

— Dites-moi, monsieur Héricourt, quand vous avez fait votre première communion ici, — reprit du fond de ses mains le Père Anselme, — avez-vous songé à la rigueur des engagements qui vous liaient dorénavant à la Sainte-Église ?... Quand l'évêque vous confirma dans votre titre de chrétien, y avez-vous pensé alors, et depuis ? Répondez-moi !

Omer se souvenait peu. Entre les innombrables cérémonies religieuses qui désignaient les jours, celle-là, sauf le cadeau de sa montre en or, ne l'avait pas autrement ému. Il avait

passé heureusement l'examen de catéchisme. Plein de foi devant le dogme indiscutable, il avait reçu le corps du Christ, présenté son front à l'huile sainte, avec une humilité disciplinaire. Il se rappelait surtout la robe violette à crevés blancs de Maman Virginie, ce jour-là fraîche et charmante, gaie vraiment sous la toque Marie Stuart; il revoyait le caraco en soie puce de tante Caroline, le chapeau bolivar aux bords immenses et recourbés du capitaine Lyrisse, sanglé dans une longue redingote bleue que marquait à la boutonnière un carré de moire rouge, puis le frac à broderies d'argent du pair de France qu'était devenu le comte de Praxi-Blassans, enfin le costume en satin rose de tante Aurélie, serré aux épaules par une écharpe de blonde pareille à la collerette qui enfermait sa figure sous la visière du chapeau de paille. Il revoyait le banc de sa famille dans le chœur de la chapelle, où se dirigeaient les regards de la vénération générale. Édouard et lui-même, le brassard blanc au coude et les cheveux frisés, s'étaient avancés, le cierge à la main.

— Je n'ai rien fait de mal! répondit encore Omer au juge.

— Alors, vous ne savez pas que vous vantez, dans votre composition, la secte abominable des Templiers que le pape Clément V condamna? Voici votre composition.

Soulagé de la peur que lui inspirait la possession du livre honteux, l'enfant respira.

Le Père Anselme lut :

« Après la conquête de Jérusalem par les Arabes, la plupart des chrétiens durent se convertir à l'islamisme pour échapper aux supplices. Mais ils ne renoncèrent pas à la religion d'amour. Afin de se réunir sans exciter les soupçons, presque tous choisirent les métiers de charpentiers, d'architectes, de serruriers, de forgerons et de maçons, et prirent rang parmi les travailleurs qui entretenaient les bâtiments du Temple. Ainsi purent-ils s'assembler facilement et célébrer les offices, la nuit, dans une chambre secrète de l'édifice, où ils se rendaient, avant l'aube, comme pour leur besogne. En mémoire d'Hiram et de ses ouvriers esséniens, ils se distribuèrent les titres de maîtres, compagnons et apprentis, et dissimulèrent leur culte du vrai Dieu sous les fonctions de la

maçonnerie. Il arriva que les maîtres des forgerons découvrirent le moyen de produire l'or par l'union de la terre et du mercure. Ils gardèrent le secret de cette richesse, qui leur permit de racheter aux Sarrasins les captifs. Mais, quand les chevaliers de Godefroy de Bouillon eurent délivré le Saint-Sépulcre, les maçons chrétiens leur transmirent le secret en récompense et, de plus, toute leur science philosophique et alchimique, les priant de ne point répandre chez les gentils un art qui donnait aux fidèles tant de supériorité sur les autres hommes... Voilà pourquoi les chevaliers du Temple étonnèrent la chrétienté par leur triomphe et leurs richesses, jusqu'à ce que Philippe le Bel, jaloux de leurs trésors, les eût fait méchamment brûler vifs!... Mais quelques-uns purent fuir. Ils gagnèrent l'Écosse, et trouvèrent asile parmi les architectes militaires qui étaient venus autrefois avec les légions de César et dont les fils avaient fondé des villes, puis édifié des cathédrales, dans les lieux mêmes où s'étaient d'abord établis les camps romains. Aux signes d'Hiram, les Templiers et les francs-maçons se reconnurent ; et, s'étant alliés fraternellement, ils instituèrent, sous la grande maîtrise du roi Robert Bruce, la maçonnerie écossaise. »

Le jésuite lisait, en détachant les mots, en regardant après chaque phrase, dans les yeux, le coupable.

— Qui vous apprit de telles erreurs? demanda-t-il.

Omer avait récrit, de mémoire, une lettre de son bisaïeul reçue aux Moulins Héricourt, pendant les vacances. Il avoua toutes les idées du vieillard.

— J'avais cru bien faire. On nous dit d'ajouter dans nos compositions les choses qui prouvent que l'on s'instruit, en dehors des cours, par soi-même.

— Oui, — concéda le Père Anselme ; mais... mais!...

Il leva les mains au ciel, les frappa l'une contre l'autre, parcourut trois ou quatre fois la cellule, et revint à l'élève.

— Mais les compagnons de Jacques Molay furent certainement criminels. Ils fabriquaient l'or avec le secours du démon. Ils adoraient une tête d'âne, et ils commettaient les abominations qui attirèrent l'ire de Dieu sur Sodome... Ils niaient qu'il y eût Bien et Mal... à l'exemple de ces Manichéens passés en Asie depuis les châtiments qu'infligea, durant

le IXe siècle, à leurs déplorables hérésies, l'impératrice Sainte Théodora de Paphlagonie... C'est faute de renseignements que le concile de 1127 approuva leur règle, à Troyes. Baudouin II, roi de Jérusalem, leur avait vendu une partie de son palais voisine du Temple. Leurs immenses richesses achetaient toutes les protections. Ils possédaient l'ascendant du génie et de la science sur des barons vaillants et pieux, mais trop simples d'esprit... Je veux tout vous dire ; vous allez avoir quatorze ans, vous devenez homme... Mais je vous rends responsable... Tremblez de soutenir encore une si grande erreur. M'entendez-vous ?

— Oui, mon Père ! — accepta l'enfant, moins étonné que curieux.

— Sachez-le donc. L'ordre du Temple fut affilié à la secte des Assassins, des Haschischins, à la ligue des Manichéens et des Ismaïliens, ces schismatiques musulmans qui niaient le caractère admis de Mahomet. Joignant les plus monstrueuses imaginations de chrétiens pervertis et de mahométans infidèles, les Haschischins finirent par repousser toute révélation et toute prophétie ; ils n'acceptèrent plus que les orgueilleuses maximes des philosophies athées. Je vous ai déjà parlé de leur chef le plus célèbre, le Vieux de la Montagne, de ses forteresses plantées aux cimes de la Perse et de la Syrie, des jardins merveilleux, des palais magnifiques où les adeptes s'enivraient avec l'essence de chanvre... Cela donne des rêves de splendeur et de volupté... si beaux, qu'on dédaigne ensuite, par comparaison, la vie... Pour goûter encore ces félicités sataniques, les Assassins bravaient tous les périls. Trois siècles durant, l'Arabe ne put les déloger de leurs châteaux. Ils furent donc les plus redoutables ennemis du Croissant. Aussi les chrétiens de Jérusalem s'allièrent secrètement avec eux. Mais ils se corrompirent à leur contact. Eux-mêmes devinrent des Haschischins semblables à ceux qui, du haut des tours d'Alamoun, au signe du chef, se précipitaient dans le vide, certains de gagner immédiatement le paradis du haschish, le suicide fût-il ordonné pour simplement prouver au visiteur la discipline de leur obéissance. Voilà de quels gens les maçons chrétiens de Jérusalem, puis les Templiers, reçurent leur science de la pierre philosophale. Voilà ceux que rejeta

le concile de Vienne, mieux informé en 1312 que le concile de Troyes en 1127, parce que la Sainte Inquisition, entre temps, s'était éclairée sur les crimes des Albigeois manichéens vaincus par Simon de Montfort... Voilà les hommes que votre parrain vous conseille d'imiter... Et vous aspirez à l'état ecclésiastique, mon pauvre enfant!...

Les boucles du Père tombaient en avant autour de son visage penché ; et il était véritablement, pareil à une dame blonde, toute triste et décrépite. Il reprit :

— Ah! l'orgueil...l'orgueil!... C'est toute la force de Satan... Et qu'il est dur de lui résister... Moi, moi qui ai promis d'être comme un cadavre entre les mains de mes supérieurs, moi qui consentis ce vœu pour me préserver de l'orgueil, à tout jamais, moi qui ai tout vaincu de mes instincts et de mes passions, moi! je succombe aux embûches de l'orgueil, lorsque ma science de l'histoire m'éblouit... En quittant la classe, j'accours ici, éperdu, je me jette contre ce carreau; je fais placer sur mon corps le poids de mon lit renversé..., je me souille de poussière... Faibles armes contre l'Ennemi... Quoi d'étonnant si votre bisaïeul fut vaincu! Notre ordre lui-même, l'ordre de saint Ignace, malgré toute sa règle, cède, heure par heure, sa puissance réelle à l'appétit de la domination évidente. Il périra de cela... Mon enfant! je ne devrais pas vous dire ces choses, sans doute... Mais... mais!...

Il répéta ce mot en marchant à grands pas, en écartant les bras, puis accourut sur le disciple :

— Vous pouvez me choisir pour confesseur... Je n'ai pas le droit de vous le demander... Par conséquent, vous êtes libre d'en décider à votre guise... Réfléchissez jusqu'à dimanche.

Les yeux verts et francs du jésuite lui dardèrent au visage un regard de vigoureuse affection. Omer sentit frémir son cœur; tout un espoir d'admiration, de reconnaissance et d'amour prit essor en lui vers l'esprit du maître...

Dans cette pauvre cellule au carreau terni, l'univers et l'avenir entrèrent tout à coup, si visibles que les histoires de peuples, que les philosophies du bisaïeul, que les événements militaires de l'enfance, que la gloire du futur imaginé voilèrent la silhouette noire du Père Anselme, la chaux des murs, la

croix de chêne, les livres des rayons, les cimes vertes et les nuages dans l'œil-de-bœuf...

Omer jugea que cet homme eût pu être tout, et que volontairement il restait un obscur ecclésiastique, riche de deux soutanes verdâtres pendues à des clous.

Et, l'une en face de l'autre, les regards croisés, les deux âmes, celle de l'enfant, aux espoirs hardis, celle de l'ascète aux renoncements définitifs, les deux âmes s'épousèrent...

Comme pour le baiser au front, le Père s'inclina; mais avant d'achever ce geste, habituel dans le collège, il se détourna brusquement, et marcha vers l'œil-de-bœuf, puis cria des mots ainsi que pour s'étourdir :

— Ah! l'orgueil... Je comprends votre parrain. Quelle séduction que de croire affranchir et libérer les humbles, que de croire à l'omnipotence de l'idée, de l'amour!... Et les Templiers, avec leur science maudite, quel exemple ils sont de la réalité du pouvoir!... Le pape Clément V et le roi Philippe le Bel appelés devant le tribunal de Dieu, par Jacques Molay, avant que les flammes du bûcher l'engloutissent, le pape et le roi, tous deux meurent dans l'année... L'ordre du Temple, condamné à disparaître, a encore pour grand-maître, en 1776, quatre siècles plus tard, Louis-Henri-Timoléon de Cossé-Brissac, chef de la noble famille angevine qui donna d'illustres capitaines à la France. Celui-ci meurt, massacré par les sans-culottes, à Versailles, en défendant Louis XVI, à la tête de la garde constitutionnelle. Lui-même se met en travers de la vengeance qu'il a préparée en acceptant, avec les insignes de la maçonnerie écossaise, l'esprit vanté par Cromwell, la tâche sanglante commencée sur l'échafaud de Westminster, quand roula la tête de Charles Ier, et la mission que prêchèrent secrètement à Paris, dès la fin du XVIIe siècle, et pendant le siècle dernier, les émissaires des loges anglaises... J'écris tout cela... Je dresse le formidable procès des jacobins, vengeurs de Jacques Molay. J'assemble les preuves de la préméditation. Oh! la préméditation... C'est l'enfance de l'humanité qui ressuscite lentement, siècle à siècle, dans son âge mûr; c'est l'esprit de Babel, qu'une fois déjà le Seigneur avait dû terrasser..., le vœu de fraternité universelle... D'un flot continu, d'orient en occident, l'idée

s'immisce, au cours des siècles, dans toute l'Église, dans les couvents, et mène les théories des Frères joannites, ces architectes des églises, ces manichéens chassés de Byzance. Ils arrivaient par caravanes en Italie, en France, en Allemagne, en Angleterre ; ils s'installaient au centre des cités avec leurs médecins, leurs astrologues, leurs alchimistes ; ils attiraient les artisans et les bourgeois par le salaire, par l'achat ; ils les initiaient... à la lutte contre le droit divin, contre le bras du Mystère qui frappe avec les glaives des conquérants, des rois... En vain Simon de Montfort abat les hérétiques. En vain l'ordre de saint Dominique les extermine. Ils construisent ailleurs les cathédrales auxquelles les maçons de l'Écosse apportent du nord l'ogive, qui est la feuille du chêne druidique... Ils marquèrent l'Europe de ce signe maçonnique à toutes les faces des églises... Autour de la cathédrale, les ouvriers de la ville se groupent et fondent la commune. De la commune aux états généraux, des états généraux à l'Assemblée nationale et à la Convention, la ligne est nette... La vermine renaît, renaît toujours... Manès ! Manès !

Il se parlait ainsi, tout haut, devant l'œil-de-bœuf, et tournant le dos à Omer... Ses épaules frissonnaient sous la soutane élimée. Il y eut un silence. Soudain, la face du jésuite se montra ; le front était ridé et la voix fut rude :

— Je dois détruire votre composition... Je l'annule... Vous auriez eu le premier prix... C'était justice... Vous ne serez même pas nommé... Il le faut... Ces fables sont absurdes... Vous ne pouvez point vous permettre de les introduire dans vos devoirs... Je vous enjoins de garder le silence sur tout ceci... Allez, au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit...

En prononçant la formule sacrée, sa voix se radoucit graduellement, devint pleine de tendresse. Ses yeux clairs pénétraient encore de leurs regards le disciple jusqu'au frémissement des entrailles.

— Dimanche... après vêpres ! — recommanda le murmure.

De cette entrevue, Omer revint à demi fou. Le jésuite condamnait les opinions du parrain, mais les choses qu'il traitait de fables absurdes, il doutait évidemment qu'elles fussent des fables...

Quatre jours séparaient cette heure du dimanche. Omer Héricourt les passa en méditations. Il se consolait mal de perdre le prix, puisqu'il savait. Cela lui parut injuste. D'autre part, sa vanité se flatta d'avoir un secret grave, que partageait un homme, un jésuite, un savant, un ami, car un grand ami s'offrait à sa faiblesse. L'accepterait-il? le repousserait-il? Toute sa vie, il le sentait bien, dépendait de cette unique détermination. Il redoutait cette influence maîtresse; et il la souhaitait à la fois. Influence d'autant plus redoutable que la confession ne laisserait rien dissimuler. Quels desseins le Père Anselme pouvait-il nourrir? L'attitude, les gestes exprimaient des promesses obscures mais tentantes. A se les exactement rappeler, les paroles étaient d'un professeur scrupuleux; rien de plus. Pourquoi réclamer, alors, le privilège du confesseur, avec cette voix sourde et cette espèce de fureur? S'introduire dans l'intimité du Père Anselme par les moyens du sacrement de pénitence gênait beaucoup Omer. Durant les congés de la Pentecôte, il avait imprudemment joué avec une servante des Moulins Héricourt. Blonde, blanche et de joues riantes, elle l'avait couvert de caresses d'abord fraternelles, puis nouvelles. C'était la première faiblesse de l'adolescent. Il la fallait avouer, parmi beaucoup de pensées et de lectures contraires à la pudeur. Se faire connaître sous cette lumière défavorable était pénible. L'amitié du Père Anselme l'inclinerait sans doute à l'indulgence. La rude pénitence et les reproches infligés par un prêtre indifférent eussent peut-être moins affligé le coupable que le mépris du Père.

Omer expliqua ce trouble à son cousin Édouard: dans le récit, il limita la semonce adressée par le professeur d'histoire au blâme de quelques inexactitudes touchant le rôle des Templiers en Terre Sainte, inexactitudes qui pourraient lui faire perdre le prix. Il prétendit vouloir changer de confesseur à cause de l'énormité de sa faute charnelle, qui étonnerait trop le Père Gladis, homme d'idées étroites et austères. Édouard approuva ce changement et n'objecta rien au choix du Père Anselme. Le Père Corbinon était trop sévère; les autres jésuites, inférieurs par l'intelligence, recevaient au tribunal de la pénitence tous les rustres du collège. Édouard déclara qu'on ne pouvait sans déchéance choisir un confesseur parmi

ceux des « petites gens ». Omer s'était résolu par avance à suivre l'avis de son cousin. Il considéra que la Providence indiquait ainsi la volonté de Dieu. Il dormit fort mal, deux nuits, et arriva, l'angoisse au col, dans le réduit du confessionnal.

« Que va penser de moi, cet homme extraordinaire ? » se répétait-il.

Et toute son imagination se paralysait.

Enfin le treillis intérieur du confessionnal se dédoubla brusquement, et les boucles angéliques du Père Anselme s'agitèrent sur le surplis blafard, visibles à peine.

— Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché...

Les deux doigts liturgiques se levèrent. Tandis qu'il balbutiait l'oraison prescrite, Omer Héricourt entendait son halètement se mêler au souffle insolite et précipité du jésuite. « Il est ému comme moi, pensa-t-il. Mon Dieu, secourez-nous !... Il se demande quelle âme je suis, et s'il peut confier à une sympathie la douleur de son existence, et toute la gloire de sa pensée... Quel instant pour nous deux !... Il prétend, j'en suis sûr, faire réaliser par ma vie ce que son vœu d'obéissance cadavérique lui interdit de tenter... Et tout ce grand dessein que je devine peut résulter du jugement qu'il portera, après m'avoir écouté... Mon Dieu !... »

Il ralentissait les dernières phrases du confiteor. Il dut s'arrêter. Le silence devint solennel dans la chapelle déserte. Rien n'était plus, que cette logette de sapin. Elle enfermait l'enfant comme un cercueil debout ; et derrière le treillis, où se mouvait une forme vague, vivait sans doute l'esprit qui allait être la cause d'une résurrection...

— Quels sont vos péchés contre le premier commandement ?

La voix presque bourrue finit altérée, dans un soupir.

Omer Héricourt récita ses menues fautes. Malgré la ferveur très sincère qui secondait son étude des choses divines, certaines étourderies le détournaient, pendant les prières, de la réflexion dévote. Presque toujours, il péchait par orgueil, se comparait aux laideurs des Pères en prosternation et s'apercevait dans l'avenir, coiffé de la mitre, la crosse en main, parmi la cohorte des diacres et des chantres, les fumées de l'encens,

tel un pontife de Memphis. Il imaginait son éloquence convertissant les peuples à la doctrine. Alors, gloire suprême, du haut du Vatican, il promulguerait la Foi. Il restituerait à l'Église les privilèges des antiques hiérophantes. Comme l'avait rêvé Léon X, la science rentrerait dans les sanctuaires. Elle découvrirait secrètement les forces qui, apparues à l'ignorance des foules, semblent miraculeuses. Le roi ne serait que le porte-glaive du pape, le bras séculier qui frappe l'infidèle. Égal d'Orphée par l'harmonie sublime de ses lois, Omer réunirait tous les hommes en une même fraternité religieuse. Le labeur de rendre au latin son prestige de langue universelle, il le parachèverait. Il n'y aurait qu'une capitale, Rome; qu'une nation, la chrétienté; qu'une langue, le latin. Tous les pauvres seraient des moines contents de leur vie en des cloîtres d'architecture magnifique, au milieu de beaux sites et de pays fertiles. Le travail en commun, rêve de saint Bernard, leur donnerait l'abondance. Ni riches ni misérables. Le chapitre partagerait entre les frères les produits des jardins, des vergers et des champs, quelle que fût la besogne ou la chance de chacun. On observerait la règle qu'établit la parabole évangélique, où le maître paye du même salaire les vignerons venus à la première heure, et ceux venus à midi, ou même au soir. Un seul luxe, et dévolu à tous : le cloître, la chapelle, la cathédrale. Une seule richesse : le territoire et les trésors de l'abbaye. Et, de l'occident à l'orient, toutes les races parlant la même langue, celle de l'Église, vivant sa même loi de travail en commun, de luxe en commun, ignoreraient la détresse de la faim et la détresse de la guerre. Les veuves ne pleureraient plus éternellement, comme sa mère pleurait l'époux tué dans les combats lointains. Et lui, lui Omer, le pape saint et puissant, sangloterait d'émotion à la vue des multitudes accourues jusqu'aux parvis sacrés des basiliques pour lui offrir la gratitude jubilaire du monde.

Voilà ce qu'il essayait maladroitement de dire, sans cesse interrompu par le soin de citer les moments de ses distractions, et leur nombre...

Derrière le treillis de bois, le surplis palpitait dans l'obscur. Deux mains jointes se réduisaient en une petite ombre, dont

les angles saillaient plus à chaque instant... La voix du jésuite murmura :

— Oui, le rêve de Léon X et de Sixte-Quint, le rêve de saint Bernard, le rêve de Grégoire de Tours, le rêve d'Hildebrand, le rêve de Jésus; tout le rêve de l'Église, celui de Jean-Jacques, citoyen du monde, celui de Manès, celui des sages à Babel... Peut-être, mon Dieu, peut-être, une même piété sous des formes différentes qui abusent le faible esprit des hommes?...

Quand Omer cessa de chuchoter, la voix reprit :

— En somme, vous repassez l'histoire ecclésiastique, pendant les offices et les prières, au lieu d'implorer Dieu... Et votre orgueil vous fait apparaître à vous-même entre les puissants réformateurs de la Chrétienté de qui je vous enseigne les actions illustres... Et vous vous leurrez, mon pauvre enfant, avec l'espoir de finir l'œuvre qui toujours fut interrompue par la médiocrité et la malfaisance humaines. Alors vous croyez vaincre Satan, une fois pour toutes, vous... vous... ha!

Un ricanement ébranla le silence de la chapelle. Et ce fut comme si des mains diaboliques saisissaient aux tempes le crâne du jeune garçon, le secouaient jusqu'à bouleverser atrocement la cervelle.

— Et Jésus, et celui mort sur la croix? le sacrifié!... Et la Vierge? le cœur percé de sept glaives!... Vous n'y pensez point durant vos prières.

— Si!... hésita le pénitent.

— Si, si?... Quand? comment?... Vous ne répondez pas... Alors Dieu, Jésus, c'est Nous..., c'est vous..., vous le pape triomphant qui sanglote à l'idée de sa gloire?... Et la douleur, et la Passion? Et l'esclavage volontaire sous les verges des soldats? Et l'éponge imbibée de fiel au bout de la pique? Qu'est-ce que vous en faites?... Rien, n'est-ce pas?... rien... vous ignorez... Ni le sacrifice d'un père mort en pleine force pour la patrie, ni le tourment d'une mère inconsolable ne vous ont prévenu. Mais c'est là qu'est Dieu, là, dans le sacrifice et dans la peine! Voilà où il faut adorer le labeur de la Rédemption... Et vous estimez sans doute votre espérance rare, délicate, digne de votre race, digne de toute une parenté ambitieuse. Mais sachez-le donc: il n'existe pas un paysan

issu de la famille la plus humble qui n'arpente après six mois d'études ecclésiastiques la cour du séminaire, sans essayer aussi, par toute l'allure, le port de la tiare. Je suis fils d'un savetier de village, moi! J'ai vécu, j'en suis sûr, la vie de Sixte-Quint aussi réellement qu'il l'a vécue lui-même... Et alors, quand je me suis réveillé de mon délire, je suis allé trouver le provincial des jésuites, afin qu'il m'extirpât l'orgueil une fois pour toutes, afin qu'il fît de moi l'instrument de l'ordre, cadavre inerte et docile, *perinde ac cadaver*. Et maintenant je bois le fiel de l'éponge, je le savoure avec délices... Pensez à la croix d'abord. Crucifiez-vous..., si vous prétendez à l'honneur de représenter le Crucifié parmi les hommes... Avez-vous des chagrins?

— Oui.

— Lesquels?

— La honte de mes mauvaises notes en littérature et en grammaire... Souvent je souhaite d'avoir un précepteur chez ma mère, et d'apprendre auprès d'elle, en Lorraine. Ici, je crains la méchanceté de deux ou trois camarades. Et je m'ennuie pendant les classes; j'ai sommeil devant les cahiers de thèmes, de versions grecques... Les succès de mon cousin Édouard me font souffrir. Je le hais un peu de réussir en tout; ses gestes impérieux me blessent... Pourquoi n'ai-je point son acharnement au travail?... Je m'applique parfois de toutes mes forces à un thème: on y découvre cependant beaucoup de solécismes et de barbarismes. Quand je prépare la traduction d'un texte avec soin, je commets autant de contresens que si je bâcle... Alors je ne sais plus... je me décourage... tout me rebute; et je m'ennuie... Oh! je m'ennuie!

— Il y a les récréations!

— Elles sont trop courtes. On pense tout le temps qu'elles vont finir. Je ne suis pas assez robuste pour l'emporter dans les jeux. C'est mon cousin qui gagne toutes les parties et qu'on recherche dans les camps. On se moque de mes maladresses... Je n'ai pas de chance, et je m'ennuie...

— Non. Vous enviez.

La voix jugeait ainsi, sourde et sévère.

L'enfant sentit son âme nue. Il trembla doucement, et des sanglots lui vinrent à la gorge. Il les ravala.

— Vous enviez votre cousin et, non seulement ses qualités spirituelles ou physiques, mais encore son titre de noblesse. Car vous n'enviez pas Dieudonné Cavrois : il vous surpasse en richesse, si je ne me trompe. Vous consacrez votre temps à vouloir une domination qui devant vous, évêque ou pape, les agenouillerait... Avouez-le !

— Oui..., mon père.

Chétif, réduit à une chose grelottante et lamentable, ainsi parut à l'enfant son être détrôné. A quoi bon feindre ? Le confesseur, tel que Dieu, connaissait toute l'âme.

— Vous voyez bien..., nos vices nous crucifient comme les fils de Caïn crucifièrent le Rédempteur... Vous voyez bien qu'il faut penser à la douleur, et à Jésus en croix, pendant vos prières !

Le jésuite broyait l'âme pénitente. Omer fut comme un petit oiseau inquiet dans la main du chasseur.

— L'envie ! mais c'est le contraire même de l'orgueil ! reprit la voix. Si vous vous jugiez digne de votre vanité chimérique, auriez-vous convoité l'intelligence d'un autre, la vigueur d'un autre, l'apparat d'un autre ? Vous auriez compté sur votre caractère propre, sur la médiocrité même de vos talents. Cette médiocrité, vous l'eussiez grandie en favorisant vos tendances à la résignation, à l'acceptation, à la franchise, au bon sens pratique. Un médiocre conscient de lui, et courageusement déterminé à des ambitions étroites mais obstinées, solides, celui-là peut devenir, s'il s'acharne, un dominateur...

Omer s'étonnait de reprendre espoir en soi.

— Oui, continua le Père Anselme. Qu'est-ce que la vie humaine de Jésus, sinon une vie médiocre ? Fils d'un charpentier, il parle à des pêcheurs ignorants. Il parle. Mais à cette époque la manie de parler était générale. D'Alexandrie et de Rome, les rhéteurs et les philosophes de carrefours étaient partis en foule. Il n'était point de borne où un pauvre homme ne pérorât, sous le ciel favorable de l'Orient... Les esséniens, les saducéens, d'autres sectes infestaient la Palestine et la Syrie. Saint Jean-Baptiste parle également. Jésus, pour le passant, pour Josèphe et pour les écrivains de Rome, est une sorte de guérisseur autour de qui se rassemblent les curieux. Sa réputation ne dépasse point sa petite pro-

vince. Il périt comme périssaient alors mille et mille agitateurs obscurs... Douze mendiants répètent, de-ci, de-là, ses maximes... Ce n'est que deux cents ans plus tard que les rayons de sa divinité percent les nuages du monde antique, et puis éblouissent les siècles à genoux. Quelle plus belle leçon de médiocrité, mon enfant, et de ce que peut la médiocrité?... Comprenez-vous qu'il faut songer à Jésus en priant?

La voix s'insinuait, douce et indulgente. Elle relevait l'âme meurtrie de sa chute effroyable.

— Oui, mon père.

— Le Seigneur, mon enfant, voulut que la vérité ne devînt universelle que longtemps après son humble vie et son humble mort, pour donner à l'avenir cette radieuse évidence du pouvoir des faibles. A la même époque vivaient des généraux, des empereurs, des poètes, des rois et des conquérants, des dieux mêmes... Leur renommée cependant est petite devant sa renommée; leur œuvre est petite devant son œuvre... Aimez Jésus, comprenez-le, et vous serez orgueilleux de toute son humilité... Que ne peut un humble, s'il connaît la vertu de sa médiocrité! Il en fait un instrument de force et, je dirai même, de gloire... Oh! les hommes supérieurs! Hommes d'action! hommes de pensée! Ceux-là, menés par les hasards des événements, des combats et des intrigues, tués ou déchus brusquement, au gré du sort aveugle; et ceux-ci, ceux-ci, étranges fous qui se croient les créateurs de l'éternité!... Les idées! mais elles sont vieilles comme Dieu! Les fables de votre parrain vous l'apprirent... Les idées sont très vieilles, elles ont habité tous les sanctuaires; elles ont brillé dans les feux de tous les autels... C'est une collection classée, connue, dans laquelle tel ou tel charlatan va querir le nécessaire de sa parade pour donner aux foules niaises l'illusion d'une vérité nouvelle... Un médiocre ne peut-il faire aussi bien ce choix? Aisément. Et on le nommera génie. *Car la puissance des idées réside dans leur emploi.* Et le médiocre digne de soi les sait employer, plutôt que le maniaque certain de découvrir à neuf la loque abandonnée par les siècles de jadis au ruisseau de l'histoire... Loin de jouir d'une seule qualité monstrueuse, qui étouffe les autres, le médiocre les possède toutes modérées, mais les équilibre,

et, par là, procure mille raisons de sympathie : les individus divers aiment en lui chacune de leurs espérances, pareille à chacune des siennes. Qui veut commander, régir, dominer, ne le peut que s'il est d'abord lui-même dans l'état spirituel des esclaves, des serfs, des sujets, du vulgaire enfin... N'enviez pas, mon fils, les qualités sublimes. C'est, pour l'ambition, une besogne inutile. Dans un pauvre d'esprit il y a plus de chances de pouvoir réel que dans toute la science, incompréhensible et humiliante pour les foules, haïe d'elles. Un général charme les multitudes parce qu'elles pensent que les batailles se gagnent à coups de sabre, à la force du poing, par la vertu d'une vigueur que possèdent le tâcheron et le charretier. Quand les plèbes auront appris que la stratégie est une science pareille à la mathématique, ce jour-là, le prestige du conquérant cessera vite; le maréchal sera méprisé des peuples aussi bien que le savant. Donc, ne regrettez pas, mon fils, d'être semblable au vulgaire. Cela que vous dédaignez en vous mènera peut-être vos rêveries à la réalisation... Et tenez, votre goût même pour l'histoire, ce goût qui vous donne la première place entre vos condisciples, en cette matière du moins, c'est lui qui vous révèle votre force véritable. Les actes des héros, des rois, des peuples, vous frappent l'esprit, parce que ce sont des choses nettes et simples comme la foule même... comme son œuvre... Elle a jugé, exalté, blâmé, déversé la gloire et la honte, au gré de ses misérables passions éphémères. Les annalistes ont enregistré ce bruit équivoque... Vous la sentez là, fantasque, spontanée, peu capable de logique ou de savoir, telle que vous, et prompte à l'enthousiasme et à la haine, aux jugements incertains et sûrs, telle que vous, mon fils...

Omer Héricourt écoutait les paroles qui devenaient à mesure l'écho de sa sincérité même. Il n'était plus lui. Il était le discours du confesseur. Toute objection formulée dans son intelligence aux abois chancelait devant la cruelle et claire vérité chuchotant au delà du treillage dans le surplis blafard. Déjà la logette de sapin semblait le cercueil du cadavre qu'il se reconnaissait être, au pouvoir de cette volonté! Le Père Anselme tirait du corps l'âme adolescente; il la déroulait; il l'exposait; il la montrait complète, et nulle par soi-même,

grande par toute l'humanité incluse. Encore qu'il ne pût voir les yeux gris et verts du jésuite, Omer les fuyait ; ils le poursuivaient de ces regards qui avaient, sans l'aide du langage, épousé sa faiblesse dans la cellule au carrelage terni. Le maître s'installait en lui, époussetait les coins reculés de son âme, dérangeait les souvenirs et les rangeait. Il faisait disparaître les faussetés, les attitudes morales, les mensonges intérieurs. Il violait la pudeur des ombres les plus secrètes. Il pénétrait comme un soleil les angles et les niches profondes de la maison mentale, en possesseur.

Maintenant Omer dévidait l'écheveau des fautes vénielles, embrouillées dans les mille actes quotidiens, à travers toute la trame de sa petite existence. Il ânonnait machinalement. A quoi bon dire ce que le maître de son âme devinait? Omer ne redoutait même plus l'aveu prochain de sa luxure, tant il la croyait prévue exactement par la perspicacité divine du jésuite.

Il s'amollissait au son de sa litanie, heureux de ne plus être que l'autre, l'autre, le maître, qui le guiderait jusqu'aux gloires et les assurerait.

— Oui, vous êtes l'humanité, mon fils, toutes les faiblesses de l'humanité... et vous enchantez mon esprit comme les peuples connus de mes veilles... Vous voici l'homme changeant et variable... à travers qui Dieu souffle quand il veut... O matière de la Rédemption !... Et, pour la part de Dieu que vous contenez, je dois vous secourir...

La voix s'arrêtait dans une méditation qui dura ; ensuite elle reprit :

— Si vous me choisissez pour directeur de votre conscience..., il faudra vous soumettre et croire... Le voulez-vous?

— Oui, mon père.

— C'est un engagement. Il nous lie tous deux. Il s'agit de s'aimer, de former un seul esprit, une seule force avec votre âme et avec mon âme... Consentez-vous?

— Oui, mon père.

— Il ne faudra rien cacher... Nous nous reflèterons l'un l'autre... Si je vous disais : « Renoncez à l'état ecclésiastique, à votre ambition enfantine, à l'impossibilité d'un rêve de grandeur... », m'obéiriez-vous?

— Oui, mon père.

— Vous sentez-vous capable d'écrire, en rentrant à l'étude, des lettres qui, d'une manière irrévocable, avertiront de cela votre mère, votre tante de Praxi-Blassans, tous ceux dévoués dès à présent à vous préparer les voies du trône épiscopal?

La voix commandait, sévère, brève.

Omer Héricourt hésita. De la vie souhaitée, rien ne lui resterait donc. Tout sombrerait de ses convoitises. Pour résister, il ne trouva nulle vigueur.

— Oui, mon père... oui! — balbutia-t-il, convaincu qu'il ne pourrait ensuite, le voulût-il, revenir efficacement sur cette promesse: car, derrière le confesseur, l'ordre entier des jésuites saurait agir contre lui, et lui fermer les portes des séminaires.

— Eh bien... le temps n'est pas venu de renoncer... Ces lettres, — annonça le Père, — vous ne les écrirez pas... Auparavant, nous allons essayer ensemble de gravir les premiers échelons de la grandeur à laquelle vous aspirez...

Omer crut sentir la grâce du Seigneur descendre en sa poitrine, qui vibra toute.

— Je vous aiderai... Même, dès cette heure, j'assume la tâche d'accomplir votre vœu... La Compagnie de Jésus estime notre temps propice au triomphe d'une foi servie par des caractères. Six ou sept ans la séparent à peine du but qu'elle se propose: *Ad majorem Dei gloriam*... Dans tous les collèges sont arrivés les mandements du Père général. Ils nous invitent à choisir parmi nos élèves ceux issus des meilleures familles, et doués comme il convient. Nous devons les diriger, former une élite de jeunes prêtres courageux, adroits, capables d'aider véritablement à l'unification des monarchies catholiques, par la Sainte-Alliance. Je ne vous cache rien, mon enfant. Le roi nous aime; la France nous suivra. Et je vous dis : Voulez-vous de mon dévouement, de mon amour spirituel?... Voulez-vous y répondre par la confiance absolue, par le don de tout votre être?... Je soutiendrai vos pas... Ma science parlera au moyen de votre bouche. Je vous enseignerai l'art de conquérir les cœurs avec l'éloquence... Ce qui vous manque d'expérience et de savoir, je l'aurai pour vous; ce qui me manque de jeunesse et

d'avenir, vous l'aurez pour moi. A quarante-trois ans, quand on a volontairement renoncé, on ne tente plus le sort. Nous serons véritablement un seul cœur, un même geste... Le voulez-vous ?... Avez-vous confiance, une confiance absolue, absolue, en moi ?...

Omer Héricourt tressaillit de joie. Que n'atteindrait-il pas, guidé de la sorte ? Il s'éblouissait à croire.

— Absolue... une confiance absolue... Oh ! oui, mon père !...

Il cria presque la réponse. Alors ses lèvres voulurent baiser les mains du maître, et se figèrent au treillis. D'instinct, toute sa chair en gratitude allait à la parole.

— Vous avez raison, car je vous aime très fortement ! — dit la voix qui frémissait d'émotion. — Vous serez la Face. Je serai l'Esprit.

Quelques minutes, ils ne parlèrent plus, suffoqués...

« La tiare ! la tiare !... un jour ! sur ma tête !... » prévoyait la folie d'Omer. La sécheresse de sa langue devint douloureuse.

La voix dit enfin, comme remontée de l'abîme :

— Mon fils, achevez votre confession.

L'adolescent n'y songeait guère. Tout en poursuivant l'illusion de son apothéose future, il déclara ses péchés de gourmandise et de paresse. Alors s'évoqua l'image de la servante : il restait à dire la faiblesse. Maintenant, Omer ne redoutait plus d'avouer à l'ami : toute sa confiance était joyeuse.

— Mon père, j'ai péché par luxure aussi...

— Ah !... Comment ?...

— Avec une servante.

— Avec une servante !... Continuez...

Il ne s'étonna qu'un instant de voir les mains s'abattre vers le treillage, et s'y crisper : les bras du prêtre devaient être las de la même posture qu'il gardait, immobile, depuis le début de cette longue confession. Simplement, Omer conta l'aventure. Un soir, dans sa chambre, la servante lui avait porté de la tisane. Tout en bavardant, elle se dégrafait d'un geste machinal, parce qu'il était tard et qu'elle allait se coucher. Sous le linge, à chaque geste, la gorge tremblait. Lui s'était ému.

— Et vous ne vous êtes pas détourné ? siffla la voix.

— Non, mon père, — répondit-il piteusement. — Comme je lui disais une injure, elle m'a menacée en riant, elle s'est approchée de moi, et sa chair m'a effleuré...

— Et vous n'avez pas chassé cette sale créature ?...

— Je n'ai pas voulu l'humilier. Ça lui aurait causé trop de peine...

— Et votre curiosité, sans doute, votre convoitise y trouvaient leur satisfaction ?...

Omer ne répliqua point. Cette brusque sévérité le surprit. La peccadille se transformait tout à coup en péché mortel. Quelle pénitence ennuyeuse lui infligerait le confesseur !... Tant pis ! De sa nouvelle amitié, le disciple était enthousiaste ; auprès d'elle, et dans l'attente de la tiare, comment eussent compté les longueurs des psaumes à lire ? Le jésuite reprit :

— Et vous désiriez un abominable plaisir, n'est-ce pas ?... Oh !... Et vous n'avez pas songé que vous aviez une âme à sauver ; un Dieu pour qui vous deviez vous garder chaste..., des maîtres qui vous chérissent... et qu'un crime pareil désespère... Mais répondez donc !... Mais répondez donc !... Dites quelque chose... Rien, vous ne dites rien ?... Ça vous semble naturel d'avoir perdu votre candeur... d'avoir souillé pour toujours votre innocence... Mais... Oh ! oh !

La voix n'était plus qu'un hoquet de douleur et d'indignation. Les poings battirent le grillage. L'haleine passait avec la fureur des reproches par les losanges de la claire-voie.

Omer se tut, stupéfait. La voix frémissait en ordonnant :

— Dites tout, tout... tout... Je veux tout savoir... Alors, cette fille... Allons, parlez... parlez... Vous me devez la franchise, du moins, après ce qui a été promis tout à l'heure... Parlez donc !...

— Je ne sais plus..., balbutiait l'effroi de l'enfant.

— Vous savez... Parlez. Je veux...

— Elle m'a pris sur ses genoux... Elle m'a embrassé la bouche...

— Allons, avouez, avouez tout...

— Je l'embrassais.

— Vous touchiez sa chair, vous l'avez touchée... Ne mentez pas. Ne mentez pas !

— Oui.

— Ah! je le savais bien, je le sentais bien!... Mais vous ne comprenez pas votre infamie? Vous ne comprenez donc rien?... Allons, continuez... achevez... Allez jusqu'au bout... allez...

La voix poussait des « han » de forgeron à la tâche... Et soudain le visage du prêtre boucha le peu de jour, en se collant au treillis, pour connaître de plus près la détresse d'Omer... Les boucles blondes tremblaient autour de la tête obscure. La respiration agitait le surplis par sursauts. Omer pensa qu'il valait mieux finir. Il baissa les yeux, et mille fois interrompu par les interjections, les injures même, il dit comment il avait eu très chaud aux joues, comment il s'était blotti davantage contre la chair brûlante, et comment il avait caché la pudeur de sa volupté dans les bras de cette fille. Alors elle avait murmuré à son oreille qu'il ne fallait pas avoir honte.

— Il ne fallait pas avoir honte?... Ah! vraiment... C'est trop d'ignominie!... Vous qui prétendez à la mitre, à la tiare, au gouvernement du monde!... ha! ha! Vous ne pouvez, dès la première, dès la plus basse tentation, gouverner vos instincts, et vous prétendez à la domination sur les hommes! Tenez... tenez... allez demander l'absolution à un autre, vous m'entendez, à un autre!

Brutalement le grillage refermé se doubla. Tout fut opaque... Omer écouta reclaquer la porte du confessionnal et les pas fuir sur la sonorité des dalles...

Il ne comprenait pas. Était-ce donc un tel crime d'avoir souffert les caresses d'une fille? Le Père Anselme refusait l'absolution!

Il espéra quelques minutes le bruit qui annoncerait le retour du jésuite. Ce bruit ne se fit pas entendre. C'en était donc fait de cet avenir triomphal et, à l'instant, tout proche?

Il ne le pensait pas. Une colère subite avait dû momentanément égarer le Père, qui reviendrait pour absoudre. L'œuvre de gloire serait accomplie.

Lentement Omer s'achemina, par les corridors, vers l'étude, et revécut cent fois, devant le livre ouvert, tout le drame. Il ne s'expliquait plus rien, ni l'engouement du Père Anselme pour sa personne, à la suite de sa composition, ni cette fureur inconcevable.

Le soir, un domestique lui remit ce billet :

« Monsieur, je ne puis, après mûres réflexions, accepter le devoir de diriger votre conscience. Ne comptez point sur moi et tenez pour un simple propos sans conséquence les projets téméraires que nous avions formés.

» ANSELME. »

Le Père Gladis consentit facilement à l'absolution du coupable, non pas sans s'être fait raconter par le menu tout cet épisode singulier.

Omer confia de même l'aventure à son cousin. Édouard s'indigna contre lui. L'occasion d'une vie magnifique échappait à l'imprudent. Ah! si c'eût été lui, le favori du Père! Aucune femme ne l'eût persuadé de se perdre, ni Vénus elle-même!

Le premier prix d'histoire échut au coupable. Ainsi se marquait mieux l'annulation de tous les propos que le jésuite et Omer avaient tenus ensemble. Ainsi la rupture se marquait mieux, puisque le maître ne voulait même plus s'intéresser à l'élève en le punissant d'une imprudence.

PAUL ADAM

(A suivre.)

LA RELIGION DE TOLSTOÏ

« Je vous exhorte, mes frères, à prendre garde à ceux qui causent des divisions et des scandales contre la doctrine que vous avez apprise, et à vous éloigner d'eux. » (Rom. XVI, 17.)

Conformément à ce texte de saint Paul, le Saint-Synode de toutes les Russies vient d'adresser aux fidèles de l'Église orthodoxe un mandement qui, sous la signature des « humbles » Antoine, Théognose, Wladimir, métropolites, Iéronime, archevêque, Jacob, Marcel et Boris, évêques, déclare le comte Léon Tolstoï exclu de l'église orthodoxe.

Ce document étonne par son air archaïque. L'excommunication est un châtiment très ancien, qu'on employa jadis, sous des formes diverses, contre des sacrilèges ou des criminels politiques, et les noms de Grichka Otrépiev, l'usurpateur, et de Pougatchev, l'émeutier, dont les forfaits remontent à des époques lointaines, sont, de nos jours encore, anathématisés solennellement à l'église.

Ces rigueurs ecclésiastiques, d'un caractère assez médiéval, eurent, en leur temps, une signification précise. Les conséquences de l'excommunication s'étendaient jusqu'au temporel ; le réprouvé n'était pas seulement retranché de l'assemblée spirituelle des croyants, mais il cessait d'être protégé par la

loi. On pouvait le voler sans qu'il eût aucun recours contre le malfaiteur; tout au plus, était-il interdit de le tuer. Ces mœurs-là n'étant évidemment plus possibles, l'excommunication, tout en restant théoriquement inscrite dans le code gouvernemental, depuis longtemps n'était plus usitée. Il a presque fallu la découvrir à nouveau pour l'appliquer au comte Tolstoï. Mais elle n'est, cette fois-ci, bien entendu, que spirituelle et, par suite, n'a pas, en fait, une très grande importance. Malgré la violence de l'indignation qu'elle trahit et malgré l'emphase de son style, elle n'arrive, en somme, qu'à prendre acte de la rébellion ouverte et déclarée du comte Tolstoï. Il y a plusieurs années que Tolstoï s'est élevé contre les pratiques de l'Église orthodoxe. Et si maintenant l'Église se sépare de lui, c'est en tout cas après qu'il s'est lui-même séparé d'elle. Et si l'on avait encore voulu ressusciter contre lui les anciennes pénalités et le priver de la protection des lois, on n'aurait fait que l'obliger à l'observance de ses propres principes, puisqu'il ne reconnaît pas l'autorité des juges, des procureurs, ni des magistrats d'aucune sorte.

L'excommunication de Tolstoï vient d'être officiellement publiée, mais elle date de plusieurs mois déjà : on la connaissait l'été dernier. En dehors du mandement synodal que les autorités ecclésiastiques ont promulgué, la comtesse Tolstoï, dans une lettre qu'elle adressa, le 26 février/11 mars, au procureur et aux métropolites, parle aussi d'un « ordre secret par lequel le Saint-Synode aurait interdit aux prêtres, en cas de décès de Léon Nicolaévitch, de célébrer pour lui des cérémonies religieuses ». L'exactitude de ce fait est confirmée, d'ailleurs, par le métropolite Antoine lui-même, dans sa réponse à la comtesse Tolstoï : « Quand, l'année dernière, les journaux répandirent la nouvelle de la maladie du comte Tolstoï, la question se posa d'une manière pressante aux membres du clergé de savoir si l'on devait honorer d'un enterrement chrétien et de prières cet homme qui avait renié la foi de l'Église. On consulta le Synode; celui-ci, pour diriger les prêtres, donna secrètement la seule réponse qu'il convînt : « Non, s'il meurt sans avoir rétabli sa communion avec l'Église. »

Le lancement de l'excommunication fut, à plusieurs reprises,

retardé. On hésitait. On guettait la mort de Tolstoï. Mais, quand il parut se rétablir, on perdit patience.

Néanmoins, il n'est pas évident qu'après toutes ces temporisations on ait bien choisi l'heure de livrer au public le décret du Saint-Synode. Toujours est-il que le haut-procureur Pobédonostsev, qui revendique comme un honneur la responsabilité du mandement synodal, n'a pas obtenu l'universel assentiment et que l'excommunication de Tolstoï, tombant au milieu des troubles universitaires, a suscité en Russie une extrême agitation. Une agitation telle qu'aujourd'hui le gouvernement ne se trouve guère moins embarrassé des conservateurs cléricaux, qui prennent son parti, que des libéraux qui l'attaquent. Un journal, qui avait entrepris la publication d'une série d'articles hostiles à Tolstoï, se vit défendre cette polémique sous peine d'être supprimé. Quant à M. Pobédonostsev, on sait l'attentat qui fut dirigé contre lui. Le tolstoïen qui voulut le châtier ne mettait pas très bien en pratique le précepte de son maître sur la non-résistance au mal par la violence, mais il manifestait brutalement l'irritation de la jeunesse intellectuelle.

*
* *

L'homme que l'Église orthodoxe russe vient de mettre au ban du christianisme est un esprit essentiellement religieux. L'inquiétude religieuse a rempli toute son existence, elle apparaît dans toute son œuvre. On a l'habitude de diviser l'existence et l'œuvre de Tolstoï en deux parties, dont la première aurait été purement mondaine et la seconde évangélique; Tolstoï lui-même, en réprouvant comme il le fait son passé d'homme et d'écrivain, admet cette distinction catégorique. Il est vrai qu'à un moment donné Tolstoï a pris possession de sa foi; mais depuis longtemps il la cherchait, et l'histoire de sa vie, aussi bien que ses livres les plus anciens, porte le témoignage de l'angoisse morale qui l'a toujours tourmenté.

Tout petit collégien, il s'interroge sur la destinée humaine, sur l'immortalité de l'âme. Un camarade lui apprend, un jour, qu'on a fait, au lycée, une grande découverte : c'est à

savoir que Dieu n'existe pas; et cela paraît à Tolstoï « tout à fait possible[1] », parce qu'il raisonne déjà comme un philosophe, en toute liberté d'esprit. Il devine vaguement une espèce de métaphysique idéaliste et met en doute la réalité du monde extérieur. Une chose le trouble. Il observe curieusement l'attitude des gens envers la religion et note avec surprise qu'on a honte d'accomplir de tout son cœur les actions prescrites par la foi qu'on proclame. Le fait que « l'enseignement religieux n'a pas d'action sur la vie » le déconcerte. Et ainsi se pose pour lui le problème moral qui désormais va toujours le hanter. Il veut, quant à lui, trouver une règle de conduite et s'y conformer. A dix-neuf ans, il quitte l'Université pour se consacrer à la vie rustique et tâcher, en améliorant le sort de ses paysans, de réaliser du bien parmi les hommes. Cette tentative ne réussit qu'imparfaitement. Il prend du service à l'armée, voyage à l'étranger. Un jour, en France, il assiste à une exécution capitale : ce spectacle lui cause un vif émoi et lui démontre la nullité de la foi dans la civilisation et le progrès. Le sentiment de révolte qu'il éprouve éveille son indépendance morale : « Quand même l'humanité, s'appuyant sur n'importe quelle théorie, aurait trouvé depuis le commencement du monde et trouverait encore ce châtiment nécessaire, moi, je sais qu'il ne l'est pas et que c'est une action mauvaise. Et quand même les hommes et le progrès voudraient me démontrer que ce châtiment est salutaire, mon cœur à moi est le juge et le niera toujours[2]. »

Affranchi de tout préjugé, de toute autorité conventionnelle, il s'abandonne à son existence avec une sorte d'amer pessimisme. Les succès littéraires, dont il jouit sans doute, lui sont aussi une source de tourmentantes réflexions. Il voit partout la vanité, la fausseté, la duperie. Pourquoi écrit-on? pour qui? Il voudrait enseigner le bien à ses semblables. Mais où est le bien, où est le mal? Il ne le sait pas. Ses doutes, ses troubles et ses souffrances, il les confie à ses livres. *La Guerre et la Paix*, *Anna Karénine*, pour ne parler que des

1. *Ma Confession*, page 2 (traduction Zoria). Cet ouvrage, de même que la plupart des écrits religieux de Tolstoï, ayant été interdit en Russie, je ne puis que renvoyer aux traductions françaises.

2. *Ma Confession*, p. 33.

plus célèbres, en sont tout imprégnés. Avec son prodigieux génie de romancier, il y a représenté des personnages si vivants qu'il semble n'y avoir voulu peindre que la réalité telle qu'il la constatait. Mais il est aisé de s'apercevoir que, s'il a créé ces personnages, c'est aussi pour s'expliquer à lui-même et pour expliquer aux autres les angoisses qui l'étreignent. Ses héros, il les met aux prises avec les plus graves difficultés morales et religieuses. Il nous les montre occupés à la recherche d'une conception normale de la vie, incertains sur la qualité de l'existence qu'ils mènent. Ils font des essais nombreux et périlleux, s'interrogent sur la réussite de leurs efforts, se découragent, ont des remords, des défaillances, se trompent, s'illusionnent parfois d'un bonheur factice, et recommencent leur enquête. Pierre Bésoukhov, qui fut athée et franc-maçon, n'arrive à une appréciation juste de la vérité qu'après s'être rapproché d'un homme du peuple, un soldat sans grande intelligence mais doué de simplicité et d'amour[1]. Lévine, après des tentatives diverses et contradictoires, n'obtient quelque paix de l'âme que lorsqu'il a définitivement constaté la vanité de la logique et la nécessité de soumettre la raison à la foi dans le bien, librement acceptée[2].

Les expériences que font Pierre Bésoukhov, Lévine, sont tout à fait analogues à celles que hasardait alors Tolstoï. Lui aussi, voulut organiser son existence en la faisant consister dans le bonheur familial, dans l'action, dans la communauté de pensée et de labeur avec les paysans. Et ses romans sont le journal de ses incertitudes morales et religieuses.

Il avait pris la résolution ferme d'organiser sa vie avec lucidité, mais sa perplexité croissait toujours. Ni le travail physique, ni le travail intellectuel, ni le bonheur, ni la gloire ne pouvaient le distraire. Ces importunes questions : pourquoi ? et après ? « tombant comme des points toujours sur la même place s'accumulaient en une grande tache noire... Je sentais, — dit-il, — que ce sur quoi la vie repose se brisait, qu'il n'y avait plus rien où je pusse me retenir, que ce dont je vivais n'était déjà plus... et je cherchais douloureusement

1. *La Guerre et la Paix.*

2. *Anna Karénine.*

et longtemps, et non par curiosité oisive; je ne cherchais pas avec indolence, mais péniblement, obstinément, des journées et des nuits entières; je cherchais comme un homme qui se perd et qui veut se sauver, et je ne trouvais rien... Enfin, il arriva que moi, homme bien portant et heureux, je sentis que je ne pouvais plus vivre[1] ». Alors, il aspira, de toutes ses forces, à se défaire de cette torture, et l'idée du suicide le tenta d'une manière si constante qu'il dut ruser envers lui-même pour y échapper. Il était perdu dans la vie comme un homme qui erre, la nuit, dans une forêt obscure, s'épuise en efforts pénibles et vains pour trouver une issue, et ne rencontre que des broussailles et des arbres toujours plus touffus, plus serrés. Mais il y a un moyen de s'orienter; il faut attendre que le soleil paraisse : si la forêt a une limite, en marchant vaillamment vers la lumière, on finira bien par regagner la grand'route.

Et, pour Tolstoï, le soleil se leva. Longtemps il a demandé aux savants et aux lettrés la solution des grands problèmes; maintenant il s'aperçoit qu'il faut interroger sur le sens de la vie « non pas ceux qui n'en ont plus l'intelligence, mais ces millions d'hommes qui ont vécu et vivent, et qu'on n'a pas le droit de considérer comme stupides puiqu'ils s'expliquent chaque action de leur vie et la mort : l'énorme masse des hommes simples et ignorants... » Ceux-là manifestent, par leur existence même, qu'ils possèdent une raison de vivre, tandis que, chez les hommes cultivés, Tolstoï avait constaté un désarroi moral semblable au sien. Tolstoï comprit et aima le paysan.

Ayant appris du peuple qu'il faut posséder une foi, que la foi est la condition indispensable de la vie, il s'était rallié au christianisme. Il pratiquait la religion établie. Il n'avait point encore vu la différence radicale, qui l'offensa ensuite, entre l'enseignement de l'Église et celui de Jésus. Plutôt, par un reste d'attachement au culte de son enfance, « il tâchait de fermer les yeux sur la doctrine de l'Église »[2]. Enfin, il s'aperçut qu'il devait renoncer à tout compromis, « se priver du

1. *Ma Confession*, pp. 43, 47, 67, 50.

2. *Ma Religion* (Ed. Fischbacher), p. 213.

plus grand bonheur que procure la religion : la communion d'un homme avec ses semblables », et rompre décidément avec l'Église. Il prit ce parti après avoir constaté que, par ses petits ouvrages d'édification populaire, l'Église propageait un esprit contraire à celui qui anime Jésus dans le Sermon sur la Montagne. Il étudia de près les catéchismes du Synode et, loin d'y trouver le vrai christianisme, il n'y rencontra qu'une falsification de l'idée chrétienne. Il convenait donc que Tolstoï, renonçant au christianisme officiel, se précisât à lui-même la formule du christianisme authentique.

Et c'est ce qu'il prétendit faire en se reportant aux textes mêmes de l'Écriture. Peut-être fut-il déterminé à cette libre démarche par l'exemple du sectaire Soutaïev, avec lequel il eut de nombreux entretiens. Ce moujik, humble tailleur de pierres, enseignait et pratiquait une maxime de l' « amour dans la vie commune » et professait qu'il faut demander à la lecture ingénue de l'Évangile la règle des actions humaines.

Tolstoï va donc élaborer son christianisme, indépendant de celui de l'Église.

*
* *

Le Saint-Synode ne s'est donc pas trompé en constatant que Tolstoï s'était séparé de l'Orthodoxie. Le Saint-Synode est encore dans le vrai lorsqu'il énumère comme suit les dogmes orthodoxes contredits par Tolstoï : — l'existence d'un Dieu personnel, vivant; — la divinité de Jésus; — la conception immaculée du Seigneur Jésus dans l'ordre humain; — la virginité de Marie; — la vie future; — la dispensation de peines et de récompenses au delà du tombeau; l'action du Saint-Esprit dans les sacrements; — l'eucharistie.

Il serait facile, en effet, de recueillir dans les écrits de Tolstoï des propositions très nettes et qui sont la négation formelle de chacun de ces dogmes.

C'est une chose curieuse que, dans l'ouvrage intitulé *Ma Religion*, et qui contient la somme des idées religieuses de Tolstoï, il ne soit pas question de Dieu, — tout au moins, comme dans les autres religions, d'un Dieu créateur du monde et régulateur de la vie humaine. Dans un écrit plus

récent[1], Tolstoï range parmi les « billevesées » et les « mensonges du clergé » le dogme suivant lequel « Dieu, il y a six mille ans, créa le monde ». Tolstoï ne s'intéresse pas à l'existence d'un Dieu personnel : « Nul n'a jamais vu, ni ne peut connaître un Dieu extérieur, et il en résulte que notre vie ne saurait avoir pour but de servir un tel Dieu. »

Conséquemment, Tolstoï nie aussi la divinité de Jésus. Il considère Jésus comme « un pauvre homme, qui vivait quelque part, il y a dix-neuf cents ans », qui fut persécuté, supplicié, ainsi que beaucoup d'autres, mais qui dit certaines paroles si profondes que les hommes le prirent pour un Dieu. On l'appela Sauveur parce qu'en effet la doctrine que trouva ce philosophe était de nature à sauver les hommes qui l'entendraient. Mais il ne fut pas un Rédempteur au sens de l'Église : le péché d'Adam, l'homme déchu par la faute ancestrale, le rachat par le fils de Dieu fait homme, tout cela est au nombre des fables qui se sont glissées dans l'Évangile[2].

La conception immaculée de Jésus est, selon Tolstoï, une autre invention dont il n'y a pas à tenir compte[3].

Quant à la question de la vie future, Tolstoï prétend s'appuyer sur l'Évangile pour la résoudre négativement : « D'après tous les Évangiles, Jésus n'a jamais affirmé la résurrection individuelle et l'immortalité individuelle d'outre-tombe ; mais, chaque fois qu'il rencontrait cette superstition, introduite à cette époque dans le Talmud et dont il n'y a pas de trace chez les prophètes hébreux, il ne manquait jamais de la renier[4]. » Dans tous ses écrits, Tolstoï s'oppose à la doctrine de l'Église, suivant laquelle la vie terrestre, vaine et mauvaise, doit être sacrifiée à la vie future. « La vraie vie n'a rien à faire avec le passé ni avec l'avenir, c'est une vie du moment présent[5]. » L'Église dit : la vie terrestre n'est qu'un reflet de la vraie vie, elle est forcément mauvaise, « la meilleure façon de passer cette vie consiste à la mépriser, à vivre par la foi (c'est-à-dire par

1. Une *Lettre à un sous-officier*, dont la traduction, par W. Bienstock, vient de paraître dans un recueil intitulé *les Rayons de l'aube*.

2. *Les Évangiles* (trad. T. de Wyzewa et G. Art.), p. 25 et suivantes.

3. *Les Évangiles*, p. 39.

4. *Ma Religion*, p. 145.

5. *Les Évangiles*, p. 139.

l'imagination) dans une vie future bienheureuse, éternelle ». Cette théorie a, suivant Tolstoï, le tort de n'être qu'un sophisme commode qui encourage à ne se point gêner ici-bas. Du moment que la vie terrestre n'a pas de sens par elle-même, qu'avons-nous à faire en ce monde « que de vivre mal — et prier le bon Dieu [1]? » Tolstoï considère-t-il donc que tout disparaît avec la mort? Non, ce serait faire une confusion antichrétienne entre la vie personnelle et « la vie commune, présente, passée et future de l'humanité [2] »; cette distinction est l'essence même du christianisme. Ce qu'oppose Jésus à la vie personnelle, brusquement close par la mort personnelle, c'est, sur terre, la vie ultérieure de l'humanité tout entière. L'important, ce n'est pas l'individu, mais l'humanité: « la vraie vie est celle qui ajoute quelque chose au bien accumulé par les générations passées, qui augmente cet héritage dans le présent et le lègue aux générations à venir [3] ». Les pensées de Tolstoï sur la mort ont été de bonne heure suscitées et ensuite toujours influencées par la douleur qu'il avait ressentie à la perte prématurée d'un frère. On en trouve dans l'ouvrage intitulé *De la Vie* le souvenir émouvant : « Mon ami, mon frère, a vécu de la même vie que moi, et maintenant il a cessé de vivre de cette vie... Que s'est-il donc passé? La manifestation de son rapport avec le monde, que je pouvais observer dans l'espace et le temps, a disparu à mes regards... Mais moi, je me souviens de mon frère, et ce souvenir est d'autant plus durable que la vie de mon frère a été plus conforme à la loi de la raison, et qu'elle s'est plus manifestée par l'amour. Ce souvenir n'est pas seulement une idée, mais il agit sur moi exactement de la même manière que la vie de mon frère pendant son existence terrestre... Il y a longtemps que le Christ est mort, mais la force de sa vie de raison et d'amour exerce encore aujourd'hui son action sur des millions d'hommes [4] ». La vie des hommes morts ne cesse pas de se manifester dans ce monde.

Cette vie future, toute terrestre, mais d'une parfaite authen-

1. *Ma Religion*, p. 130.
2. *Ma Religion*, p. 153.
3. *Ma Religion*, p. 144.
4. *De la Vie* (traduction de la comtesse Tolstoï), p. 233.

ticité, ne comporte évidemment pas de sanctions analogues à celles que les religions décrivent. Pour les enfers et pour les paradis, Tolstoï n'a que de la dérision. Imaginer tout un système de pénalités instituées par Dieu, c'est, à son avis, contredire formellement l'un des principes fondamentaux du christianisme. Cette contradiction est particulièrement choquante, si l'on admet, avec l'Église, la divinité de Jésus. Comment concevoir, en effet, que Jésus-Dieu ait formulé la loi de pardon, le principe de la non-résistance au mal, et que, d'autre part, Dieu punisse? Et pour ce qui est des paradis, « il ne faut compter sur aucune promesse de récompense... Quand le propriétaire revient des champs avec l'ouvrier, il lui ordonne de le servir. L'ouvrier obéit et ne se vante pas de ses travaux, et ne demande pas de récompense. Car il sait que cela doit être ainsi, que c'est la condition inévitable de son existence et en même temps le vrai bien de la vie[1] ». Sans doute le bonheur accompagne la pratique du bien, mais il ne la récompense pas. Il n'y a pas une succession causale entre la pratique du bien et le bonheur, mais le bonheur est la conscience parfaite du vrai sens de la vie, et cette conscience appartient ici-bas à celui qui conforme sa vie au bien.

Les « sacrements de l'Église et l'efficacité du Saint-Esprit qui s'exerce par eux », — il est bien évident que Tolstoï n'y ajoute pas foi. Le baptême, pour lui, ne consiste qu'à « plonger un enfant dans l'eau, trois fois de suite, avec lecture de paroles incompréhensibles, accompagnées d'actes encore plus incompréhensibles : onctions de différentes parties du corps, coupe de cheveux ; les parrains soufflent et crachent contre le démon imaginaire ». La confession consiste à « raconter ses péchés au prêtre, en supposant que cet aveu à un étranger vous purifie complètement ». Le mariage consiste à « se mettre sur la tête des couronnes en métal, boire une boisson, tourner trois fois autour d'une table avec accompagnement de chants et croire qu'alors l'union charnelle de cet homme et de cette femme deviendra sainte et toute différente des autres[2] ».

1. *Ma Religion*, p. 173.

2. *Le Salut est en vous* (édition originale, Perrin), p. 78.

Le Saint-Synode est particulièrement offensé du mépris témoigné par Tolstoï à l'égard « du plus grand des sacrements, la sainte eucharistie »; — et dans la sainte eucharistie, en effet, Tolstoï ne voit pas autre chose que le fait de « manger sur une petite cuiller un morceau de pain avec du vin[1] ».

Il est donc parfaitement vrai que Tolstoï considère tous ces sacrements comme des pratiques superstitieuses. La vénération des images et des reliques lui paraît n'être que de l'idolâtrie : ces saints qu'ont multipliés les Églises, le peuple leur attribue une puissance surnaturelle et, avec une clairvoyante naïveté, les appelle « des dieux ».

Mais l'hostilité de Tolstoï à l'égard de l'Église ne provient pas d'une divergence d'opinion sur quelque dogme particulier, d'un désaccord sur une question d'exégèse ou sur l'interprétation d'un mystère; c'est, d'une manière générale, à l'esprit de l'Église qu'il s'en prend. Or, cet esprit de l'Église, il croit pouvoir le définir ainsi : l'acceptation littérale des dogmes secondaires et l'oubli complet de ce qui est l'essence même du christianisme. La Trinité, la mère de Dieu, les sacrements, la grâce, toutes les formules que compose là-dessus « le clergé byzantin » et « qui n'ont plus aucun sens pour les hommes de notre temps », voilà le principal de l'enseignement que donne l'Eglise russe[2], et pour le donner, cet enseignement, elle a recours à tous les procédés. Elle prend l'enfant dès le bas âge et lui inculque ses idées fausses. Elle s'adjoint, d'ailleurs, pour mieux agir sur le peuple, le secours du gouvernement et de tous ses moyens d'action, insidieux ou brutaux. Le petit enfant qu'on a introduit dans la religion orthodoxe, sans qu'il s'en aperçoive, y est ensuite maintenu par la peur des persécutions. « Le gouvernement soutient le mensonge et le mensonge soutient le pouvoir gouvernemental[3]. » L'influence combinée de l'Église et du gouvernement a pour effet de fausser l'esprit populaire, d'insinuer dans l'opinion publique ce sophisme irréfléchi, mais qui bientôt y prend une force immense, que l'assiduité à

1. *Le Salut est en vous*, p. 77.

2. *Le Salut est en vous*, p. 76.

3. *Lettre à un sous-officier*, dans les *Rayons de l'Aube*, p. 129.

certaines pratiques extérieures est le tout de la religion et dispense de vivre bien : « La doctrine de Jésus, d'après les explications de l'Église, n'a d'autre but que d'enseigner ce qu'il faut croire pour réussir, tout en vivant mal, à se sauver dans l'autre vie[1]. » C'est ainsi que l'infâme Matriona, dans *la Puissance des ténèbres*, en train d'assassiner, de la manière la plus odieuse, un nouveau-né, se préoccupe pourtant de le baptiser et cherche une croix à lui mettre au cou. Et c'est encore ainsi qu'il est permis de railler et de bafouer le grand principe évangélique de la non-résistance au mal par la violence, tandis qu'on s'exposerait à la dangereuse indignation des ministres de l'Église en parlant sans respect de l' « idole ridicule que des gens ivres promènent à Moscou, d'une façon sacrilège, sous le nom d'icone Iverskaïa[2] ».

Il y a, si l'on veut, deux choses dans le christianisme : le culte extérieur et le culte du bien. L'Église a si singulièrement fait prédominer le premier sur le second, — quoi que le premier n'ait pas d'importance et que l'autre constitue toute la vie chrétienne, — qu'elle est arrivée à créer entre ces deux cultes une contrariété véritable. Et c'est au point que le culte extérieur et le culte du bien ne se peuvent plus concilier et en général s'excluent mutuellement[3]... Telle fut l'erreur des pharisiens, telle est aussi celle de l'Eglise russe.

Ayant commis la faute de transformer en un culte extérieur la doctrine de Jésus, qui ne tend qu'au perfectionnement intérieur, l'Église orthodoxe ne pouvait, suivant Tolstoï, aboutir qu'à des contradictions. Ces contradictions se ramènent toutes à celle-ci : les mêmes hommes qui se vantent de professer la doctrine du Christ donnent leur adhésion à des actes qui sont en opposition directe avec la doctrine du Christ. Le Christ interdit les représailles violentes, et l'Église s'est associée au gouvernement, qui a tout un code de dures pénalités pour défendre l'ordre de choses établi. Le Christ interdit la propriété individuelle, et l'Église donne son assentiment aux

1. *Ma Religion*, p. 182.

2. *Le Salut est en vous*, p. 80.

3. *Le Salut est en vous*.

institutions qui garantissent la propriété individuelle. Le Christ a ordonné aux hommes l'amour de tous les hommes, et l'Église n'a pas craint d'encourager la création « d'une armée christophile pour laquelle on implore la protection divine ». La bénédiction religieuse des instruments de meurtre, voilà « l'absurdité suprême à laquelle devait arriver l'Église dans son immense contresens sur la pensée de Jésus ».

L'Église d'une part, et la doctrine évangélique de l'autre, sont deux choses contraires qu'on essaierait vainement d'accommoder. Entre elles, il faut choisir, car on ne peut servir à la fois Dieu et Mammon. Quiconque communie avec l'Église n'est pas chrétien et le premier acte du chrétien doit être de s'affranchir de l'Église.

C'est ainsi que Tolstoï motive sa rupture définitive avec le culte qu'il a d'abord pratiqué.

*
* *

Le Saint-Synode a très nettement énuméré, dans le texte de son excommunication, tous les points de dogme par lesquels Tolstoï se sépare de l'Église orthodoxe. Mais il a négligé tout ce qui constitue, en elle-même, la religion de cet hérétique.

Entre Tolstoï et l'Église orthodoxe il devait d'abord y avoir ce malentendu que, au contraire de l'Église, il n'entend pas par religion une doctrine cosmologique. Les dogmes religieux qui ont trait à la création du monde, à son organisation, sont, dans l'enseignement des Églises, quelque chose d'analogue aux hypothèses des savants; et Tolstoï, qui considère la science comme une curiosité malsaine, ne pouvait pas les admettre. Il ne s'agit pas pour lui de savoir comment le monde a surgi du néant : « Ce que je cherchais, dit-il, c'était une réponse aux problèmes de la vie et non pas à une question théologique ». La vie réclame impérieusement une solution. « C'est pour cela que l'Évangile remplace ce que les hommes appellent Dieu, par la *compréhension de la vie*[1] ». C'est pour cela aussi que Tolstoï s'appuie sur l'expérience même : il lui a fallu se débattre dans la souffrance et percevoir, avec

1. *Les Évangiles*, p. 12, 35.

plus d'intensité que nul autre, l'amertume de la vie mal organisée pour aspirer à l'ordre dans la vie et pour donner un caractère religieux à la formule de cet ordre. La vie est humble et, dans sa complexité même, très simple : très simple aussi doit être la réponse aux questions qu'elle pose.

Ainsi s'explique le caractère positif de la religion de Tolstoï; elle n'est point une révélation mystique, elle n'emprunte pas à la qualité divine du législateur sa valeur absolue. Un homme l'a trouvée et c'est à l'épreuve que son excellence particulière se démontre... Imaginez que vous cherchiez, avec un tas de petits morceaux de marbre, à reconstituer une statue. Vous vous êtes fié d'abord à un dessin erroné, votre œuvre était absurde. Et soudain, en étudiant avec soin quelques-uns des plus grands morceaux, vous avez deviné que l'ensemble était tout autre que vous ne le pensiez ; vous avez vu la statue réelle. Et dès lors, tout s'arrange, et chaque petit morceau vient à sa place vraie, et les détails divers se réunissent pour former un tout harmonieux. Il n'y a plus de lacunes, il n'y a plus de saugrenuités, il n'y a plus d'hésitations. Cet arrangement est si évidemment bon qu'il faudrait être fou pour ne point l'adopter[1].

La vérité de la religion se démontre de la même manière. Ce n'est point une affaire d'exégèse théologique, mais il appartient à chacun de faire sur lui-même et sur sa propre vie cette expérience concluante. Essayez de vivre suivant les principes du monde, ou suivant le catéchisme des Églises, ou suivant les maximes des philosophes, et vous sentirez que votre vie est incohérente. Essayez au contraire de vivre suivant les principes de Jésus et vous constaterez qu'alors votre vie est bonne.

Ainsi conçue, la religion doit être en accord avec la réalité d'ici-bas. Elle ne doit pas heurter les consciences ni les froisser, ni les meurtrir, mais les diriger dans le sens de leur épanouissement parfait. Car la réalité d'ici-bas est bonne, et c'est une erreur qu'ont faite les Églises, mais que n'a pas faite Jésus de maudire la vie présente. Si elles l'ont maudite, c'est en désespoir de cause, parce qu'avec leurs principes faux, elles

1. *Ma Religion*, p. 6; *Les Évangiles*, p. 14.

n'arrivaient pas à l'organiser. Non seulement Tolstoï n'est pas un mystique, mais il serait plutôt un positiviste. Il semble avoir, dans les idées religieuses, distingué ce que les positivistes appellent le connaissable et ce qu'ils appellent l'inconnaissable. Inconnaissable, le Dieu éternel et absolu, le secret de la création du monde, — et de cet inconnaissable il n'y a rien à dire : cela ne nous regarde pas, négligeons-le. Aussi Tolstoï écarte-t-il de sa religion tout le merveilleux. Connaissable, au contraire, est la vie humaine, la quotidienne vie que nous menons sur terre et dont les manifestations nous sont immédiatement perceptibles. Elle nous intéresse seule et, pour la vivre bien, il nous faut des préceptes fixes, d'une application facile, et qui s'imposent à tous. Tout être tend à faire « ce qui convient à son bonheur. Or, quand une doctrine, telle que celle de Jésus, enseigne aux hommes ce qu'ils ont de mieux à faire pour eux-mêmes, comment n'obtiendrait-elle pas l'assentiment universel[1] ? »

Ici, Tolstoï n'est plus seulement un positiviste, mais il raisonne à la façon des moralistes utilitaires. Il n'est pas de ces philosophes dogmatiques qui veulent faire violence à la nature humaine. Il prétend, au contraire, exploiter pour sa morale l'une des tendances fondamentales de la nature humaine. Il a fondé sa théorie religieuse sur la raison. Il s'emporte contre ces étranges doctrines qui, paradoxales dans leur mysticisme jusqu'à l'aberration, au lieu de faire du bon sens le critérium du vrai, prennent pour point de départ l'absurde : « Ne s'est-il pas trouvé un chrétien qui a dit : *Credo quia absurdum*, et d'autres chrétiens qui répètent cela avec enthousiasme, supposant que l'absurde est le meilleur moyen d'enseigner aux hommes la vérité[2] ».

La religion de Tolstoï est une morale de raison positive et pratique.

*
* *

Cette religion est, suivant Tolstoï, conforme à la véritable pensée de Jésus, telle que les Évangiles nous la font

1. *Ma Religion*, 114.
2. *Ma Religion*, p. 176.

connaître si nous savons l'y distinguer de tout ce qu'ils contiennent d'apocryphe. Il est impossible, dit-il, d'admettre à présent, ainsi que voudrait le faire croire l'Orthodoxie, que l'Évangile est un livre révélé, et qu'il nous fut conservé tel que nous le transmit l'intermédiaire divin. Jésus n'a pas écrit un livre, comme Marc-Aurèle, il n'a pas non plus, comme Socrate, transmis sa doctrine à des hommes instruits et lettrés. « Il l'a offerte aux hommes ignorants et grossiers qu'il rencontrait sur sa route; et c'est seulement quelque temps après sa mort, cent ans environ, que les hommes se sont avisés de la grande importance de ses paroles et ont eu l'idée d'en mettre la relation par écrit[1]. Cette relation est très fautive, très incomplète et surchargée de détails inutiles; la tradition l'a encore altérée. « Il n'y a plus aujourd'hui dans le monde civilisé que notre public russe qui, grâce à la censure, puisse encore ignorer les travaux de la critique historique depuis cent ans, et garder cette opinion ingénue que les Évangiles de Mathieu, de Marc et de Luc ont été écrits tels qu'ils sont, chacun séparément et chacun tout d'une pièce, par les auteurs à qui on les attribue[2] ».

L'Orthodoxie a le tort de ne pas distinguer dans l'Évangile le bon du mauvais, le vrai du faux. Elle oublie « que c'est la doctrine du Christ qui est sacrée, mais non pas une certaine quantité de versets et de syllabes et que, pour considérer des livres comme sacrés, on n'est pas tenu de respecter jusqu'au moindre signe de ces livres[3] ».

Ce n'est pas à dire que l'Église attribue à tous les versets de l'Évangile une égale importance. N'ayant pas d'autre raison d'être que de déterminer le dogme mystique, elle s'intéresse particulièrement aux passages les plus obscurs, à ceux, entre autres, sur lesquels elle s'appuie pour faire remonter au Christ sa constitution première. Il arriva donc que l'Église ne choisit guère dans l'Évangile que ce qui méritait d'être laissé de côté, tandis qu'elle négligeait précisément l'essentiel. Elle a commis cette erreur volontaire de la manière la

1. *Les Évangiles*, p. 5.
2. *Les Évangiles*, p. 7.
3. *Les Évangiles*, p. 8.

plus complète, dans le détail et dans l'ensemble, avec une perfection merveilleuse. Et comme l'enseignement de l'Église nous est, dès l'enfance, imposé, l'erreur de l'Église, dit Tolstoï, a pour effet naturel d'altérer, en ce qui concerne l'intelligence des livres saints, notre jugement. L'interprétation que fera Tolstoï de l'Évangile devra donc, par sa méthode, se distinguer de la conception théologique.

Est-ce qu'alors il va se rallier aux historiens qui analysent l'Évangile comme un texte quelconque et le discutent avec érudition? Non, certes. Il se différencie des historiens par le fait que, s'il lui est impossible « de considérer le christianisme comme une pure révélation », il se refuse également à n'y voir « qu'une simple manifestation historique »[1]. L'Évangile contient une doctrine pratique : on n'a pas le droit de ne le traiter que comme un document littéraire, mais c'est avec la vie qu'il le faut confronter. C'est à la réalité qu'il faut demander le principe critique en vertu duquel on démêlera, dans l'Évangile, le vrai du faux.

Voici donc Tolstoï en présence de l'Évangile. Le voici seul « vis-à-vis de son cœur et du livre mystérieux[2] ». Il se compare à un homme qui posséderait un sac plein de poussière où se trouvent aussi quelques perles infiniment précieuses[3]. Travail difficile et minutieux, il lui faudra prendre garde d'égarer aucune perle et de recueillir comme une perle un caillou vulgaire. Il devra se méfier de tout ce qui, dans l'Évangile, n'est pas la pure doctrine de Jésus.

Et Tolstoï ira même jusqu'à se méfier de Jésus; si profond philosophe que fût Jésus, il a pu, par hasard, de temps en temps, se tromper. En fait, il se vérifie que ses erreurs ne sont point nombreuses ni importantes, mais enfin il fallait le contrôler. Sur une question, du reste, secondaire, Tolstoï fait cette remarque : « Que Jésus le dise et le pense, c'est hors de doute, — mais a-t-il raison[4]?... » En tout cas, ce qui fait la vérité d'un précepte de Jésus, ce n'est pas l'autorité person-

1. *Les Évangiles*, p. 9.
2. *Ma Religion*, p. 11.
3. *Les Évangiles*, p. 11.
4. *Ma Religion*, p. 183.

nelle de Jésus, mais la qualité seule du précepte. « La loi de la gravitation n'est pas vraie uniquement parce qu'elle a été énoncée par Newton; mais, au contraire, je ne connais Newton que parce qu'il l'a découverte et je lui suis reconnaissant de m'avoir montré la loi éternelle qui sert à expliquer tout un ordre de phénomènes[1] ».

L'effort de Tolstoï consistera donc surtout à se conserver l'esprit indemne de toute préoccupation ; il se maintiendra dans l'état du petit enfant dont l'âme n'a pas encore été altérée par la fausse doctrine des Églises, par l'interprétation mensongère des savants, — suivant la parole de Jésus : « Si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux ». Et s'il arrive à découvrir la vérité, ce ne sera pas en confrontant et en expliquant les textes, mais en oubliant d'abord toute espèce de commentaire.

Voici les principes de la méthode exégétique de Tolstoï.

1° Il s'agit de découvrir dans l'Évangile les éléments de la doctrine chrétienne. Ils y sont confondus avec d'autres; à quoi les reconnaître? — Le lecteur non influencé par des idées fausses ne saurait s'y tromper. Ces préceptes le frappent, d'une manière non douteuse, par leur limpidité, leur évidence manifeste. Ils pénètrent l'esprit d'une « joyeuse assurance » ; le lecteur constate leur accord « avec le sentiment intérieur de tout homme qui cherche le vrai[2] ». Ainsi, les chapitres V, VI et VII de saint Mathieu, qui reproduisent le Sermon sur la Montagne, inspirent tout de suite une confiance qui ne sera pas déçue, et quiconque lit les versets qui exhortent à présenter la joue, à abandonner sa tunique, à être en paix avec tout le monde, à aimer ses ennemis, ne peut douter que là est, en effet, la vérité. Le critérium de l'authenticité pour les textes évangéliques est donc dans la perception immédiate de l'évidence. L'exégèse religieuse, dans sa première démarche, n'est pas « ce travail tout extérieur de théologie auquel s'appliquent les Églises, mais un travail tout intérieur, d'une nature bien différente. Rien de systématique ; c'est une clarté soudaine qui illumine la vraie doc-

1. *Le Travail* (trad. Tseytline et Pagès), p. 2.

2. *Les Évangiles*, p. 5.

trine évangélique dans toute sa simple beauté [1] ». Ce qui désigne, dans les Évangiles, le Sermon sur la Montagne comme quelque chose d'exceptionnel, c'est que « nulle part Jésus ne s'exprime avec autant de solennité, nulle part il ne donne de règles morales plus claires, plus accessibles, qui trouvent plus d'écho dans le cœur de chacun ; nulle part, il ne s'adresse à une foule plus grande de gens du peuple [2] ».

2° Ces éléments de la vérité chrétienne une fois posés, le reste va de soi. Tous les versets qui leur sont conformes devront être acceptés, comme aussi tous ceux qui en dérivent logiquement. Jésus a dit : « Je ne demande pas le sacrifice, mais l'amour. » Cette formule est essentielle. Donc tous les versets qui expriment un précepte d'amour, de charité pour le prochain, qui interdisent l'hostilité, de quelque nom qu'elle se déguise, sont authentiques.

3° Tous les versets qui sont en contradiction avec cette loi d'amour universel et de charité doivent être omis. Principalement, on doit écarter toutes les interprétations que l'on pourrait faire d'une parole de l'Évangile pour fonder quelque chose de contraire à la loi d'amour et de charité. Tolstoï applique, d'une manière particulièrement significative, ce principe de sa méthode au texte dont l'Église s'est servi pour affirmer sa constitution divine. L'Église, dit l'Orthodoxie, a été établie par le Christ, et malheur donc à qui s'écarte de l'Église. — « Le mot Église, répond Tolstoï, est employé deux fois dans l'Évangile... De ces deux mentions du mot Église, n'ayant d'autre signification que celle d'assemblée, on a déduit ce que nous appelons maintenant Église. Mais le Christ n'a pu constituer l'Église, c'est-à-dire ce que nous comprenons aujourd'hui par ce mot, car rien de ce qui ressemblerait à la conception de l'Église actuelle, avec ses sacrements, sa hiérarchie, sa prétention d'infaillibilité, n'est conforme à la pensée du Christ [3]. »

Telle est, dans ce qu'elle a d'essentiel, la méthode exégétique de Tolstoï, très différente, comme il l'annonçait, de

1. *Ma Religion*, pp. 5, 6.

2. *Ma Religion*, p. 9.

3. *Le Salut est en vous*, p. 62.

l'exégèse théologique orthodoxe et de l'exégèse historique des savants.

Non qu'il refuse, de parti pris, d'utiliser la méthode historique. Mais il pose d'abord en principe qu'une considération philologique ne devra jamais l'emporter sur une considération morale, et que la philologie ne pourra intervenir que pour confirmer les découvertes de l'exégèse morale. Tolstoï a composé sur la doctrine chrétienne un immense ouvrage dont le livre des *Évangiles* n'est qu'un extrait abrégé. Il a fait une étude approfondie de l'Ecriture, verset par verset : les variantes sont comparées; chaque phrase est interprétée par l'analyse des contextes, chaque interprétation est corroborée par une argumentation critique [1]. Cet ouvrage n'a pas été publié, mais *les Évangiles* et *Ma Religion* donnent déjà des indications précieuses sur l'exégèse scientifique de Tolstoï.

Il ne s'est pas contenté de lire attentivement les versions russes et slavones de l'Évangile, mais il les a contrôlées en se reportant au grec et, s'il les a modifiées souvent, c'est après s'être assuré que les changements qu'il introduisait s'accordaient avec le texte ancien. Sans doute, l'interprétation de Tolstoï, si l'on s'en tient au point de vue purement philologique, n'est pas toujours d'une évidence qui force l'adhésion. Lorsqu'il traduit, par exemple, les premiers versets de saint Jean de la manière suivante : « Le fondement et le commencement de toutes choses est la compréhension de la vie. La compréhension de la vie tient la place de Dieu, la compréhension de la vie est Dieu [2] », il interprète arbitrairement le *logos* du texte grec. Mais, ailleurs, nous le voyons discuter d'une manière habile et qui lui permet de réfuter des idées contraires aux siennes. Un texte de saint Mathieu qui interdit, comme on l'entend généralement, de « se mettre en colère contre son frère, *sans cause*, » était de nature à gêner Tolstoï; celui-ci n'admet pas qu'aucune cause autorise jamais à se mettre en colère contre son frère. « J'étais fort perplexe, dit-il, et je m'adressai aux commentaires des théologiens pour éclaircir mes doutes ; à mon grand étonne-

1. Voir *les Évangiles*, p. 1 ; *Ma Religion*, p. 5.

2. *Les Évangiles*, p. 36.

ment, je constatai que les commentaires prenaient surtout à tâche de préciser les cas où la colère est admise[1] ». Cela est en contradiction directe avec tout l'enseignement du Christ, qui exhorte à pardonner sans restrictions ni limites. Ne pardonne-t-il pas lui-même et n'interdit-il pas à Pierre de se mettre en colère contre Malchus? Alors, « qui sera juge des cas où la colère est opportune et de ceux où elle ne l'est pas? Je n'ai pas encore rencontré de gens fâchés qui ne croient leur colère opportune... Faisons donc une tentative pour expliquer philologiquement, d'une manière ou d'une autre, ces mots *sans cause*, de façon qu'ils ne détruisent pas le sens de tout le passage. » Tolstoï consulte les dictionnaires : ils ne lui donnent rien qui le satisfasse. Il consulte les concordances : ces mots ne se trouvent pas ailleurs dans l'Évangile. Reste un dernier espoir : peut-être que ces mots ne se trouvent pas dans tous les manuscrits. Tolstoï consulte donc l'édition Griesbach qui contient toutes les variantes. Oh! joie, il y a beaucoup de variantes et qui toutes se rapportent aux mots *sans cause*; et dans la majorité des textes évangéliques, et dans les citations des pères, et dans Tischendorf, qui contient le texte le plus ancien, *sans cause* ne se trouve pas. « Ainsi, ces mots qui détruisaient tout le sens de la doctrine de Jésus sont une addition qui n'était pas encore introduite au ve siècle dans les meilleures copies de l'Évangile. Il s'est trouvé un homme qui a ajouté ces mots, d'autres les ont approuvés et se sont chargés de les expliquer[2]. »

Ailleurs, à propos du texte de saint Mathieu qui interdit le divorce, Tolstoï éprouve un embarras analogue, au sujet d'un mot qui paraît introduire dans le précepte très net de Jésus une restriction singulière. Tolstoï a de nouveau recours à ses éditions savantes et à ses dictionnaires et, s'il ne peut cette fois supprimer tout simplement le mot gênant, du moins l'interprète-t-il avec beaucoup d'ingéniosité, de manière à l'empêcher de nuire[3].

1. *Ma Religion*, p. 75.
2. *Ma Religion*, p. 79.
3. *Ma Religion*, p. 87

Voilà les services que rend à Tolstoï la philologie. Il l'emploie dans les cas embarrassants, s'il aperçoit quelque chose d'hétéroclite qui vient gâter un texte, par ailleurs excellent. Il ne s'en sert pas pour découvrir la vérité, mais seulement pour écarter l'erreur qu'ont mêlée à la vérité les caprices de la tradition et la mauvaise foi des commentateurs.

Cette méthode, un peu compliquée, n'est évidemment pas à la portée des humbles, et la doctrine de Jésus s'adresse pourtant à tous les hommes. Aussi Tolstoï recommande-t-il un procédé très commode pour lire l'Évangile avec profit : « Que chacun, en lisant les Évangiles, souligne au crayon bleu ce qui lui semble tout à fait simple, clair et compréhensible, en marquant en outre au crayon rouge les paroles mêmes du Christ, pour les distinguer des paroles des Évangélistes; puis, qu'il relise plusieurs fois les passages marqués en rouge. Quand il aura bien compris ces passages, il relira de nouveau les paroles du Christ qu'il n'avait pas comprises tout d'abord et que pour cela il n'avait pas soulignées, et marquera d'un trait rouge celles qu'il aura enfin comprises... Les passages marqués en rouge donneront au lecteur l'essence de la doctrine du Christ, ce qui est nécessaire à tous et que le Christ a dit de manière que tous puissent le comprendre... Dans mon Évangile, ajoute Tolstoï, les marques que j'ai faites sont à la portée de ma compréhension[1]. »

*
* *

Voyons donc ce que Tolstoï a marqué au crayon rouge, dans la doctrine du Christ telle que les Évangiles nous la donnent.

Depuis son enfance, depuis qu'il commençait à lire l'Évangile, Tolstoï raconte qu'il était attiré et touché par les passages où Jésus enseigne l'amour, l'humilité, l'abnégation et le devoir de rendre le bien pour le mal. Mais, tout en devinant que là était la substance du christianisme, il voyait ces préceptes si nettement contredits par le christianisme

1. *Comment lire l'Évangile*, dans les *Rayons de l'Aube*, p. 174.

officiel, et, d'autre part, il sentait entre l'organisation présente de sa vie et cette éthique un si complet désaccord que ces premières lueurs de la vérité n'arrivaient pas à éclairer pour lui l'ensemble de la doctrine. Mais, lorsqu'il eut appliqué à la lecture de l'Évangile l'attention méthodique d'un esprit délivré de tout préjugé, la doctrine apparut dans toute sa simplicité persuasive, dans toute son évidence, et dès lors, dit Tolstoï, « le doute fut absolument chassé de mon âme[1] ». Tel est, en effet, le caractère dominant des convictions de Tolstoï : elles ne sont nullement hypothétiques et ce penseur donne le spectacle extraordinaire d'une homme qui se sent en possession de la certitude absolue.

Le point de départ de tout, c'est un passage de saint Mathieu (V. 38-39) : « Vous avez appris qu'il a été dit : *Œil pour œil et dent pour dent*, et moi je vous dis de ne point résister au mal qu'on veut vous faire. » Ces paroles, un nombre infini de chrétiens les ont lues. Ils les ont lues sans les voir, puisque leur vie n'en a pas été transformée. Et Tolstoï, lui aussi, avait lu cent fois ces paroles, mais elles étaient restées pour lui comme si elles n'existaient pas. Or, un jour, « le sens exact de ces paroles lui apparut... Elles lui furent toutes nouvelles, comme s'il ne les avait jamais lues auparavant ». Pour la première fois, elles se révèlèrent à lui avec toute la plénitude de leur signification[2].

Tolstoï comprit que, dans ces versets, « Jésus ne dit ni plus ni moins que ce qu'il dit » : il faut prendre son précepte à la lettre, c'est-à-dire qu'en vérité il convient de ne pas résister au méchant, quoi qu'il fasse, même s'il vous persécute, même s'il se prépare à vous tuer. Rendre le mal pour le mal, c'est ajouter un mal à un autre, c'est augmenter la somme de mal qu'il y a présentement sur la terre.

Une fois qu'on s'est pénétré de cette vérité, « aussitôt, dans toute la doctrine de Jésus, ce qui semblait embrouillé devient clair, ce qui semblait contradictoire s'accorde[3] »... La non-résistance au mal est « la clé » de tout le christianisme.

1. *Ma Religion*, p. 6.
2. *Ma Religion*, p. 12.
3. *Ma Religion*, p. 15.

De là découle une religion d'universelle et constante charité. Toute hostilité disparaît; à la vengeance, à la haine se substitue le pardon, ou plutôt, — car le sentiment même d'une faute commise par le prochain s'abolit, — l'amour. *Aimez-vous les uns les autres*, il n'y a pas d'autre règle de vie, et l'accord unanime de tous les hommes entre eux compose le royaume de Dieu sur la terre. Le royaume des cieux, annoncé par Jésus, n'existe que dans le cœur des hommes : « les hommes mangent, boivent, se marient, vont à leurs affaires et meurent, mais, à côté de cela, vit dans l'âme humaine le royaume des cieux[1]. »

L'obstacle à l'établissement du règne de Dieu sur la terre, c'est l'affirmation de l'individualité égoïste. La vie de l'homme séparé de ses frères, détaché de la communion générale des âmes humaines, n'a pas de sens. Il y a, en toute créature raisonnable, deux principes antithétiques : l'un d'eux est le désir de manifester sa vie animale, l'autre est la conscience réfléchie que chacun de nous doit prendre de sa fraternité primordiale avec tous les hommes. Le bien, c'est le triomphe de la conscience réfléchie, c'est le renoncement au bien fallacieux de l'individualité, c'est la fusion de toutes les âmes humaines en une seule, toute d'amour, et qui est le royaume de Dieu sur la terre.

Cette doctrine de charité, qui résume toute la religion de Tolstoï, est contenue dans les cinq commandements que donne Jésus : il ne faut faire injure à personne, ni éveiller le mal en personne, car du mal ne peut résulter que le mal ; — il ne faut pas entretenir de rapports sensuels avec les femmes ; — il ne faut pas faire de serments ni se lier par des promesses envers qui que ce soit ; — il faut endurer la violence et les offenses et ne pas résister au méchant ; — il ne faut pas regarder les hommes comme des ennemis, il faut aimer ses ennemis comme des proches[2]. Celui qui se conforme à ces cinq commandements aura une vie sûre et tranquille dont personne ne pourra le priver ; tandis que celui qui ne se conforme pas à ces commandements aura une vie peu sûre et

1. *Les Évangiles*, p. 139.

2. *Les Évangiles*, p. 72 et *le Travail*, p. 26.

pouvant à toute heure lui être enlevée. Toute la science de la vie consiste donc, selon lui, à éviter cinq « tentations » dont la première est l'hostilité envers les hommes, la seconde la débauche, la troisième le serment, la quatrième la violence, et la cinquième le patriotisme.

Tolstoï observe que les cinq commandements par lesquels Jésus a formulé la loi de la vie par l'esprit sont négatifs; ils enseignent ce qu'on ne doit pas faire, mais il n'y a pas de prescriptions qui déterminent ce qu'on doit faire. Et ainsi se précise le caractère fondamental de la religion : elle n'est pas une législation révélée, mais simplement la doctrine de la vérité. « Or la doctrine de la vérité, proclamée par le Christ, ne réside ni dans des lois, ni dans des commandements, mais uniquement dans le sens que l'on donne à la vie. » La doctrine de la vérité ne donne pas de préceptes, comme les Églises qui indiquent les moyens d'obtenir des récompenses; elle ne consiste pas non plus dans l'expression d'un mystère caché et incompréhensible, mais elle est seulement la démonstration que la vie ne peut être bonne que si on lui donne son véritable sens[1].

« Quand j'eus compris la véritable pensée de Jésus, dit Tolstoï, je goûtai une joie et un bonheur que la mort ne pouvait détruire[2]. » Car cette religion est pleine d'allégresse. Si elle ordonne de tendre la joue et de céder son manteau, si elle exhorte à ne pas résister au méchant, quitte à être maltraité par lui, ce n'est pas qu'elle veuille imposer à l'homme des souffrances; elle n'est pas une règle de renoncement et d'ascétisme volontaire, comme ces disciplines mystiques qui sanctifient la douleur, dans une étrange idée de rachat par la mortification[3]. Au contraire, l'obéissance à Jésus est facile et agréable. Si Jésus détruit l'illusoire félicité que promet l'égoïsme, c'est afin de donner le bien à toute l'humanité, c'est afin de me donner dans ce monde la plus grande somme de bonheur[4]. L'accomplissement de la doctrine

1. *Le Travail*, p. 29.
2. *Ma Religion*, p. 4.
3. *Ma Religion*, p. 14.
4. *Ma Religion*, p. 247.

évangélique « profite à tous les hommes[1] ». Elle ne les leurre pas par d'incertaines promesses de récompenses futures, mais elle n'a d'autre but que d'introduire l'universel contentement dans la vie présente.

C'est ainsi que la morale de Jésus se distingue de cette sorte de « Talmud chrétien » qu'est l'enseignement de l'Orthodoxie, fâcheux mélange d'idées juives et d'idées chrétiennes. La faute remonte à saint Paul, « qui n'a jamais compris la vraie doctrine de Jésus[2] ». C'est lui qui, dans son effort mauvais pour concilier l'ancienne loi et la nouvelle, a introduit dans le christianisme des idées prises au Pentateuque. Or, Jésus ne s'est pas contenté de perfectionner l'ancienne loi, mais il l'a abrogée. Tolstoï considère que, là-dessus, les textes sont formels[3]. Le chrétien doit donc opposer à cet enseignement bâtard, combiné de Jésus et de Moïse, l'authentique loi de Jésus qui est énoncée de la manière la plus nette et la plus claire dans le Sermon sur la Montagne. Mais, justement, l'Église orthodoxe n'attache aucune importance au Sermon sur la Montagne; « elle l'écarte même des lectures évangéliques dans les églises, de sorte que les fidèles ne l'entendent jamais, sauf les jours où l'Évangile est lu tout entier... Et c'est tout naturel : l'homme qui croit au caractère divin de l'Ancien Testament, qui croit à un Dieu méchant et à toutes les vilenies dont est plein l'Ancien Testament, ne peut croire en la morale du Christ... Et surtout l'homme qui croit au salut par l'expiation ou les sacrements ne peut plus tendre tous ses efforts vers l'observance de la doctrine morale du Christ[4] ».

*
* *

La religion de Tolstoï n'est pas seulement une doctrine théorique, mais elle est tout entière tournée vers la pratique. « Une foi dont ne découlent pas des actes n'est pas une foi, ce n'est qu'une disposition à croire à quelque chose, ce n'est

1. *Les Évangiles*, p. 140.
2. *Les Évangiles*, p. 15.
3. *Ma Religion*, p. 57, etc.
4. *Le Salut est en vous*, p. 81.

qu'une vaine affirmation, en paroles, que je crois à quelque chose à quoi je ne crois guère en réalité[1]. » Aussi la loi de Jésus est-elle, dans l'Église, comme si elle n'existait pas. Un jour que Tolstoï lisait, avec un rabbin juif, le chapitre V de saint Mathieu, quand ils arrivèrent au verset : *Ne résiste pas au méchant*, le rabbin demanda en souriant : « Et les chrétiens, observent-ils ce commandement ? présentent-ils la joue ? » — « Je n'avais rien à répondre, dit Tolstoï, d'autant plus qu'à ce moment-là les chrétiens, loin de présenter la joue, battaient les juifs sur les deux joues... Je lui ai demandé s'il y avait quelque chose de semblable dans la Bible ou dans le Talmud. — Non, me répondit-il, rien de semblable ; mais vous, dites-moi si les chrétiens observent cette loi. — Cette question était une manière de me dire que la présence, dans le christianisme, d'un commandement que personne n'observe est l'aveu de la nullité de ce commandement[2]. » Tolstoï ne perd aucune occasion d'affirmer, au contraire, que tous les préceptes de Jésus sont applicables, et facilement applicables. Il s'indigne contre le sophisme de ceux qui voudraient considérer le christianisme comme une fort belle utopie assurément, mais irréalisable dans le monde tel qu'il est constitué. Le christianisme consiste dans l'application rigoureuse et complète des commandements de Jésus et de toutes les conséquences qui en dérivent logiquement. Il n'y a pas à transiger avec les règles ; il n'y a pas de casuistique admissible. C'est tout ou rien, et quiconque n'est pas avec moi est contre moi.

L'acceptation de la doctrine chrétienne impose donc à chacun de nous des devoirs très précis que l'on peut distinguer en devoirs par rapport à l'État et en devoirs individuels.

I. — Tolstoï considère l'État moderne comme un système de violence organisée, destiné à protéger les jouissances de quelques privilégiés contre l'envie ou la rancune des autres. Il y a donc incompatibilité entre l'État et le christianisme. L'État ne peut être chrétien et l'homme qui veut être chré-

1. *Ma Religion*, p. 165.

2. *Ma Religion*, p. 22.

tien ne peut servir l'État[1]. C'est en vain qu'on voudrait résoudre cette antinomie et c'est en vain que des docteurs conciliants s'efforcent d'accommoder la doctrine du Christ suivant les exigences de l'organisation sociale actuelle. Voilà pourquoi l'on a vu « des gens qui se trouvent au sommet de la hiérarchie administrative et religieuse prétendre que la violence n'est pas en contradiction avec la doctrine du Christ », et qu'un gouvernement chrétien n'a le devoir de s'embarrasser du principe de la non-résistance au mal : le principe de la non-résistance au mal ne serait obligatoire pour le chrétien que dans le cas où le mal ne menace que lui, tandis que les gouvernements auraient pour mission et pour devoir impérieux de préserver la société contre les criminels[2].

Ces argumentations subtiles ne font, croit-il, qu'accuser, sans le résoudre, le désaccord inévitable qui existe entre le vrai christianisme et l'État. Tolstoï trouve donc parfaitement naturel que l'État considère le chrétien comme un ennemi et le persécute, — et c'est de quoi, ajoute-t-il, ne se prive pas le gouvernement russe.

Le chrétien, sans user d'égales représailles, puisque sa religion le lui défend, devra cependant maintenir avec fermeté sa foi contre les empiètements de l'État. Il ne reconnaît point l'État. Il refusera de prêter serment au souverain parce qu'un précepte très clair de Jésus lui interdit de s'engager pour l'avenir, et en outre parce qu'il ne doit pas devenir le complice du gouvernement[3]. Il refusera de payer l'impôt, parce qu'il ne sait pas à quoi est destiné l'argent qu'on lui demande « et qu'il ne peut pas concourir à faire le mal[4] ». Il refusera d'être fonctionnaire, parce qu'il doit conserver la liberté de sa conscience et ne se soumettre à aucune servitude qui l'empêcherait d'accomplir son devoir de chrétien[5]. Il n'admettra ni procureurs ni juges, parce qu'il n'ap-

1. *Lettre au Directeur d'un Journal allemand* dans les *Rayons*, p. 5.

2. *Le Salut est en vous*, pp. 36 et suivantes.

3. *Ibid.*, p. 237.

4. *Ibid.*, p. 233.

5. *Ibid.*, p. 308.

partient à aucun homme de punir ses semblables, ni même de les juger. Jésus, lorsqu'on va mettre à exécution la sentence prononcée contre la femme adultère, nie absolument la justice humaine. Il démontre que l'homme n'est pas juge, étant lui-même coupable, qu'un aveugle ne peut pas conduire un aveugle; et, dans la parabole de la poutre et du brin de paille, n'affirme-t-il pas « l'incompétence de tout être humain [1] »? Et c'est une chose extraordinairement comique et qui prouve combien « l'hypocrisie générale pénètre, corps et âme, la société actuelle » que des États soi-disant chrétiens organisent des « expositions internationales pénitentiaires, où l'on voit des instruments de torture, des chaînes, des modèles de prisons cellulaires [2] ».

Le chrétien, selon Tolstoï, refusera de prendre part au service militaire. Jésus a dit : « *Tu ne tueras point* »; Jésus a dit : « *Tu aimeras même tes ennemis* », et ces maximes ne défendent pas seulement ce qu'on appelle d'ordinaire le meurtre, mais encore ces meurtres organisés qu'on appelle des guerres. C'est à tort qu'on essaie, au moyen d'arguties, d'établir une distinction entre l'assassinat commis par un bandit au coin d'un bois et ces assassinats, commis sur le champ de bataille, qui valent aux soldats la récompense de la gloire humaine. Les paroles de Jésus relatives à l'interdiction de tuer sont formelles et ne peuvent être interprétées de manières diverses; elles nous enjoignent catégoriquement de ne faire aucune différence entre nos compatriotes et les peuples étrangers. « L'esprit chrétien et le patriotisme », d'après Tolstoï, s'excluent mutuellement. Seuls donc, à ce point de vue, sont logiques, ces sectaires du Caucase, les Doukhobors qui, malgré les persécutions, affirment leur foi chrétienne en refusant de porter les armes, car « on ne saurait être à la fois chrétien et gladiateur ».

Le chrétien refusera de reconnaître la propriété individuelle, parce qu'il résulte de l'enseignement du Christ « que chaque homme a droit aux fruits de la terre, comme il a droit à l'air et au soleil, et que quiconque ne travaille pas la

1. *Ma Religion*, p. 30.

2. *Le Salut est en vous*, p. 349.

terre n'a pas le droit de croire que la terre lui appartient et de défendre aux autres de la cultiver[1] ». Les gouvernements tiennent à la propriété individuelle parce que « sur cette propriété est fondée leur existence » ; le chrétien renonce à toute possession privée et, quand il donne, ne croit pas faire la charité, mais restituer.

L'hostilité que Tolstoï croit pouvoir constater entre le christianisme et l'État ne se traduira pas de la part du chrétien par des actes de violence, et, tout en reconnaissant que « par rapport aux actes que les rois se permettent, le meurtre d'un roi n'est pas un acte d'une cruauté particulièrement révoltante[2] », Tolstoï réprouve énergiquement les attentats anarchistes. L'attitude du chrétien dans l'État sera : l'abstention.

II. — Si les circonstances empêchent le chrétien de manifester ouvertement son indépendance, il devra néanmoins réserver son adhésion morale. En certains cas, il est difficile de refuser l'obéissance aux pouvoirs établis. « Si tu le fais, ce sera un acte héroïque. Pourtant il est possible que tu n'en aies pas la force : tu as des relations, une famille, tu es sous une influence si puissante que tu ne saurais t'en affranchir ; mais tu peux toujours ne pas mentir à toi-même et aux autres : tu n'es libre que d'une seule chose, discerner et professer la vérité[3]. »

En somme, l'effort principal du chrétien doit tendre au perfectionnement intérieur. « Toute la doctrine consiste dans la recherche de la vérité, dans la réalisation de plus en plus grande de la vérité et le désir de s'en rapprocher de plus en plus dans la vie pratique[4]. »

Non, sans doute, que, soucieux de sa seule amélioration morale, le chrétien puisse, comme les adeptes de certaines sectes mystiques, ne s'intéresser qu'à son salut personnel, — car il n'y a pas, à proprement parler, de salut personnel, mais c'est au bien de toute l'humanité que doit travailler le

1. *Où est l'Issue* (*Les Rayons de l'Aube*, p. 400).

2. *A propos de l'assassinat du roi Humbert* (*les Rayons*, p. 244).

3. *Le Salut est en vous*, p. 376.

4. *Ibid.*, p. 56.

chrétien. « L'essence de la religion est dans la faculté qu'ont les hommes de prophétiser et d'indiquer à l'humanité sa vraie voie, dans une direction autre que celle suivie anciennement et pour une tout autre action de l'humanité dans l'avenir[1]. » Tout chrétien est un apôtre. Il se dit comme Tolstoï : « Je crois que, si même cette doctrine n'était pratiquée par personne, si même j'étais seul, il ne me resterait pas d'autre parti à prendre, pour me sauver d'une perdition inévitable, que de la pratiquer[2]. » Mais le règne de Dieu sur terre ne s'établira que le jour où la vérité chrétienne, universellement acceptée, aura préparé tous les cœurs à l'unanime amour. Et tout chrétien doit travailler au définitif établissement du royaume de Dieu sur la terre. Cela ne se fera pas par des révolutions brusques, mais petit à petit, par la conviction des âmes individuelles. Quand sera-ce ? Le Christ dit que nous ne pouvons pas le savoir. Mais « cette heure ne dépend de personne autre que des hommes eux-mêmes[3] ».

Il ne s'agit de rien moins que de transformer l'opinion publique. Quant à cela, l'influence du chrétien peut être active et diverse. Ses protestations et son exemple ont une force immense de persuasion. « Si quelques fous labourent, cousent des bottes, etc., au lieu de fumer des cigarettes et de jouer aux cartes, qu'en résultera-t-il ? Ces fous démontreront par l'exemple la valeur du travail[4]. » On a tort de dire : que fera un seul homme dans la foule discordante ? Parce que les Doukhobors n'ont réussi qu'à se faire déporter, on prétend qu'ils ont, en pure perte, gaspillé leur héroïsme. Tolstoï pense, au contraire, que leur protestation agit profondément : « Ce que vous avez fait, écrit-il aux Doukhobors émigrés au Canada, a beaucoup contribué à détruire le mal et à confirmer les hommes dans la connaissance de la vérité[5]. » Parce que fréquemment, en Russie, des groupes de paysans s'en vont organiser, dans des régions inhabitées,

1. *Le Salut*, p. 183.

2. *Ma Religion*, p. 247.

3. *Le Salut*, p. 288.

4. « Sur le travail et le luxe » dans *Ce qu'il faut faire* (trad. Tseytline et Jaubert), p. 256.

5. *Lettre aux Doukhobors* dans *les Rayons de l'Aube*, p. 96.

des sociétés de chrétiens, ce serait une erreur de croire qu'ils disparaissent tout simplement; mais, en même temps qu'ils nient la propriété individuelle, ils prouvent en fait la possibilité du communisme[1].

C'est grâce à de semblables actes particuliers que l'idée chrétienne se propage. « De même que l'incendie, allumé dans la steppe ou dans la forêt, ne s'éteint pas avant d'avoir consumé toutes les matières sèches, mortes et partant combustibles, de même la vérité, quand une fois elle s'est exprimée, poursuit son œuvre jusqu'à ce qu'elle anéantisse tout ce qu'elle doit anéantir[2]. »

Il faut aussi considérer comme très efficace l'apostolat quotidien auquel peut se livrer, sans violence, le chrétien dans les plus simples circonstances de la vie. Et Tolstoï semble avoir du goût pour ce genre d'enseignement. A la campagne, il se plaît à causer avec les paysans. Dans une de ses œuvres les plus sincères et les plus émouvantes, *Que faire?* nous le voyons souvent entrer en conversation avec les mendiants de Moscou; il interroge les agents de police pour savoir « s'il est vrai qu'on défende aux gens de demander l'aumône au nom du Christ ». Un jour, il aperçut, à Moscou, près de la porte Borovitchski, un vieux mendiant qui s'enfuyait devant un jeune grenadier « à la face colorée, à l'air martial, vêtu du pardessus réglementaire en peau de mouton, fourni par l'État ». Le grenadier vociférait contre le gueux. Tolstoï s'approche alors et demande au soldat s'il sait lire. « Oui, et quoi? — As-tu lu l'Évangile? — Oui. — Te souviens-tu de ces paroles : *Et qui nourrira l'affamé?*... Je lui citai le passage. Je voyais qu'il était troublé. Il paraissait vexé de sentir que, pour avoir chassé les passants d'un endroit où il était interdit de s'arrêter, il se trouvait inopinément en faute. » Peu s'en fallut que Tolstoï eût fait une conversion à la doctrine chrétienne. Il est vrai qu'au bout de quelques instants le grenadier se reprit et, triomphant, rétorqua à son interlocuteur : « Et toi, as-tu lu le règlement militaire? » A quoi Tolstoï n'eut rien à répondre[3].

1. *Le Salut*, p. 245.
2. *Les Temps sont proches* (trad. Boyer et Salomon), p. 22.
3. *Ma Religion*, p. 23.

Du reste, un apostolat de ce genre est difficile en Russie, sous la surveillance d'un gouvernement sévère; il est probable, en outre, que l'excommunication confirmera le peuple naïf dans cette opinion, déjà répandue, que Tolstoï est l'Antéchrist.

C'est plutôt par ses livres que Tolstoï espère agir. Aussi a-t-il, comme on dit, renoncé à la « littérature ». Il réprouve ses ouvrages d'autrefois, vains et qu'il n'écrivait que par amour de la gloire. Son grand roman de *Résurrection*, qui remonte, pour le début, à sa période littéraire, mais qu'il n'a terminé que récemment, il l'a tout à fait orienté dans le sens de ses convictions nouvelles, et l'on pourrait y trouver l'illustration de ses principales idées religieuses. *Marchez pendant que vous avez la lumière* plaide en faveur du communisme chrétien. La *Sonate à Kreutzer* expose les théories chrétiennes relatives au mariage. Mais c'est à de petits contes populaires, d'un arrangement très simple, que Tolstoï voulut aussi consacrer son talent. Ces récits, destinés à répandre les principales vérités chrétiennes, sont charmants. *Là où est l'amour, là est Dieu,* est l'histoire du pauvre savetier Martin Avdéitch. Cet homme très humble et très bon lut un soir l'Évangile, et fut frappé des versets dans lesquels est formulée la loi de miséricorde et de charité. Voilà qu'il s'endort; en rêve, il entend une voix, celle du Christ, lui dire : « Hé! Martin, regarde demain dans la rue, je viendrai te voir. » Le lendemain, Martin regarde dans la rue. Mais il ne voit passer que des hommes ordinaires : des misérables qu'il accueille, auxquels il dit de bonnes paroles et donne une part du peu qu'il a ; c'est un vieux soldat, puis une femme avec un enfant. A un petit maraudeur, il enseigne que le vol est mauvais; il ne le gronde pas : il le sauve d'une punition... Et, le soir, la même voix qui lui avait naguère parlé, l'appelle encore. Il se retourne et voit les visages de ceux qu'il avait assistés. Martin se sent la joie au cœur ; il lit dans l'Évangile : *J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire; j'étais étranger et vous m'avez accueilli.* Il lit encore : *Ce que vous avez fait au plus petit de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait.* Et Martin comprit que son rêve ne l'avait point trompé, que le Seigneur l'avait visité et que c'était lui qu'il avait reçu.

Et voici l'histoire d'Ivan l'Imbécile. Ivan l'Imbécile est le fils d'un riche moujik. Il a deux frères : Sémen le Guerrier, qui ne songe qu'à tuer des gens, et Tarass le Ventru qui ne songe qu'à s'enrichir. Ivan s'occupe, au village, des travaux de la terre. Tout ce qu'il amasse, ses frères le lui prennent, et il les laisse faire avec joie. Il est charitable envers tous : il guérit une mendiante, il guérit aussi la fille du tsar. Le tsar la lui donne en mariage, et Ivan l'Imbécile monte sur le trône. Dans le royaume d'Ivan l'Imbécile, tout le monde est imbécile. Une armée vient attaquer le peuple d'Ivan, qui ne se défend même pas. Alors, les ennemis se dégoûtent de massacrer ces gens doux, qui vivent paisiblement, travaillent et invitent les soldats à venir demeurer avec eux. La dangereuse armée se disperse... Un monsieur bien mis vient au pays d'Ivan et démontre au peuple qu'il vit dans une trop grande simplicité. Il lui donne de l'or, il veut lui enseigner le luxe ; mais les imbéciles distribuent tout cet or ou le jettent: ils travaillent pour rien, ne comprennent ni vente ni achat. Le monsieur bien mis essaie alors de leur apprendre à travailler de la tête. Il monte sur une tour et prêche. Les imbéciles ne comprennent pas : ils attendent toujours que commence enfin, sous leurs yeux, « le travail sans mains ». Enfin, le monsieur bien mis dégringole, se cogne la tête, et les imbéciles concluent que ce travail-là est vraiment trop difficile : on risque d'y attraper des bosses. Depuis lors, on est tranquille chez Ivan : il accueille tout le monde, mais il n'invite à sa table que ceux qui ont les mains calleuses ; à ceux qui ont des mains d'oisifs il donne seulement les restes...

*
* *

L'activité religieuse de Tolstoï n'est pas considérée par tous, même dans l'Église russe, comme néfaste. Et, récemment, un prédicateur très en vue, le Père Grigori Pétrov, répondit en ces termes, d'une louable modération, à des attaques violentes dirigées contre le réprouvé : « J'appartiens au clergé, ce qui, suivant Tolstoï, mérite peut-être le blâme. Il ne m'importe pas d'apprécier la conduite de Tolstoï envers l'Église, mais de savoir l'attitude qui convient à l'Église en cette circons-

tance... On a voulu représenter l'enseignement de Tolstoï comme un nihilisme bouddhique ou comme un darwinisme germano-romain. Tolstoï, au contraire, est purement russe. Sa figure rappelle les héros paysans de la Grande-Russie, qui forgèrent l'Empire; c'est de même que Tolstoï veut forger le royaume de Dieu sur terre... Les laïcs ne font pas partie de mon troupeau. Ils n'entendront pas la voix d'un clerc. Et c'est ici qu'apparaît le comte Tolstoï. Il vous conduit à l'Évangile, qui est son livre de toutes les heures. Ce rôle est d'une immense importance. Virgile guida le Dante, mais il ne l'introduisit pas au paradis. Tolstoï vous mène à travers le purgatoire de l'existence vers les portes du paradis, vers l'Évangile. Et pour cela, il lui faut dire un grand merci... »

Cette libre opinion est celle, paraît-il, de quelques membres du clergé qui n'approuvent pas la violence du décret synodal. C'est probablement afin de persuader ces récalcitrants que le métropolite Antoine a publié sa réponse à la comtesse Tolstoï. Le comtesse reprochait à l'excommunication de contredire cette loi d'amour qui est « le plus haut commandement du Christ ». Le métropolite réplique donc que ce n'est point le Synode qui fut cruel en annonçant la rupture de Tolstoï avec l'Église, mais Tolstoï en reniant la foi de l'Église, et que l'intention du Synode, toute charitable, était de ramener, par cet avertissement, Tolstoï à la foi orthodoxe. L'acte du Synode fut « un acte d'amour ».

La lettre du métropolite Antoine n'a pas convaincu tout le monde. Les témoignages de sympathie et d'admiration arrivent par milliers, de Russie et d'ailleurs, à l'excommunié. Son gendre, M. Diderix, dans une lettre véhémente au procureur Pobédonostsev, vient de déclarer qu'il se sépare, lui aussi, de l'Église orthodoxe. On annonce (mais il est vrai que cette nouvelle aurait besoin d'être confirmée) que le séminaire de Riazan a été fermé ces jours-ci, à la suite d'une protestation contre le mandement du Synode, et que les séminaristes d'Irkoutsk se sont mis en grève, avec l'appui de la population, pour témoigner de sentiments analogues.

Au milieu de toute cette agitation, Tolstoï, suivant ses principes et son caractère, semble rester parfaitement calme.

Dans la lettre récente qu'il adressait « au tsar et à ses conseillers », on ne peut apercevoir aucune trace de préoccupation personnelle. Il demande qu'on supprime toutes les entraves à la liberté religieuse, qu'on abroge les lois qui punissent comme un crime le refus d'appartenir à l'Église reconnue par le gouvernement. Mais c'est au nom du bien public qu'il parle : il ne réclame pas pour lui-même.

Dernièrement, en passant dans les rues de Moscou, Tolstoï rencontra une bande d'étudiants révoltés. Ceux-ci lui firent une enthousiaste ovation. Il prit la parole : il exhorta ces jeunes gens à la patience et leur prédit des jours meilleurs.

La popularité croissante de Tolstoï contrarie le gouvernement : l'excommunication n'est-elle pas destinée à isoler des autres hommes celui qu'elle frappe ? Tolstoï reçut l'ordre de se retirer dans sa propriété de Iasnaïa Poliana ; il y est surveillé par la police ainsi que ses proches. On parle aussi d'un décret de bannissement dirigé contre lui.

Telles sont aujourd'hui les tribulations de ce vieillard de soixante-treize ans, qui a consacré tout l'effort de son génie à chercher le sens véritable de la doctrine de Jésus, à en démontrer l'excellence, à préparer ce qu'il considère comme la réalisation complète du royaume de Dieu sur la terre : l'établissement définitif du bien.

IVAN STRANNIK

MOLIÈRE ET LA FARCE

Nous sommes si accoutumés à parler de Molière avec dévotion, nous écoutons si respectueusement ses plus folles facéties comme choses profondes et riches d'un sens grave, que lorsqu'un de ses contemporains nous dit de lui comme Somaize qu'il est « le premier farceur de France », ou comme Montfleury qu'il est le successeur de Scaramouche[1], ces éloges insuffisants nous font l'effet d'être des injures. Nous nous indignons, et nous haussons les épaules de pitié, quand nous lisons dans quelques obscurs libelles que notre grand Molière a étudié des rôles chez l'Orviétan et brigué une place sur ses tréteaux, ou qu'il tirait ses pièces de manuscrits achetés à Prosper, bouffon de l'opérateur Braquette, ou bien à la veuve de Guillot-Gorju[2].

Nous ne voulons voir dans tous ces propos que malveillance pure et jalousie enragée. La critique, il est vrai, a vite écarté ces fables d'achats de manuscrits, moyen facile de nier le talent d'un auteur dont on ne peut pas nier le succès ; et

1. Somaize, préface des *Véritables Précieuses*. — Montfleury, l'*Impromptu de l'hôtel de Condé*.

2. Le Boulanger de Chalussay, *Élomire hypocondre*. — *Descente de l'âme de Molière dans les Champs Élysées*, Lyon, 1674. — Somaize, préface des *Véritables Précieuses*.

il serait imprudent d'accepter le conte des rapports de Molière et de l'Orviétan comme vérité historique.

Mais, dans toute légende, il y a autre chose que les faits. Et si tout était mensonge dans les inventions de la méchanceté, elle serait trop bête pour être dangereuse. Molière est un farceur, auteur de farces, singe dans son jeu, plagiaire dans ses pièces? Les insinuations malignes enveloppées dans ces dires ne prendraient pas, si le public ne sentait, en effet, une ressemblance, une affinité entre le caractère de Molière et le caractère de la farce ; et ce rapport sensible est le fondement sur lequel ont pu se bâtir la diffamation et la calomnie.

Et nous, quand nous avons bien méprisé les Somaize et les *Elomire hypocondre*, et tous les misérables écrits où traînent ces ragots, nous-mêmes, que faisons-nous? Quelle glace, les mardis, à la Comédie-Française, quand se distribuent sur les visages, les dos et autres parties des Sganarelle et des Géronte, les claques, les bastonnades et les coups de pied, quand les seringues impérieuses poursuivent un fantoche ahuri, quand se débitent des énormités grotesques décorées de locutions grasses qui semblent « ramassées dans les ruisseaux des Halles »! Quelles mines froides, et quelles moues de dédain, et qu'il faudrait peu pousser notre beau monde pour lui faire dire : « Décidément, ce Molière est bon pour la foire! »

Nos critiques s'évertuent à séparer ces éléments grossiers et bas des parties délicates et relevées. Ils fabriquent des compartiments et des définitions, — comédie de caractère, comédie de mœurs, farce, — pour isoler les chefs-d'œuvre forts de pensée, et pour empêcher les bouffonneries triviales de salir « par la communication de leur image » la noble et pure idée du génie comique que forment en nos esprits le *Misanthrope* et le *Tartuffe*. Ils nous expliquent que bastonnades et facéties et lazzi sont une bordure qui se détache aisément; que Molière est descendu là pour attirer la foule, pour faire vivre sa troupe, et pour se donner les moyens d'écrire et de jouer les œuvres hautes qui ne font pas recette. Il ne tiendrait qu'à nous de croire que c'est malgré lui, en se contraignant, qu'il a composé toutes ces petites pièces et ces scènes, triviales et basses autant qu'on voudra, mais d'une verve si libre, si spontanée, si naturellement jaillissante.

Nous qui nous croyons si affranchis en notre goût, avons-nous fait beaucoup de chemin depuis que Boileau écrivait :

> C'est par là que Molière, illustrant ses écrits,
> Peut-être de son art eût remporté le prix,
> Si moins ami du peuple en ses doctes peintures
> Il n'eût pas fait souvent grimacer ses figures,
> Quitté pour le bouffon l'agréable et le fin,
> Et sans honte à Térence allié Tabarin.
> Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe,
> Je ne reconnais pas l'auteur du *Misanthrope*.

En vérité, l'ami du poète voyait moins clair que ses ennemis. Molière ne serait pas Molière, s'il n'avait été « un bon farceur ».

Je ne veux point passer en revue tous les effets de farce qui sont épars dans les comédies de Molière, ni persuader les gens d'y prendre du plaisir et de s'en pâmer : on ne rit pas quand on veut, et on ne se pâme pas par raison démonstrative. Je ne veux pas non plus m'arrêter à rechercher s'il est facile de séparer la farce de la haute comédie dans Molière, et si l'Avare, se prenant le bras pour s'arrêter lui-même, ou contrefaisant le mort, ou soufflant obstinément une chandelle obstinément rallumée par maître Jacques ; si, je ne dis pas Bélise dans les *Femmes savantes*, mais Philaminte, rôle tenu par un homme, par ce même Hubert qui faisait madame Jourdain ; si, même dans ce noble et pur *Misanthrope*, le flandrin de vicomte qui crache dans un puits pour faire des ronds, et le valet ahuri qui cherche une lettre dans toutes ses poches ; si, dans ce grave et tragique *Tartuffe*, le mari sous la table pendant que l'hypocrite cajole la femme, — si tout cela n'est pas effets, mots et moyens de farce. Il n'est guère permis de le nier, la farce s'est insinuée partout chez Molière, et l'analyse en découvre des traces jusque dans les œuvres où il est le plus absurde d'en supposer *a priori*.

Je ne fais pas cette constatation pour dégrader le génie de Molière, mais pour l'expliquer. L'inconvénient du dégoût de nos gens du monde et des distinctions de nos critiques, c'est de couper les liens qui attachent la comédie de Molière à la réalité, et de la suspendre comme dans le vide, séparée de

ses antécédents historiques et privée du support de ce sol populaire où elle plonge par la racine.

Elle est bien riche et complexe, cette comédie : Molière a été un grand profiteur, comme tous les grands génies, puisqu'enfin même en littérature rien ne se crée de rien. Il a exploité indifféremment les comédies latine, française, italienne, espagnole, la farce italienne et française, les nouvelles italiennes et françaises : que sais-je encore? tout ce qui existait de littérature facétieuse, satirique et morale, sous forme dramatique ou autre. Mais les matériaux qu'il puisait partout se coulaient dans une forme, s'assimilaient à une inspiration : d'où viennent cette forme et cette inspiration? Elles ne peuvent venir que de deux sources, de deux exemplaires du drame comique qui existaient alors : la comédie littéraire, dont le type dérivé de la comédie latine a été constitué par les Italiens de la Renaissance, et la comédie populaire, autrement dit la farce.

Or, entre les deux, l'hésitation n'est pas possible. L'origine de la comédie de Molière, de toute cette comédie, jusqu'en ses plus hautes manifestations qui sont la comédie de mœurs et la comédie de caractère, doit être cherchée dans la farce. C'est de là que Molière est parti, et qu'il est sorti : tout ce que son génie supérieur a inventé d'expressions originales de la vie, tout ce que son robuste et libre esprit a fait entrer de pensées sérieuses ou profondes dans les images plaisantes de nos ridicules, s'est greffé sur le tronc de la farce. Et c'est par une culture, par une transformation — prodigieuse, je le veux bien — de la farce, que Molière a trouvé ses chefs-d'œuvre les plus purgés en apparence du comique de farce.

I

Représentons-nous l'éducation dramatique que Molière a pu recevoir de ce Paris de Louis XIII où il est né, où son enfance s'écoula. Les historiens de la littérature ne voient guère que la comédie littéraire, celle des beaux esprits, des ruelles et de l'académie, celle qui s'offre encore à notre lecture. A peine mentionnent-ils la farce, dont quelques échantillons

seulement, rares et grossiers, ont été conservés. Mais, dans la première moitié du XVIIe siècle, la farce fait les délices du peuple et des bourgeois. Elle est partout : elle est au Pont-Neuf, sur les tréteaux des opérateurs, avec Tabarin, avec ce Descombes qui s'appelait « le baron de Grattelard », et avec leurs successeurs ; elle est à la Foire Saint-Germain ; elle est à l'Hôtel de Bourgogne ; elle se joue après la grande pièce, tragédie, tragi-comédie ou comédie, et c'est elle qui assure la recette, qui attire au théâtre les marchands de la rue Saint-Denis, les clercs, les écoliers et les laquais [1]. C'est elle qui illustre les comédiens ; jusque vers 1630, jusqu'à Bellerose et Mondory, comme l'a fait observer M. Rigal[2], il n'y a pas un acteur sur le talent duquel nous ayons un renseignement précis, si ce n'est pour la farce.

Les farces qui se jouaient à Paris au temps de Louis XIII n'appartenaient plus au genre français, si florissant au XVe et au XVIe siècle. Ces petites pièces composées de quelques scènes, sans action, ou avec une action toute rudimentaire, écrites en vers de huit syllabes, n'avaient pas disparu. On en connaît un certain nombre qui ont été imprimées à Paris, à Lyon, à Troyes, entre 1610 et 1635[3], et qui assurément n'ont été imprimées que parce qu'elles se jouaient. La vie du genre se prolongeait en province ; et La Fontaine, en 1659, écrivait et jouait avec des amis une véritable farce : circonstances de la composition et de la représentation, sujet, esprit, étendue, vers de huit syllabes, tout nous oblige à en reconnaître une dans ces *Rieurs de Beau Richard* qu'on appelle un *ballet*.

Mais, à Paris, la farce française avait été supplantée par la farce italienne. On sait le succès qu'avait eu dès le temps de Charles IX la *commedia dell'arte* : le dialogue y était dirigé par le canevas d'une intrigue souple et un peu lâche, et par la fixité des types comiques ou des *masques*[4], Pantalon,

1. « Si la comédie n'était assaisonnée de cet accessoire (la farce), ce serait une viande sans sauce, et un Gros-Guillaume sans farine. » (Guillot Gorju, *Apologie*, 1634).

2. *Alexandre Hardy et le théâtre français*. p. 133.

3. Le recueil de N. Rousset, Paris, 1612 ; le recueil dit de Copenhague, Lyon, 1619 ; diverses farces chez Oudot, à Troyes, 1624, 1628, 1632.

4. Pour la commodité de l'exposition, j'appellerai *masques* ces types fixes de la *commedia dell'arte*, et ceux qui en France seront constitués sur le même modèle.

le Docteur, le Capitan, Brighella, Arlequin, etc., dont les acteurs portaient l'humeur, les saillies et les postures dans toutes les pièces, à travers toutes les situations. Fréquemment, depuis le succès de *Gelosi*, sous Henri III, Henri IV et Louis XIII[1], les comédiens italiens étaient revenus, toujours goûtés pour leur vivacité plaisante et leur jeu, pour l'originalité expressive de leurs *masques*, qui d'une troupe à l'autre, d'un acteur à l'autre, s'enrichissaient de nouveaux traits. Les valets surtout se multipliaient en types divers et charmants : à Brighelle, à Arlequin, s'ajoutaient ou succédaient Scapin, Trivelin, et enfin l'illustre Scaramouche. Chaque acteur avait, en quelque sorte, tant qu'il vivait, la propriété du *masque* qu'il avait modifié ou créé.

Sur ce modèle très goûté s'organisèrent les farceurs français. Cela est visible déjà chez les opérateurs qui occupent le Pont-Neuf vers 1620. Si l'unique farce de Descombes qui nous a été conservée, *les Bossus*[2], provient pour le fond d'un vieux fabliau français, la prose, selon l'usage italien, a remplacé dans le dialogue le vers de *Patelin* et de la *Cornette*. Dans les quatre farces tabariniques que nous avons[3], nous trouvons aussi la prose et des canevas d'intrigue italienne : amoureux qui en veulent à la femme ou à la fille du voisin, ruses ou méprises servant ou traversant ces desseins, lettres remises par maladresse aux maris, travestissements, sans parler du fameux sac où par persuasion entre le personnage, vieillard ou capitan, voué par son emploi à la bastonnade. Ces canevas mettent en action des *masques*, le vieux Piphagne et le vieux Lucas, mariés tous les deux et tous les deux libertins, le capitaine Rodomont, une Isabelle, jeune femme ou fille malicieuse, Tabarin enfin, valet rusé, avec sa femme Francisquine[4]. Antoine Girard, frère du charlatan

Le mot *masque* sera écrit en italiques partout où il aura ce sens : là où il ne sera pas imprimé en italiques, il s'appliquera, suivant le sens ordinaire, à l'habitude qu'eurent beaucoup d'acteurs de jouer masqués.

1. Voyez le curieux et excellent livre de Baschet, *les Comédiens italiens à la cour de France*.

2. Dans les *Œuvres complètes de Tabarin*, éd. P. Jannet, 1858, au tome II.

3. T. I, p. 219 et t. II, p. 137, des *Œuvres complètes de Tabarin*.

4. Il y a une farce où Francisquine est femme de Lucas. Francisquine est la « commère », très peuple, et gaillarde, honnête pourtant.

Mondor, a relevé et marqué de son originalité le type italien de Tabarin, qu'on trouve au siècle précédent[1]. Le ménage Tabarin et Francisquine n'est qu'un ménage de théâtre : la farce les marie. En réalité, Antoine Girard a épousé à Rome Vittoria Bianca, et sous le *masque* de Francisquine joue une certaine Anne Begot.

A l'Hôtel de Bourgogne, vers 1630 ou 1632, un spectacle semblable s'offre. Nous y trouvons la farce en prose et des ébauches d'intrigue : le valet chargé de garder la fille de son maître, et lui passant les messages de l'amoureux, dont il subtilise d'ailleurs les cadeaux, ou bien le valet aidant son maître l'amoureux à entreprendre contre la femme du vieux bourgeois[2]. Ces données, qui font du valet le conducteur de l'action, trahissent leur origine italienne.

Mais ce qui nous apparaît le plus clairement, c'est que la troupe, pour la farce, est constituée à la façon italienne : chaque acteur a son *masque*, son type fixe, qu'il exprime sous un nom invariable chaque fois qu'il joue. Et voilà pourquoi les acteurs, à l'Hôtel de Bourgogne, ont trois noms, un nom réel, un nom de théâtre et un nom de farce : Robert Guérin, dit la Fleur, dit *Gros-Guillaume*; Henri Le Grand, dit Belleville, dit *Turlupin*; Hugues Guéru, dit Fléchelles, dit *Gaultier-Garguille*... Ce dernier nom, le nom de farce, est un *masque*. C'est le nom que les acteurs portent dans leurs rôles, le nom qui désigne un type.

Il y a deux valets : Gros-Guillaume, « enfariné comme un meunier », toque rouge, blouse blanche et pantalon rouge à larges bandes, ventre énorme cerclé de fer et mis en valeur par deux ceintures qui l'enserrent en haut et en bas par-dessus la blouse : c'est le valet ivrogne et bonasse; il a une « naïveté visible », un « inexprimable galimatias », et une « figure si plaisante »! A côté de lui, Turlupin, masqué, dans le costume à peu près de Brighella, valet malin, fourbe et diseur de bons mots.

1. Rigal, *Esquisse d'une Histoire des Théâtres à Paris (1548 à 1635)*, p. 96. — Baschet, *ouvr. cité*, p. 13.

2. Farce imprimée par les frères Parfait, t. IV, p. 254. — Le caractère italien y résulte clairement de ce fait que le vieillard *Parisien* est un marchand qui fait le commerce avec les grandes Indes et va s'embarquer sur un de ses vaisseaux : on reconnaît le Pantalon vénitien.

Voici les vieillards, maris ou pères, et amoureux ridicules : Gaultier-Garguille, grand et maigre vieillard, masqué, avec des cheveux de neige, de grandes lunettes rondes, pourpoint noir à manches rouges, calotte, chausses et souliers noirs, écritoire[1] et gibecière à la ceinture, le bâton à la main. C'est le docteur italien, francisé en avocat. Il est jaloux, cupide et volontiers paillard. Il eut pour successeur Guillot-Gorju, qu'on appela d'une troupe de campagne. Ce *masque* était la création d'un acteur, qui, ayant étudié la médecine, enrichit son emploi d'une imitation fort goûtée du jargon et des ridicules des médecins : il s'était fait une spécialité de leur charge. Boniface, autre vieillard, était un marchand, parfois le Docteur ou le Pédant. Dame Perrine (un homme certainement) faisait la femme de Gaultier-Garguille, qui se disputait avec lui, et était cajolée par Horace (*masque* de Bellerose), qu'assistait Turlupin.

Le terrible capitaine Fracasse, — mêlant les rodomontades de l'Espagnol de Naples, en souvenir de son pays d'origine, aux hâbleries du Gascon, qui était le modèle vivant pour la France, — Alison, — *masque* de vieille, nourrice ou commère, sous lequel jouait un homme, — Florentine, l'amoureuse, complétaient la troupe. On y entrevoit pourtant aussi vers le même temps d'autres types, maintenus par des farceurs moins illustres, un docteur Fabrice, une dame Gigogne, un Gringalet, — *masque*, semble-t-il, plusieurs fois repris dans la première moitié du siècle par divers acteurs, — un Goguelu, type d'écornifleur, qu'une estampe nous représente allant en pique-nique, portant à la main son plat, et derrière son dos, dans une hotte, toute sa famille, femme, enfants, chien et chat, qui dévoreront bien plus qu'il n'a contribué : on nous dit qu'il prétendit remplacer Gros-Guillaume[2].

Telle que nous l'apercevons, cette troupe de l'Hôtel de Bourgogne est la contrefaçon des troupes italiennes. Cepen-

1. Dans *le Testament* qu'un auteur facétieux lui fait écrire, Gaultier-Garguille lègue sa dague avec sa gibecière : il est impossible, sur le dessin de Guillaumot, de voir dans cette « dague » autre chose qu'un étui d'écrivain.

2. Sur tous ces farceurs, voir *le Testament de Gaultier-Garguille* (dans les *Chansons de G. G.* éd. Fournier); Tallemant, *Historiettes*, *Mondory*; Rigal, *Alexandre Hardy*, pp. 122 à 133 ; Guillaumot, *Costumes de la Comédie-Française*.

dant la tradition française n'a pas entièrement disparu ; elle se mêle à l'inspiration étrangère. A côté des acteurs masqués, mode italienne, nous trouvons des *farinés* ou *barbouillés*, tradition française : Turlupin a le masque, mais Gros-Guillaume la farine[1]. A côté des canevas italiens, nous entrevoyons de simples dialogues plaisants, sans une ombre d'intrigue, comme ces farces à deux personnages que jouaient Turlupin et Gros-Guillaume, — Turlupin, le mari, se disputant avec Gros-Guillaume, sa femme : — rien ne saurait être davantage, malgré la prose et l'improvisation, dans la tradition française.

Mondory, qui établit à Paris une troupe rivale, dédaignait la farce et n'y jouait pas : il voulait vouer son talent et son théâtre aux pièces littéraires et régulières, où les honnêtes gens et les dames pouvaient se plaire. Il fut pourtant, pour vivre, obligé d'installer la farce chez lui ; nous connaissons plusieurs *figures* de la farce du Marais : Tibaut Garray « avec son masque à visage bouffi et de taille de Pygmée », — qui essaie de rivaliser avec Gaultier-Garguille, — le valet Filipin, mais surtout le Capitan Matamore, création de Bellemore, — qui éclipsa le Capitaine Fracasse de la troupe rivale, — et Jodelet, « fariné naïf », long, maigre, et parlant du nez : — pendant cinquante ans, Julien de l'Espy porta sur diverses scènes, sans lasser le public, ce *masque* de valet poltron, niais et insolent.

Voilà ce qu'à l'âge de dix ou douze ans, le petit Poquelin pouvait voir, si, comme le veut la tradition, son grand-père le menait à la comédie.

Telle était la vogue de cette farce, et surtout des *masques* qui s'y produisaient, que les écrivains plus d'une fois introduisirent dans leurs pièces les farceurs les plus applaudis, en leur gardant leur nom et leur type. Du Ryer montrait Gros-Guillaume dans ses *Vendanges de Surène* : Alison était le personnage principal d'une comédie en cinq actes ; Corneille et d'autres mettaient en beau style les fanfaronnades du Capitan

1. Clément Marot, *Épitaphe de Jean de Serres, excellent joueur de farces :*

... Quand il entrait en salle,
Avec une chemise sale,
Le front, la joue et la narine
Toute couverte de farine...

Matamore, et le *masque* de Jodelet donnait son nom à plusieurs comédies de Scarron et de ses contemporains.

Cependant la farce, au milieu du siècle, tendait à disparaître[1]. La comédie littéraire l'absorbait et l'étouffait. Il est probable qu'elle fut à la longue victime de la présence des honnêtes gens et des dames. Madame de Rambouillet, nous dit Tallemant qui l'en blâme, ne pouvait entendre un gros mot; et la farce mettait à une rude épreuve les oreilles précieuses. Corneille, Rotrou, et quelques écrivains polis installèrent, au lieu de la farce, une comédie spirituelle et décente, qui, même dans les audaces de Scarron, ne révoltait pas la délicatesse du beau monde.

II

Presque abolie à Paris et maintenue par le seul Jodelet qui jouait au Marais, la farce subsistait en province, dans les troupes de campagne, et surtout dans la troupe des Béjart et de Molière. Lorsqu'ils arrivent à Paris en 1658, ils rappellent tout à fait les farceurs qui jouaient vingt-cinq ans auparavant à l'Hôtel de Bourgogne. Chaque acteur de la troupe a son *masque*, nom et caractère fixes, pour la farce : pour vieillards, le Docteur et Gorgibus; pour valets, d'abord Gros-René ou le Barbouillé, c'est-à-dire le « fariné » : — avec sa farine, sa grosse bedaine, sa naïveté (car il est « homme fort rond de toutes les manières »), avec son ivrognerie, il ressuscite Gros-Guillaume; il a en propre le galimatias philosophique, le burlesque étalage de doctrine; — outre Gros-René, Mascarille et Sganarelle, deux *masques* que se compose et qu'essaie successivement le chef de la troupe.

Lorsque ces comédiens paraissent au Louvre devant le roi, le 24 octobre 1658, après avoir joué *Nicomède*, Molière demande à Sa Majesté la permission de jouer « un de ces petits divertissements qui lui avaient acquis de la réputation et dont il régalait les provinces[2] »; et il donne le *Docteur*

1. Scarron, *Roman comique* ; Tallemant, *Historiettes*, *Mondory*.

2. La Grange, préface de l'édition de 1682.

amoureux. C'est une *farce*, mais, la farce n'étant plus à la mode, Molière n'ose se servir du mot, et emploie le terme plus relevé de *divertissement*. « Comme il y avait longtemps qu'on ne parlait plus de ces petites comédies, l'invention en parut nouvelle[1]. »

Ainsi, comme auteur et comme acteur, c'est par la farce que Molière se révèle à Louis XIV et au public parisien. Entre l'Hôtel et le Marais, l'originalité de sa troupe est dans la résurrection de ce genre. Il reprend la tradition de Gros-Guillaume, de Gaultier-Garguille et de Turlupin : n'est-ce pas là le grain de vérité qu'enfermait l'absurde accusation d'avoir acheté les manuscrits de Guillot-Gorju?

Puis, lorsqu'il offre aux Parisiens une nouveauté de sa façon, ce n'est pas une grande comédie, à la façon de l'*Étourdi* — ou du *Menteur* — qu'il joue, mais une farce. Car, de quel nom appeler *les Précieuses ridicules*? L'auteur, en les publiant, les intitule comédie, et nous rejetons le nom de *farce*, par respect pour lui. Mais l'étiquette n'y fait rien : regardons la pièce. Voici d'abord trois *masques*, vrais personnages de *commedia dell'arte*, déjà présentés au public avec leur nom et leur physionomie comique dans d'autres intrigues : Gorgibus, Mascarille, Jodelet. Les autres personnages n'ont pas de noms : ils gardent les noms des acteurs qui les jouent, La Grange, Du Croisy, et aussi Madelon, Cathos, Marotte : car il est probable que « Madelon » est Madeleine Béjart, — « Cathos », Catherine du Rosé (mademoiselle de Brie), — « Marotte », Marotte Beaupré ; sont-ce là les habitudes de la comédie littéraire? Pas plus que la prose, si rare dans la comédie du XVIIe siècle avant Molière : les exceptions qu'on peut citer ont un rapport étroit à la farce.

Qu'est-ce que la donnée comique sur laquelle se bâtit la satire des mœurs, Mascarille marquis, et Jodelet vicomte? Nous avons vu Gros-Guillaume femme de Turlupin ; et la comédie italienne improvisée nous présentera Scaramouche ermite, Arlequin lingère du Palais, Colombine avocat : ne voit-on pas par là clairement la qualité du scénario de Molière?

1. La Grange se trompe : il y avait Jodelet, mais Jodelet seul.

Le vieux Jodelet s'était empressé de rejoindre cette jeune troupe qui reprenait la tradition dont il était resté le seul représentant, et Molière s'était empressé de l'accueillir : est-ce par déférence pour son camarade qu'il lui laisse établir le *lazzi* des gilets multiples dont on le dépouille au dénouement ? Mascarille est-il d'un autre goût que Jodelet? Regardons. Comme Turlupin en face de Gros-Guillaume, en face de Jodelet enfariné se présente Mascarille masqué [1]. Et voici l'entrée, le costume du personnage :

Imaginez-vous donc, madame, que sa perruque était si grande qu'elle balayait la place à chaque fois qu'il faisait la révérence, et son chapeau si petit, qu'il était aisé de juger que le marquis le portait bien plus souvent dans la main que sur la tête ; son rabat se pouvait appeler un honnête peignoir, et ses canons semblaient n'être faits que pour servir de caches aux enfants qui jouent à cligne-musette ; et, en vérité, madame, je ne crois pas que les tentes des jeunes Massagètes soient plus spacieuses que ces honorables canons. Un brandon de galants lui sortait de sa poche comme d'une corne d'abondance, et ses souliers étaient si couverts de rubans qu'il ne m'est pas possible de vous dire s'ils étaient de roussi, de vache d'Angleterre ou de maroquin : du moins, sais-je bien qu'ils avaient un demi-pied de haut, et que j'étais fort en peine de savoir comment des talons si hauts et si délicats pouvaient porter le corps du marquis, ses rubans, ses canons, et sa poudre [2].

Cet aspect n'indique-t-il pas le ton du rôle? et n'est-ce pas là un personnage de farce ?

Mais on sait bien que Molière, dans son jeu, se rapprochait des acteurs de la farce italienne, qu'il admirait beaucoup Scaramouche avec lequel il partageait la jouissance de la salle du Petit-Bourbon. On sait combien ses ennemis lui ont reproché ses grimaces, ses contorsions, ses postures, et que cela veut dire que Molière avait adopté la gesticulation expressive, la mimique vivante des Italiens. S'ensuit-il que Molière

1. « Il contrefaisait d'abord les marquis avec le masque de Mascarille ; il n'osait les jouer autrement. » — (Ceci est équivoque : « le masque » peut être le caractère fixe de la farce ; ce qui suit est décisif : — « Mais, à la fin, il nous a fait voir qu'il avait *le visage assez plaisant* pour représenter sans masque un personnage ridicule. » (De Villiers, *Vengeance des marquis*, sc. VII).

2. Mademoiselle Desjardins, *Récit de la farce des Précieuses*. — Elle n'est pas une ennemie ; au contraire.

auteur ait eu les mêmes maîtres que Molière acteur? que son œuvre écrite ait les mêmes origines que son jeu?

Il faut remarquer d'abord qu'un certain jeu impose un certain style, quand l'auteur est acteur, et écrit ce qu'il jouera. Tandis que la comédie littéraire, comme la tragédie, avant Molière, ne voit ni ne montre les corps, exprime les mœurs par l'abstraction des discours, par les analyses fines ou les vives images du style, et ne dessine sensiblement les pensées que par les accents de la voix, soutenus tout au plus d'un geste oratoire, tandis qu'un rôle comique n'est pour ainsi dire avant Molière que la voix d'un esprit plaisant ou bouffon, dans Molière le sentiment intérieur qui se pousse au dehors met tout l'homme en branle, et le discours s'accompagne d'une grimace, d'une posture, qui l'interprètent et le complètent. Il n'y a pas de place pour les développements de littérature, pour les mots d'auteur, qui ne comporteraient pas la gesticulation révélatrice du caractère. La naïveté impersonnelle du style de Molière tient étroitement à la nature de son jeu; parce qu'il s'attachait en écrivant à se ménager les moyens de donner l'image animée d'un original, il n'avait ni le temps ni le goût d'étaler son esprit.

Puis voyons le progrès de l'auteur. Il commence, en province, par des farces, *Gros-René Écolier*, le *Fagoteux*, *Gorgibus dans le sac*, le *Docteur amoureux*, la *Jalousie du Barbouillé* : un acte, en prose, c'est encore la forme des *Précieuses*, sans parler des *masques* ou caractères fixes. Après les *Précieuses*, *Sganarelle*, farce aussi, s'il en fut jamais, par le sujet et par le ton, et encore en un acte; mais le vers s'y ajoute. Ici se place l'excursion malheureuse que Molière fait avec *Don Garcie* dans le genre de la comédie littéraire, en vers, en cinq actes, avec intrigue italienne et dialogue spirituel; ensuite il reprend sa voie où il l'avait quittée, et de l'acte unique, il passe, gardant le vers, à la forme en trois actes, commune dans la *commedia dell'arte* : ce sont l'*École des Maris* et les *Fâcheux*. Et enfin, il atteint de nouveau la forme ample des cinq actes, avec l'*École des Femmes*, mais il l'atteint, après ces essais, par un élargissement progressif de son talent, et de sa facture, non par une observance machinale des conventions reçues avant lui.

Molière a visiblement suivi deux voies : celle de la comédie

littéraire, *l'Étourdi*, *le Dépit*, *Don Garcie;* celle de la farce, *Fagoteux* et analogues, *Précieuses*, *Sganarelle*. Dans laquelle croit-on que se trouveront, au bout, la comédie de mœurs et la comédie de caractère, ces deux manifestations supérieures du génie comique de Molière? *L'Étourdi* promettait-il autre chose qu'un Rotrou ou un Regnard? Mais *les Précieuses*, n'est-ce pas la « bonne comédie »? S'étonnera-t-on que celui qui a fait converser Mascarille et Madelon ait ensuite exprimé l'avare ou l'hypocrite? S'étonnera-t-on que celui qui a montré les imaginations de Sganarelle crée Arnolphe et ses terreurs, ou Chrysale et ses colères?

On pourrait dire ceci : « Mais, justement, *les Précieuses*, *Sganarelle*, tiennent encore de la farce et sont déjà la comédie. Le progrès de Molière a consisté en un double effort, l'un par lequel il a sinon totalement éliminé, du moins réduit de plus en plus la farce, l'autre par lequel il a développé les éléments de vraie comédie encore enfouis sous la farce dans *les Précieuses* mêmes. Il a fait ses chefs-d'œuvre quand il a eu à peu près dépouillé le farceur. »

Il y a ici deux choses à distinguer, si l'on veut éviter l'équivoque : les effets scéniques de la farce, et le principe esthétique de la farce. Les effets de la farce sont grossiers : cela s'explique par le public auquel elle s'offrait. Que ces effets soient devenus rares dans les chefs-d'œuvre de Molière, qu'il ait produit le rire par des moyens plus délicats que les coups de bâton et les grosses caricatures, c'est certain. Mais ce n'est là que l'extérieur, l'enveloppe de la farce. La farce est un genre de drame ayant, bien que ces mots paraissent ambitieux, son esthétique, sa méthode d'invention. Et c'est cette esthétique de la farce, cette méthode d'invention, une certaine façon originale de traiter la matière de la vie, que je prétends, sans paradoxe, retrouver dans les chefs-d'œuvre mêmes de Molière.

III

S'il est une partie de l'art que Molière ait ignorée ou méprisée, c'est celle qui consiste à combiner une intrigue, à en faire jouer les ressorts pour conduire le spectateur au dénoue-

ment par toute sorte de détours et de surprises. Cet art de compliquer pour débrouiller, de faire ricocher et rebondir une action dont le mouvement semble épuisé, de l'emmêler soudain, dans l'instant où elle semble éclaircie, et de la démêler enfin tout d'un coup par un moyen aisé, quand on l'a conduite au point d'être en apparence insoluble, n'a jamais été l'art de Molière. Il est bien petit garçon ici à côté de Beaumarchais, de Scribe et de M. Sardou, à côté même de Corneille. Faut-il rappeler *l'École des Femmes* si gauchement bâtie sur un quiproquo trop prolongé et dénouée par une reconnaissance très mal préparée, *les Femmes savantes* et l'invention naïve autant que commode des fausses lettres, le *Tartuffe* et le miracle de l'intervention du roi, — véritable *deus ex machina* quoi qu'on ait dit, — *l'Avare* et cette cascade de reconnaissances qui feront les mariages nécessaires à la comédie sans rien sacrifier du caractère d'Harpagon, *Georges Dandin* et cette absence de dénouement, qui laisse aller les choses après la pièce comme elles allaient avant la pièce? *Le Misanthrope* même, avec son minimum d'action, ne peut se dénouer sans un artifice imprévu de lettres trouvées.

En voilà assez pour nous édifier : ce n'est point par l'intrigue que vaut la comédie de Molière. Tout le monde l'avoue. Mais voyez la portée de cet aveu. L'intrigue, c'est justement la caractéristique de la comédie littéraire que la Renaissance italienne a tirée de la comédie antique. C'est l'intrigue que l'Italie a prêtée à l'Espagne et à la France pour constituer leur comédie moderne. L'invention consiste à mêler et à démêler un écheveau de tromperies et de quiproquos : l'*inganno* est la source inépuisable de l'intérêt et du rire. Et pour cela les valets, entremetteurs, fourbes de toutes qualités et de tout habit, sont les agents principaux de ce théâtre : ils occupent triomphalement la scène, parce qu'en leur esprit sont les ressorts de l'action.

Aussi est-ce l'intrigue qui recommande la plupart des comédies françaises avant Molière : *les Galanteries du duc d'Ossone*, de Mairet, comme *le Menteur* de Corneille, *la Sœur* de Rotrou comme *la Belle invisible* de Boisrobert, *l'Esprit follet* de d'Ouville comme *le Maître étourdi* de Quinault. Et quand le jeune Molière veut s'élever à la dignité d'auteur, il traite

d'abord la comédie selon la mode : il fait *l'Étourdi*, une cascade de tromperies, *le Dépit amoureux*, un tissu de quiproquos.

Mais quand il écrit *les Précieuses*, et puis quand il donne *le Misanthrope* ou *le Mariage forcé*, *le Tartuffe* ou *Pourceaugnac*, *les Femmes savantes* ou *le Malade imaginaire*, l'intrigue n'est plus, comme dans les pièces que jouaient Trivelin et Scaramouche, qu'un fil qui relie les situations comiques, un cadre qui assemble les tableaux plaisants. Elle n'est plus qu'un prétexte à tirer les fils des marionnettes humaines dont la gesticulation expressive fait la comédie.

Je ne parle pas des *Fâcheux* : l'intrigue insignifiante sert à évoquer sur la scène un chasseur, un musicien, un savant, un joueur, etc. N'est-ce pas le monologue comique de notre ancien théâtre qui ressuscite? Mais grâce à l'intrigue, au lieu d'un seul original, comme ce délicieux « Franc Archer de Bagnolet » qui est le chef-d'œuvre du genre, toute une série de types défile devant nous et se peint à nous par ses propos.

Les *Fâcheux* sont une exception ; mais partout dans Molière abondent les scènes à peine rattachées à l'intrigue, et qui ne sont pas placées pour y concourir. Les scènes du *Dépit amoureux*, artificiellement rapportées par trois fois dans trois intrigues différentes, se peuvent partout détacher, et, isolées comme nous les présente la Comédie-Française, font une petite farce délicieuse. Dans *Don Juan*, Sganarelle discutant avec son maître, don Juan se défaisant d'un créancier ; dans l'*Avare*, la délibération de l'avare qui veut donner à dîner, la scène du mémoire des hardes que baille le prêteur au lieu d'argent comptant; dans les *Femmes savantes*, la séance du bureau d'esprit, les querelles de Chrysale et de sa femme; dans le *Misanthrope*, la scène du sonnet, l'entretien de la coquette avec la prude : autant de scènes — et il y en a bien d'autres pareilles — dont la portée dépasse singulièrement l'intérêt de l'intrigue qui les amène, et qui ne font pas leur effet par l'obstacle ou l'aide apportée au dénouement, au mariage nécessaire de la comédie littéraire. Séparées de l'intrigue, elles retiennent leur valeur essentielle et leur substance savoureuse, qui sont entièrement dans l'expression naïve et plaisante des mœurs et des caractères par le dialogue. Mais des dialogues expressifs de mœurs et de caractères avec peu

d'intrigue, ou sans intrigue du tout, c'est justement le propre de la farce italienne, avec ses *lazzi* fantaisistes, et de la farce française, avec ses platitudes grossières. Molière élargit le cadre, multiplie les types et les manifestations de chaque type : il ne change pas le principe qui est de chercher toujours le comique dans le rapport à la vie, non dans le rapport à un dénouement.

Il paraît sans doute hardi de rapprocher de la farce la grande comédie de caractère dont Molière a donné l'exemplaire unique. Nulle part il n'a été plus véritablement créateur. Mais où donc en a-t-il pris l'idée ?

Ce n'est pas à coup sûr dans la comédie littéraire, où l'intrigue dominait. Sur cette intrigue on moralisait avec vraisemblance. La situation tirait de chaque acteur des sentiments adaptés à son intérêt dans la pièce et à son emploi. Une vague classification des humeurs et des goûts, selon l'âge, le sexe et la profession, dont les généralités d'Aristote et d'Horace sur les quatre saisons de la vie et les modèles de Térence fournissaient la substance, assignait au personnage ses discours. Les mêmes situations appelaient des sentiments pareils chez des personnages divers, et des situations différentes évoquaient des sentiments divers chez le même personnage. Des physionomies peu distinctes entre elles, des humeurs généralement vraisemblables, mais sans cohésion particulière et individuelle, voilà ce que la comédie littéraire présentait à Molière. Il n'y avait pas là des *caractères*.

Un caractère, au sens que le mot a chez Molière, est une nature puissamment unifiée par la domination d'une passion ou d'un vice qui détruit ou opprime toutes les autres affections et puissances de l'âme, et devient le principe de toutes les pensées et de tous les actes du personnage. L'amour seul, parfois, résiste à cette tyrannie, et de ses résistances, de ses défaites partielles ou de ses compromis imprévus jaillit une source de comique.

Il y a pourtant dans la comédie littéraire quelques œuvres qui pouvaient mettre Molière sur la voie. Non pas *le Menteur*, que personne aujourd'hui ne songe à donner pour une comédie de caractère, mais *l'Illusion comique*, avec l'éclatante fantaisie du Matamore, *le Pédant joué*, avec ces types si caractérisés du

pédant, du capitan et du paysan ; le *Parasite*, de Tristan, encore un capitan à côté du parasite ; le *Don Japhet* et les *Jodelet* de Scarron, ces caricatures énormes, surtout *le Campagnard* de Gillet de la Tessonnerie, où le type conventionnel du capitan est à peu près complètement transformé par une observation réelle dans la curieuse charge du gentilhomme de campagne : toutes ces œuvres où l'intrigue ménage le jeu d'une figure marquée et burlesque, ne sont-ce pas les ébauches et les modèles de la comédie de caractère ? Molière pouvait partir de là.

Il le pouvait d'autant mieux que presque toutes ces comédies tirent leur caractère de l'introduction dans l'intrigue d'un type pris à la farce française et étrangère [1]. Il le pouvait ; mais il ne l'a pas fait. Car pourquoi n'aurait-il pas continué le Matamore de Corneille, ou le Campagnard de Gillet, par de grandes comédies en vers comme étaient les modèles ? Pourquoi serait-il retourné au cadre restreint, à la prose, à la facture de la farce, dans ses premiers essais de caractères ?

Si la comédie de caractère s'ébauche par *les Précieuses* et par *Sganarelle*, c'est la preuve que Molière a conçu d'abord le caractère sous la forme du *masque* italien que les farceurs français, nous l'avons vu, s'étaient approprié.

Les *masques* de la *commedia dell'arte* ne sont pas autre chose, en effet, que des essais de caractères généraux. En leur origine, assurément, les *masques* avaient des traits locaux et professionnels, qui en particularisaient la généralité : Pantalon était Vénitien et marchand, le Docteur était Bolonais et, comme son nom l'indique, savant en lois, Arlequin était Bergamasque et paysan, Scaramouche était Napolitain et aventurier : Napolitain aussi, et plus ou moins mâtiné d'Espagnol, le Capitan qui, sans être aussi grand seigneur qu'il prétendait, était gentilhomme et riche.

Mais, en France, ces traits d'origine et de condition ont

1. Le Matamore et Jodelet sont pris de la farce française contemporaine. Scarron, Thomas Corneille et d'autres auteurs exploitent le genre espagnol appelé *comedia de figuron* : or ces *figurones* paraissent bien être des figures portées de la comédie populaire dans la comédie littéraire. Mais le type du parasite, chez Tristan, abstraction faite de la satire personnelle qu'il contient, n'est qu'un moule à tirades, un thème aux variations de style burlesque. J'en dirai autant des *Visionnaires* de Desmarets : les caractères n'y sont que les étiquettes d'autant de catégories d'amplifications littéraires.

passé inaperçus et se sont transformés en qualités générales. Le Capitan n'est plus que vanité et poltronnerie ; Scaramouche, que fourberie et impudence ; Brighella n'est plus que le valet insolent et rusé ; Arlequin, le valet naïf et balourd ; le Docteur devient le pédant en toute philosophie et belles-lettres, et Pantalon est la vieillesse morose, avare et dupe. Lorsque les auteurs italiens modifient en France les types primitifs, c'est pour en varier et en accuser la signification générale : ainsi se transforment Trivelin et Arlequin. En dépit des dialectes et des costumes par où continue longtemps de se révéler l'origine locale de plus d'un *masque*, le spectateur français ne voit et ne peut voir que des expressions générales de la sottise ou de la ruse, du libertinage ou de l'avarice, toute une éternelle humanité individualisée gracieusement par la fantaisie ou l'observation personnelles de l'acteur.

Voilà bien le principe du *caractère* au sens de Molière. Il l'a si bien senti qu'il a d'abord essayé de couler son observation et son invention dans des *masques*.

Il a commencé par créer Mascarille et Sganarelle[1] : deux *masques* de valets, mais que, selon le procédé italien, il fera au besoin passer par divers états et conditions.

Mascarille, *fourbum imperator*, proche parent de Scapin, tout Italien de traits et de costume, lui servira à jouer les *Précieuses*. Mais ce masque de valet est étroit. Ce n'est qu'un fourbe, il ne peut qu'*imiter* les autres états, et, par une copie satirique, en exagérer ridiculement les travers. Avec lui, pas de représentation exacte et vraie des mœurs françaises : ce sera toujours Mascarille faisant des charges, Mascarille faisant le marquis, et non pas ce que le poète maintenant conçoit, un vrai marquis porté de la vie à la scène.

Alors Molière, dans les parades de sa jeunesse, reprend un

1. De ces deux *masques*, Mascarille seul est masqué. Sganarelle, du moins à partir de l'*École des Maris*, n'est pas masqué. Il a, dans les documents (Cf. Guillaumot), les sourcils et la moustache fortement accusés au charbon, ou peut-être à l'encre :

> Quelque Janin ayant la joue pleine
> Ou de farine ou d'encre...
>
> (Ronsard, *Bocage royal*, II, *A Gatherine de Médicis*).

Cet acteur non masqué, et *barbouillé* (quoique non fariné), est plus dans la tradition française que l'acteur masqué.

autre caractère de valet, Sganarelle. Celui-là n'a que le nom d'italien : s'il a été d'abord masqué, Molière le démasque. Tout valet qu'il est, il semble qu'il se fasse l'héritier de Guillot-Gorju : il joue le ridicule de la médecine. Trois fois nous le retrouvons affublé de la robe du médecin : dans le *Médecin volant*, dans le *Médecin malgré lui* et dans *Don Juan*. Mais Molière élargit le *masque* et transforme Sganarelle. A la différence de Mascarille essentiellement valet, celui-ci ne sera valet que par occasion : par essence, il est seulement peuple, ignorant, égoïste, buveur, poltron, simple, sauf quand la peur ou l'intérêt lui aiguisent l'esprit, plutôt armé d'un gros bon sens terre à terre que de grâce brillante et de verve légère. Il est mûr ou vieux, paysan ou bourgeois, mari, tuteur ou père, et, en l'une ou l'autre de ces trois qualités, volé, trompé, rossé. De 1660 à 1666, ayant rejeté Mascarille, Molière nous présente en six de ses pièces le type de Sganarelle ; mais on voit que le *masque* se défait dans ses mains. Il ne reste guère plus entre ces divers Sganarelle que l'identité du nom et une certaine parenté de nature : ce n'est plus la permanence de l'Arlequin, du Pantalon italiens; c'est sous un seul nom toute une famille d'esprits et de tempéraments.

Pourtant Molière va encore se débarrasser de Sganarelle. Les *masques* italiens l'avaient aidé à simplifier expressivement la vie, à fixer une physionomie morale dans un trait caractéristique; lorsqu'il fut rompu à cette méthode, il rejeta le *masque*. L'identité factice créée par le nom lui devient une gêne. Si c'est Sganarelle, ce paysan ivrogne dont la vengeance de sa femme fera un médecin, le vieux bourgeois amoureux du *Mariage forcé* n'est pas Sganarelle. Il y a là deux hommes et deux vies, non un seul homme en deux emplois. Et Molière brise le dernier lien qui extérieurement rattachait sa comédie à la *commedia dell' arte*. Il s'efforce même alors d'effacer de l'esprit du public l'impression de l'identité de ces Sganarelle ; il les costume diversement, comme le montre l'inventaire de sa garde-robe fait à son décès : ici en satin rouge cramoisi, là en satin « couleur de musc », ailleurs en « haut-de-chausses et manteau couleur d'olive » et « jupon de satin à fleurs aurore [1] ».

1. Eud. Soulié, *Recherches sur Molière et sa famille*. — Il a de même, en ses dernières années, éloigné Mascarille de ses origines italiennes : le frontispice de

Avant 1666, il s'était souvent libéré de Mascarille et de Sganarelle : après 1666, il ne reviendra plus à ces *masques*. Combien Tartuffe eût perdu à s'appeler Mascarille hypocrite, Orgon à être Sganarelle dévot! En nommant chaque bourgeois ou chaque fourbe d'un nom particulier, l'auteur ne fait pas moins apparaître le fond commun de bon sens grossier et de crédulité poltronne, comme le fond commun d'esprit ingénieux et de malice hardie. Mais il empêche le type abstrait, général, de prédominer. Il se donne la liberté de l'individualiser, de le marquer de traits qui le renouvellent. Il se rapproche ainsi de la vie. Sganarelle était un progrès sur Mascarille : la disparition de Sganarelle comme de Mascarille marque une nouvelle étape dans l'imitation vraie des mœurs.

Il a fallu que Molière, pour en venir là, eût couru la moitié de sa carrière parisienne. Mais s'il a rejeté l'apparence, il a gardé la structure du masque. Arnolphe, Harpagon, Tartuffe, Alceste, ne sont pas composés autrement que les six Sganarelle, autrement que Pantalon ou Scaramouche. Ils ont ce trait du masque italien de porter à travers toutes les situations de la pièce la fixité invariable de leur caractère. On les campe devant le public, on leur donne l'occasion de se montrer dans toutes leurs postures et de faire tous les gestes qui appartiennent à leur humeur. Nous voyons le Misanthrope aux prises avec le donneur d'embrassades, le bel esprit vaniteux, la prude, la coquette : avec tous et toutes, il dit le mot, fait la grimace qui le peignent. Le *masque* accentué de l'atrabilaire enveloppe et rend plaisantes les délicatesses sentimentales du jaloux[1] : encore Alceste, avec ce qu'il tient des analyses de *Don Garcie* et de la comédie littéraire, est-il unique. Partout ailleurs, l'action n'a pas pour objet de produire des modifications de sentiments, mais de faire jaillir inépuisablement en des actes divers et sous des jours variés le sentiment qui est le ressort unique du caractère. Comme Arlequin, en toutes ses contorsions, exprime invariablement la naïveté finaude qui le

l'édition de 1682 nous montre le Mascarille des *Précieuses* fort reconnaissable en sa perruque et son costume, mais sans masque ; il n'en a plus et montre le visage de Molière, comme Sganarelle.

1. Le *Misanthrope*, comme on sait, reprend sa plus forte situation et ses plus beaux vers à *Don Garcie*. Toute l'évolution sentimentale de la jalousie s'est coulée sous la fixité comique du type du franc parleur.

constitue, ainsi Harpagon est en chaque syllabe de son rôle l'avare — et Tartuffe, l'hypocrite.

La permanence de leur type est éclatante, et inaltérable : c'est pour cela que La Bruyère les trouve grossis et Fénelon forcés. C'est pour cela aussi qu'il n'y a pas de dénouement à la comédie : parce qu'ils doivent être tels à la fin qu'au début, ils ne peuvent dire *oui* après avoir dit *non*, un *non* qui était dans la nécessité de leur essence ; il faut un artifice du poète pour dénouer. Les défaillances et les repentirs leur sont interdits autant qu'à Scaramouche un acte de vaillance ou d'honnêteté.

IV

Mais il y a dans la comédie de Molière une partie importante, que la farce italienne, du moins pour des spectateurs français, ne contenait pas ; — je veux dire : la peinture des conditions et des rapports sociaux.

Molière nous montre toutes les classes, et tous les rapports dont la société française de son temps est faite : paysans, bourgeois, hobereaux, beaux esprits, grands seigneurs, servantes, bourgeoises, demoiselles et dames. C'est une grande partie de son talent que la fine répartition des vices et des ridicules entre les divers états.

Déjà, sous le nom de Sganarelle, il avait forgé une figure bien connue dans notre tradition comique. Plus qu'aux Pantalon ou aux Arlequin de la *commedia dell'arte*, Sganarelle, valet ou maître, veuf ou mari, amoureux ou père, ressemble au *vilain* de notre ancienne farce, toujours menacé, comme lui, en ses trois parties sensibles, le dos, la bourse ou la femme, toujours, comme lui, *rossé*, *volé*, *trompé*. Sainte-Beuve l'a bien vu : Sganarelle contient Arnolphe et Dandin et Orgon ; malgré son nom italien, il est de pure race française.

Et justement, ce que notre farce nationale avait de propre, en face de ces ébauches de caractères que sont les *masques* italiens, c'était d'esquisser l'image plaisante des rapports sociaux. Elle nous montrait non des libertins et des avares, ou des fripons, mais le gentilhomme, le curé, l'avocat, le

soudard, le vilain, le savetier, le tailleur, le chaussetier. Elle ne représentait pas l'amour, mais le ménage, et l'amour comme perturbation du ménage et souci du mari. Elle étalait largement les querelles et les mésaventures des ménages; mais l'éternel conflit de la ruse féminine et de la brutalité masculine se produisait moins comme l'opposition de deux natures morales que comme le rapport de deux conditions sociales. C'est l'état de mariage qui nous est montré dans le jeu des malices contraires des deux sexes.

Par là Molière se rencontre tout à fait avec l'ancienne farce française. Où la connut-il? Se laissait-elle encore apercevoir, en son esprit et ses tendances, sous la forme italianisée des farces du Pont-Neuf et de l'Hôtel de Bourgogne? La trouva-t-il en province, où elle se jouait encore? Lui fut-elle communiquée par l'impression? Avait-il entre les mains des livrets analogues à ceux d'Oudot, de Rousset et de Barnabé Chaussard que le hasard a fait arriver jusqu'à nous? Il a connu des farces françaises : le fait est certain, puisque parfois il y a pris des matériaux; la voie est incertaine. Il a connu le genre, par conséquent; et quoi que le génie du poète, la délicatesse de l'art classique y mettent de différence, invinciblement les figures d'Arnolphe, de Jourdain, de Dandin, de Pourceaugnac, font penser aux Naudet, aux Georges le Veau, aux Colin de l'ancienne farce, au drapier Guillaume et à l'avocat Patelin. Là sont les germes que Molière a développés; là, le premier emploi du procédé comique avec lequel il a fait des chefs-d'œuvre. Ses figures, infiniment plus riches de substance et moins sèches de dessin, ne sont pourtant pas construites par une autre méthode, ne procèdent pas d'une autre façon de regarder la vie, que les grossiers et rudes bonshommes qui amusaient à peu de frais les sujets de nos rois Louis XI et Louis XII.

Tandis que les grands caractères étiquetés de noms conventionnels, Alceste, Tartuffe, Harpagon, sont comme les *masques* d'une humanité générale, les personnages aux noms réels et vraisemblables, Pourceaugnac, Dandin, Jourdain, Arnolphe (ou Arnould), sortent d'une tradition plus purement française : les uns sont plus abstraits et moraux, les autres plus localisés et sociaux.

Les uns et les autres ont ce caractère commun, par où l'unité s'établit dans ce théâtre, de s'exprimer naïvement par leurs discours. La comédie est une *conversation active*; le dialogue est tout, entendons ce dialogue expressif et mimé dont j'ai parlé, ce dialogue copieux qui déborde l'intrigue, où l'originalité intérieure d'une nature vigoureusement caractérisée se découvre sans réserve et sans relâche, avec une fougue candide.

Et enfin la vieille farce française, différente en cela de l'italienne qui est purement artistique, devait à son caractère social de renfermer une morale. Une morale, sans doute, bien basse et grossière. Mais il en ressortait un jugement sur le personnage et la situation, qui souvent n'étaient offerts qu'en raison de ce jugement provoqué ou pressenti. Le *Cuvier* ou le *Pont aux ânes* contiennent une conception des rapports qui doivent exister entre l'homme et la femme dans le ménage; *Georges le Veau*, une affirmation sur les mésalliances; *Maître Mimin étudiant* ou *Pernet qui va à l'école*, des jugements sur l'utilité pratique du savoir. *Naudet* fait applaudir la revanche du vilain sur le gentilhomme : c'est la moralité de Figaro désirant rendre à son maître ce qu'il craint d'en recevoir. « Le Franc archer de Bagnolet », Colin qui « vient de Naples et amène un Turc prisonnier » jugent, en le peignant, le soldat brutal et pillard. Beaucoup de farces, en un mot, sont l'expression de la conscience populaire, et de ses façons de regarder les rapports domestiques et sociaux. Il y a une distance infinie entre cette moralité rudimentaire et la philosophie profonde des comédies de Molière : il a une gravité, une force, une liberté personnelle de pensée qui ne sont qu'à lui. Mais enfin, lorsqu'il enfermait dans des comédies une conception de la vie, ce n'était ni le Corneille du *Menteur*, ni Rotrou, ni Scarron qu'il suivait, pas davantage Machiavel ou l'Arétin, ni Rojas ou Moreto : sciemment ou non, il reprenait la voie de la farce nationale, où le risible est ce qui choque le jugement moral et le préjugé social du public.

Maintenant, faisons la part aussi large que nous voudrons au génie de Molière, à son invention créatrice, aux suggestions de la comédie ancienne, italienne, française, espagnole; nous tenons là ses origines véritables. Il a commencé par la farce;

il y a formé son jeu expressif et vrai. Il y a trouvé le principe de sa *pantomime*, et cette gesticulation active qui le dispense de chercher l'esprit de mots et le dialogue brillant. Il y a trouvé la direction de son application et la méthode de son invention, le principe de la concentration d'un caractère général ou de l'expression d'un ridicule social, la règle, surtout de placer la source du rire hors de l'intrigue, uniquement dans le rapport sensible de ses figures à la vie vraie.

Acceptons donc le propos de la malveillance contemporaine : Molière est « le premier farceur de France ». Ce mot d'un ennemi est plus vrai que celui de Boileau reprochant à son ami d'avoir été trop populaire. Boileau rêvait un Molière académique ; le vrai Molière est celui qu'un tableau de la Comédie-Française nous montre au milieu de tous les farceurs illustres, italiens et français. Dans ce tableau des *Farceurs*, Molière figure en compagnie d'Arlequin et de Gros-Guillaume, de Scaramouche et de Guillot-Gorju. Voilà ses maîtres ; et voilà d'où il sort. Il est assez grand pour ne pas rougir de ses origines.

Il est le premier des farceurs, et c'est pour cela qu'il est le premier des comiques. C'est ce caractère qui fait qu'en deux cent cinquante ans, il n'a pas vieilli. Tandis que Corneille et surtout Racine ne sont presque plus accessibles qu'aux lettrés qu'une éducation délicate élève à l'intelligence de leur beauté, le peuple, du premier coup, sans étude ni apprentissage, entend et aime Molière ; Molière, du premier coup, lui entre dans l'esprit et lui va au cœur. Il prend le peuple, parce qu'il vient du peuple ; parce que son œuvre, assimilant puissamment toutes les inventions des doctes et des beaux esprits, tire sa forme maîtresse et sa saveur essentielle de la comédie populaire, italienne ou française ; parce que cette comédie populaire lui a révélé que, dans l'« étrange entreprise de faire rire les honnêtes gens », comme les autres, rien ne sert que d'exposer des portraits qui ressemblent.

GUSTAVE LANSON

ISLAM

I

Sur la côte d'Asie du Bosphore, près du village d'Anatolou-Hissar, l'immense *yali* du Cheïk-ul-Islam tombait lentement en ruine.

Depuis près d'un siècle, il reflétait sa blancheur éclatante dans la mer bleue, et, un jour de splendide lumière, à l'heure où le soleil, semant des parcelles d'or dans l'espace, dardait ses rayons sur la terre, tout à coup, son quai de marbre blanc s'effondra, mettant au fond de l'eau transparente une large tache lumineuse. Dans ses grandes pièces aux lignes pures et harmonieuses, à travers les plafonds aux peintures délicates, les lourdes pluies d'automne s'infiltraient, argentant d'un léger ruissellement les boiseries d'un vieux rose passé, sur lesquelles un peintre naïf et sincère avait peint avec assurance des arbres et des oiseaux improbables.

Au-dessus de ce *yali*, pareils à un escalier de géant, des jardins suspendus s'étageaient jusqu'au sommet de la colline verdoyante. Mais soudain, parfois, un de ces murs délabrés, s'écroulant avec fracas, roulait en un grondement d'orage qui se répercutait aux alentours. Un instant, alors, la famille et les esclaves du Cheïk-ul-Islam étaient prises de l'instinctive inquiétude de l'avenir et se taisaient pour écouter attentivement cette sourde et terrifiante menace.

Puis, l'insouciance et la résignation habituelles au carac-

tère turc revenaient calmer leur effroi : elles se regardaient en souriant et se félicitaient, répétaient le compliment consacré : « Soyons vivantes, le reste n'est rien ! »

En effet, le reste n'était rien, ou bien peu de chose, car tout s'écroulait autour d'elles, sans que nul songeât à ordonner les réparations nécessaires pour conserver ce domaine splendide : le temps ayant raison de tout, à quoi sert d'intervenir dans l'ordre fatal des choses ?...

*
* *

Lorsque, pour la première fois, on était admis en la présence du Cheïk-ul-Islam, chef de la religion musulmane, on restait immobile, saisi de la crainte de voir s'évanouir à jamais cette belle apparition semblable à celles que l'on décrit dans les livres sacrés. La pure blancheur de son turban, de sa barbe et de ses vêtements se confondait en une si parfaite harmonie que l'âme des êtres simples et malheureux qui venaient recevoir ses aumônes s'emplissait de la douce joie de se croire providentiellement secourus. Ils lui baisaient la main en la tenant longtemps pressée sur leurs lèvres, et, le regardant avec ferveur, ils comprenaient que son cœur était une demeure pleine de clarté dont la lumière éclairait doucement les beaux yeux qu'il posait sur eux,

Ils savaient aussi que sa bonté était infinie, que sa vie avait été et restait aussi pure que les fleurs écloses sur les sommets sacrés, et qu'à l'heure qui n'est plus la nuit, mais pas encore le jour, à l'heure où la terre sombre s'éclaire d'une douce lueur, il priait, appelant les regards de Dieu sur leurs souffrances.

*
* *

Resté veuf après la naissance de sa fille Adilé, le Cheïk-ul-Islam appela auprès de lui sa sœur Adevié-hanem-effendi, qui, veuve aussi et sans fortune, avait vécu jusqu'alors très modestement à Damas, en Syrie. Sans hésiter, au premier appel de son frère, elle s'était embarquée avec Éminé, sa fille,

et une esclave Aliée; arrivée chez lui un matin où les rosiers s'effeuillaient sous les premiers souffles d'automne, elle alla lui baiser la main selon l'usage, et, s'étant fait indiquer l'appartement qui lui était réservé, elle défit ses paquets avec l'aide de son esclave et s'installa définitivement dans le *yali* d'Anatolou-Hissar.

Elle se mit courageusement à diriger la maison de son frère, maison qui semblait livrée au plus complet désordre. Malgré tous ses efforts à se faire aider par lui dans les comptes invraisemblables que l'intendant du *selamlec* [1] lui présentait, elle comprit qu'en dehors de ses devoirs de chef de la religion le Cheïk-ul-Islam était incapable de s'occuper de rien, surtout des détails de la vie matérielle, et, se sentant impuissante à se débattre contre le système ruineux de l'intendant, elle se plaignit à lui du dénûment croissant du harem. Il écoutait ses observations avec bonté, paraissait profondément surpris de découvrir des choses si désagréables et n'admettait point que son intendant pût être un homme sans scrupules. Puis, lui adressant encore quelques paroles d'indulgence et d'encouragement qui lui étaient inspirées par la sérénité de sa belle âme, il congédiait la hanem-effendi qui le quittait de mauvaise humeur, en murmurant plus haut qu'il ne convenait : « Je ne comprends rien à ce que vous me dites, mon auguste frère, mais les paroles des saints ont évidemment un grand pouvoir lorsqu'elles restent mystérieuses. Dieu en soit loué ! »

Alors, aussitôt prise de remords, elle retournait sur ses pas et allait respectueusement lui baiser la main, puis revenait lentement s'asseoir sur le sofa de sa chambre, qui était construite à la manière turque : sur des pilotis autour desquels la mer clapotait jour et nuit avec un doux susurrement, mais parfois aussi avec une grande colère.

Là, assise, immobile, les yeux perdus dans la douce contemplation de la terre, elle posait sa cigarette sur le bord d'une des nombreuses fenêtres qui donnaient à cette chambre l'aspect d'une serre flottante, et, tournant son beau visage vers le palais du sultan, elle priait, appelait les bénédictions de Dieu sur lui et le Cheïk-ul-Islam : ainsi elle sentait venir en son cœur la

1. Partie de la maison réservée aux hommes.

consolation d'espérer que tant qu'il y aurait un sultan et un Cheïk-ul-Islam au monde, la terre frissonnerait de joie.

Mais, au crépuscule, quand la nuit déployait ses ailes à la façon des oiseaux gigantesques, les ruines qui l'environnaient se dressaient, pareilles à de monstrueux squelettes attendant leur sépulture. Et son âme flottait de nouveau incertaine, prise d'une immense détresse.

*
* *

Elle voyait avec effroi l'envahissement des mœurs européennes jusque dans cette maison qu'elle gouvernait, les tendances non dissimulées de sa fille Éminé et de sa nièce Adilé à vouloir s'émanciper et vivre librement, à visage découvert. Avec une morne stupeur, elle suivait du regard ces jeunes filles qui traçaient à bicyclette de grands cercles autour du bassin de porphyre, dans le jardin du harem.

« Évidemment, le diable lui-même est dans l'air! » pensait-elle; et, accablée, elle cachait sa tête dans ses mains.

Comme il advient aux femmes douées d'intelligence et d'énergie qui prennent à un certain âge une grande influence sur leur entourage, la hanem-effendi était consultée sur toutes les affaires du harem, du *selamlec* et du village d'Anatolou-Hissar. Rien n'était réglé sans son avis, et, naturellement, les soucis de tous genres passaient dans son esprit comme de longs troupeaux qui en chassent d'autres devant eux; elle ne parvenait pas à les disperser.

Entre autres un événement étrange la préoccupait singulièrement. La veille, cachée derrière le tour qui sert à passer les provisions du *selamlec* au *harem*, à l'ombre de l'immense laurier-cerise qui s'élevait au-dessus, elle avait écouté l'intendant lui vanter les avantages des légumes sur la viande, que le boucher se refusait à livrer sans être payé, quand tout à coup il s'arrêta, sembla gêné, et dit d'une voix émue par sa pudeur alarmée :

— Si vous me le permettez, effendim, il y a aussi une autre question que je voudrais soumettre à Votre Excellence. Une courtisane périodique est arrivée dans la propriété de Vos

Excellences et, depuis quelques jours, elle psalmodie ses qualités sur le haut de la colline. Je suis vraiment honteux d'avoir à vous avouer que les serviteurs du *selamlec* montent fébrilement le soir jusqu'à elle et qu'ils mettent pour lui plaire des touffes de fleurs d'oranger sur leurs oreilles.

— C'est incroyable!

— Les courtisanes turques apparaissent si rarement qu'il faut, je le crains, nous attendre à des malheurs imprévus. Du reste, remarquez, je vous prie, que les cigognes sont inquiètes sur les toits où elles ont niché leurs petits. Cela, évidemment, présage de bien mauvaises choses.

— Mais pourquoi ne pas la chasser? demanda la hanem-effendi.

— Si elle est apparue, c'est qu'elle est nécessaire, — répondit le sage intendant. — Elle arrive de très loin avec des bergers qui viennent rejoindre les gardiens de la propriété de Vos Excellences. J'ai entendu dire qu'elle était déjà apparue, il y a quelques années; mais alors elle ne savait pas chanter. Son visage et son corps sont des miracles de splendeur; elle se lave trois fois par jour avec l'eau des sources et se parfume avec le parfum d'herbes dont elle a le secret. Peut-être faut-il nous résigner et lui laisser accomplir sa destinée. Si nous la chassions, elle irait sur la colline voisine... Espérons qu'étant arrivée en même temps que les cigognes, elle disparaîtra avec ces oiseaux en automne.

—*Inchallah!*[1] — soupira la hanem-effendi qui voulait s'éloigner.

Mais il toussa de nouveau et se permit de lui dire :

— Ce n'est pas tout; attendez, je vous prie. Le turban du *hodja* de notre village s'est trouvé être posé deux fois dans la même semaine sur la petite étagère de sa chambre. Il voudrait bien vous consulter à ce sujet. Il est là, derrière moi. Peut-il vous parler?

La hanem-effendi rajusta sa coiffure, remit une épingle au col de son *intari* qui s'entr'ouvrait, hésita encore, puis dit simplement :

— J'écoute.

1. « Si Dieu veut! ».

Après les longs compliments d'usage où le paisible *hodja* disait vouloir baiser plusieurs fois et avec ardeur les pieds de la hanem-effendi, il parut si embarrassé qu'elle l'encouragea à parler, lui répétant :

— Je vous écoute, *hodja*.

— J'ai suivi vos conseils, Excellence, mais voilà!... Je pense qu'il faut... que je vous redise le tout... Vous avez dû oublier. Je suis, comme vous le savez, occupé du soin de la mosquée et de l'instruction des enfants du village, auxquels j'apprends à lire le Coran; puis ce sont les pauvres auxquels je donne du pilaf... Alors, vous vous souvenez, n'est-ce pas?... que j'oubliais, sans le vouloir, les devoirs d'un mari envers sa femme... Alors, vous savez aussi qu'elle se mettait très en colère contre moi, et qu'elle parlait beaucoup en racontant aux femmes qui se réunissaient autour de la fontaine des choses qu'un homme n'aime pas voir s'ébruiter, car elles donnent à un village une réputation qui ne convient pas. Eh bien! maintenant, hanem-effendi, il arrive une autre chose qui m'a valu le surnom du « *hodja* aux deux vendredis... » Dans tout notre village, on ne m'appelle plus qu'ainsi.

— Il n'y a pas grand mal à cela! murmura la hanem-effendi.

— Beaucoup, beaucoup! — répondait le *hodja*. — Savez-vous ce qu'a fait ma femme? Voilà! D'après vos conseils, pour avoir la paix, je lui avais dit : « Femme, je t'autorise à mettre mon turban tous les vendredis soir, quand nous nous coucherons, sur la petite étagère, et je me rappellerai ce que j'oublie toujours. »

Le *hodja* soufflait, suffoquait, et, avec un éclat dans la voix, il ajouta :

— Alors, savez-vous ce qu'elle a fait. cette femme? Eh bien! elle a trouvé deux vendredis à la même semaine, et c'est deux fois par semaine que mon turban s'est trouvé placé sur l'étagère! Je lui ai dit : « Étrange femme, il me semble que vous trouvez deux vendredis à la même semaine. » Elle m'a répondu avec une effronterie que ne saurais vous décrire, en riant très haut, à l'européenne : « J'en trouverai bientôt trois!... » Une réponse pareille m'accable, Excellence! Et je viens vous prier d'user de votre grande influence pour que ce

scandale cesse. Le renom du village que je dirige en dépend.

— Mon fils, — avait dit avec dignité la hanem-effendi, — je veillerai à votre bonne réputation et à celle de notre village.

*
* *

Maintenant elle songeait à toutes ces choses et, d'une voix distraite, elle souleva le grillage de sa fenêtre et regarda la mer qu'un courant inaccoutumé faisait tourbillonner en un bouillonnement écumeux.

Un martin-pêcheur, posé sur les ruines du quai, suivait peureusement de son petit œil noir et rond la marche rapide d'un caïque qui approchait; il sembla hésiter, tourna vivement sa tête à droite et à gauche; puis, dépliant ses ailes de turquoise, il prit son vol du côté de la mer Noire. Le caïque accosta, une *cocona* débarqua, tenant une lettre à la main.

En approchant du harem, elle la cacha sous son châle, entra, l'air humble et sournois, mais la hanem-effendi, qui l'avait suivie des yeux, lui cria impérieusement :

— Venez, *cocona*, et remettez-moi à l'instant même la lettre que vous teniez à la main.

La *cocona*, en vraie femme grecque, multiplia ses mensonges; mais, devant le regard que la hanem-effendi fixait sur elle, elle perdit son assurance, se troubla et lui tendit la lettre.

— De qui vient-elle?

— D'Osman-bey.

— C'est bien! Sortez et ne revenez jamais ici.

Restée seule, ne sachant pas lire le français, elle tourna la lettre dans ses doigts, la flaira : c'était un parfum français! Le parfum que les parfumeurs de la rue de la Paix vendent aux beys et pachas soucieux d'être « à la *franca* ».

« C'est toujours ce parfum-là qui se glisse chez nous! » pensa-t-elle. Inquiète, ne sachant au juste ce qu'elle avait à faire, elle manda sa fille Éminé, la pria de lui expliquer ce qu'il y avait d'écrit dans la lettre et de lui dire à qui elle était adressée.

— A moi, — répondit nettement Éminé-hanem, tout en

gardant l'attitude respectueuse qu'elle devait à sa mère. — Ma cousine et moi, sommes depuis longtemps en correspondance avec Osman-bey et Noureddin-pacha. Nous sommes décidées à les épouser. L'instruction que nous avons reçue de nos professeurs européens nous apprend que l'indépendance et la liberté sont les premiers des biens. Voyez les Anglaises, les Américaines, les Françaises, elles sont libres! Nous voulons être comme elles!

Ayant cruellement accentué ces dernières paroles, elle leva la tête très haut, prête à défendre ce qu'elle appelait « sa liberté ».

Sa mère la regardait comme si un abîme venait de s'ouvrir entre elles. Éminé était grande, bien faite et mince à la manière des jeunes filles; les prunelles de ses yeux étaient d'or liquide et brillaient parfois comme les étoiles mouillées que l'on aperçoit après un orage à travers les nuages qui fuient; sa bouche savoureuse s'offrait avec l'inconscience des fruits pourpres qui mûrissent au printemps.

Elle parla encore, et ce fut un discours très savant :

— L'émancipation des femmes, dit-elle, est le premier acheminement vers le relèvement moral des peuples. L'Amérique nous en donne un exemple frappant qui...

Elle vit que sa mère ne l'écoutait plus, et s'arrêta. Un espace immense venait de s'étendre entre leurs deux âmes, et, avec la lassitude d'un voyageur épuisé, la hanem-effendi renonçait à suivre sa fille. Elle restait silencieuse, sentant que le mal était irrémédiable.

— Je vous dis la vérité! — insista Éminé, froissée de n'avoir pas imposé à sa mère par tout son savoir.

— Vous êtes coupable, ma fille; les paroles européennes n'empêchent point cela, vous êtes coupable. Osman-bey et Nourreddin-pacha sont des athées qui n'ont plus du musulman que l'empreinte physique; l'autre, celle de l'âme, n'existe plus. Elle a été détruite par leurs longs séjours dans les capitales européennes. Vous oubliez que votre oncle est le chef de notre religion!

A son tour, elle s'arrêta : la violence de son émotion lui enlevait toutes ses forces. Elle sentait que les pensées s'effaçaient de son cerveau, et, ne trouvant rien de décisif à dire,

elle se leva pour faire quelques pas dans sa chambre. Défaillante, elle serra ses mains contre ses tempes, qui battaient à grands coups ; elle eut peur de perdre connaissance. Mais, pareille à un souffle qui passe sur les paupières des mourants, une douce brise vint rafraîchir son visage.

Sous la sensation de cette caresse, des larmes jaillirent de ses yeux. Pour les cacher à sa fille, elle tourna la tête vers le Bosphore. Mais bientôt de grands cris la tirèrent de sa torpeur : pleine d'épouvante, elle vit devant elle un navire à voiles qui, entraîné par la violence du courant, glissait très vite vers le *yali*.

Des matelots européens couraient sur l'avant, criant avec force, et allongeaient leurs bras armés de gaffes afin d'amortir le choc inévitable.

Avec un grand fracas, le beaupré du navire entra dans la pièce où se trouvaient les deux femmes turques : les vitres volèrent, brisées, tombant dans la mer comme la grêle d'un violent orage, et quatre matelots surgirent devant elles.

Après un moment de stupeur, ils reprirent leur sang-froid et ils eurent l'air de trouver un charme prodigieux à l'aventure : ils étaient au harem !

Une main sur son cœur, l'un d'eux envoya des baisers immodestes à Éminé-hanem, et tous la dévisagèrent d'un regard outrageant. Alors, surmontant son effroi, la hanem-effendi se dressa de toute sa hauteur devant eux et, d'un geste superbe, repoussa l'horreur de leur insulte.

Le capitaine, à cet instant, vociféra des ordres que les quatre hommes se décidèrent à exécuter. Soudain, les voiles du bateau dégagé battirent d'un long frisson mystérieux, s'enflèrent, et lentement le navire s'éloigna dans la douce lumière d'une fin de jour que pâlissaient les étoiles naissantes.

— La chrétienté pénètre avec une fureur brutale par toutes les fissures de nos demeures ! — s'écria la hanem-effendi, d'une voix que la colère enrouait au point de la rendre méconnaissable.

Puis, apercevant une tache de sang sur le bas de son *intari* de lin blanc, elle redoubla ses cris : elle oubliait pour la première fois de sa vie que le calme de la voix et du

maintien, seul, distingue les grands de la terre de ceux qui sont faits pour les servir.

— Enlevez-moi cette souillure! — criait-elle aux esclaves accourues. — Jetez tous ces débris qu'ont rougis de leur sang les destructeurs de ma race! jetez-les dans la mer profonde, que je voudrais voir s'empourprer de tout le sang de leurs cœurs!... Voyez, — dit-elle, exaspérée jusqu'à la folie, — voyez donc, ânesses que vous êtes, vous ne vous défendez point et la chrétienté a passé par ici! Que reste-t-il? Rien! Tout est brisé, tout est fini!

La vue du sang qui avait coulé de la blessure faite à quelque matelot par une vitre brisée la mettait hors d'elle, et, ne trouvant aucun moyen de se venger, elle sanglota devant ses esclaves qui ne l'avaient jamais vue pleurer.

Les pauvres filles, remplies de crainte, restaient immobiles, cherchant à fixer un air d'humble soumission sur leurs visages.

Un peu calmée, la hanem-effendi refoula ses sanglots, mais ses yeux suivaient toujours le bateau qui, au loin maintenant, ne lui paraissait plus être qu'un mirage. Ses formes et ses voiles s'effaçaient dans la brume légère qui s'élevait au-dessus de lui, s'évaporant en fines gouttelettes d'or; le soleil, en une dernière lueur, empourprait la terre frissonnante et, là-bas, plus loin, vers l'orient, une étoile tremblait, indécise.

*
* *

Elle passa ses mains sur son visage, cherchant à effacer le souvenir de ce qui lui avait paru être un long cauchemar, fit une courte prière et se dirigea vers les appartements de son frère, d'un pas alourdi par la lassitude de son corps et la morne résignation de son âme.

Silencieuse, elle attendit, selon l'usage, qu'il voulût bien la questionner.

Il ferma le Coran qu'il lisait, l'enveloppa soigneusement de sa gaine de soie.

— Je vous écoute, ma sœur, dit-il avec une voix douce.

Dans sa sagesse profonde, il savait que, pour bien com-

prendre ce que veulent dire les femmes, il faut les écouter longtemps; il ajouta même, avec un soupir :

— J'ai une heure devant moi!

— Vous avez voulu, Cheïk-ul-Islam, ou du moins vous avez consenti que nos filles s'instruisissent de la science européenne : les giaours ont succédé aux giaours dans cette maison, et dès lors, leur âme a été enveloppée de ténèbres. Elles ont appris des choses qu'il est inutile de savoir pour vivre heureuse, et toute cette instruction nous apporte un grand malheur dans notre maison. Malgré tout le respect que je dois à mon frère aîné, je vous dirai, Cheïk-ul-Islam, que ce n'était pas à vous de laisser la chrétienté pénétrer dans votre demeure : tous les malheurs viennent de là.

— Le mal ne vient pas de la religion chrétienne, qui est belle en elle-même, mais de la civilisation européenne! répondit gravement le Cheïk-ul-Islam.

Un peu dépitée de sa tolérance persistante, elle baissa la tête sous le regard conciliant du vieillard; une nouvelle amertume emplit son cœur, et, précipitant ses paroles, elle raconta brusquement la terrible chose : « Adilé et Éminé-hanem avaient correspondu avec les hommes de scandale qu'étaient Noureddin-pacha et Osman-bey et voulaient les épouser!... »

Alors, délivrée du poids de sa révélation, elle releva la tête, cherchant le regard de son frère.

Mais subitement son cœur cessa de battre : il lui sembla qu'une bise glaciale dépouillait ses os de sa chair, car devant elle se tenait rigide, et d'une pâleur mortelle, le Cheïk-ul-Islam, dans toute la blancheur de ses vêtements, pareil à un être sur lequel il aurait neigé depuis de longs jours. Elle s'approcha de lui en frissonnant et, enveloppant de ses bras les pieds du saint homme, elle les baisa.

— Essence de la création de Dieu! Mon trésor! mon âme! souris-moi! suppliait-elle.

Mais, voyant qu'il pleurait comme le font les vieillards avec de lentes larmes qui se perdaient dans ses rides, elle cria de nouveau avec angoisse :

— *Henzer Giaour!*

*
* *

Ces mariages paraissaient impossibles au Cheïk-ul-Islam pour deux sortes de raisons qu'il jugeait irréfragables : Noureddin et Osman étaient des libres penseurs ; ils avaient rapporté de leur long séjour dans les capitales d'Europe des principes qu'ils cachaient soigneusement au sultan, mais qui commençaient à percer et à scandaliser tous les bons musulmans de leur entourage; ils ne croyaient point en Dieu et menaient une vie d'affreux désordre ; — en outre, il était décidé depuis longtemps à marier sa fille et sa nièce à deux frères, Ali-bey et Ibrahim-bey, deux vigoureux fils du peuple. Et cela, dans le sens physique et moral du mot.

Il ne mésalliait aucunement les filles de sa maison en songeant à les unir aux fils d'un portefaix et d'une fille de *caïqdje*, car la valeur ne vient certainement pas de la naissance, mais des qualités que renferment les cœurs. Les préjugés de ce genre sont encore inconnus dans les milieux turcs non contaminés par le désir de copier servilement les mœurs des autres pays, et, les noms patronymiques n'existant pas, les hommes ne peuvent compter que sur leur mérite personnel pour arriver aux situations qu'ils désirent.

Aussi, s'étant intéressé à l'éducation d'Ali et d'Ibrahim, qui tout enfants et orphelins avaient été confiés à ses soins, le Cheïk-ul-Islam trouvait-il naturel de leur faire épouser ses filles, avec lesquelles ils avaient été élevés jusqu'à l'âge où les coutumes obligent les garçons à quitter le séjour du *harem* pour celui du *selamlec*. L'intelligence, la droiture et les sentiments élevés de ces jeunes hommes, — tous les deux arrivés au grade de capitaine, — lui inspiraient une confiance absolue dans le bonheur à venir de ses filles, et, depuis longtemps, il était convenu que ces mariages se feraient à la vingtième année d'Éminé-hanem.

Cette résolution laissait l'âme du Cheïk-ul-Islam dans la quiétude la plus complète. Il savait, d'ailleurs que, parfois, cachées derrière le tour, sous le prétexte plausible de donner des commissions aux deux jeunes officiers qui se rendaient

tous les matins à Stamboul, Éminé et Adilé causaient avec eux, et il en concluait que les jeunes gens s'aimaient toujours.

La hanem-effendi, elle, lui objectait souvent que les convenances ne permettaient point à deux jeunes filles de s'entretenir fréquemment avec des officiers amoureux, et, son imagination très vive admettant toujours les choses les plus funestes, elle s'inquiétait fort des conséquences que pourraient avoir ces conversations.

Malgré le mécontentement de sa sœur, le Cheïk-ul-Islam ne changeait rien à l'ordre des choses. Il s'efforçait de la calmer en lui assurant que la religion défend aux femmes de montrer leur beauté pour qu'elles n'aillent pas distraire les hommes de leurs devoirs journaliers, mais ne leur interdit nullement quelques échanges de paroles nécessaires aux besoins de la vie usuelle; que le haut rang de leurs filles ne leur laissait pas licence d'aller faire leurs achats elles-mêmes et que, la fortune toujours décroissante des familles ottomanes ayant supprimé à tout jamais le luxe des eunuques, il fallait se résoudre à voir les femmes employer comme intermédiaires pour leurs emplettes l'intendante du harem; à défaut de celle-ci, l'intendant ou les hommes du *selamlec*.

— Je vous l'affirme, ajoutait-il, ce ne sont que des paroles bien innocentes qui doivent s'échanger dans notre tour!

Et, avec un clair regard de souveraine bonté, il mettait fin à l'entretien.

*
* *

Il refusa de façon nette et catégorique son consentement au mariage projeté par sa fille et sa nièce. La hanem-effendi ayant transmis sa décision aux deux jeunes filles, elles résolurent d'agir comme des héroïnes de romans européens : elles avaient cru remarquer que ces héroïnes, contrariées, s'empoisonnaient fréquemment, ne mouraient point et obtenaient bien vite l'autorisation de suivre leur fantaisie.

Aussitôt elles coururent au tour avec vivacité, et là, oubliant la dignité qui seyait à leur rang, elles se mirent à tambouriner sur la mince cloison, d'un mauvais rythme nerveux et sans cadence. A cet appel, d'une trépidation inusitée, la voix d'un *aïvaz* demanda respectueusement :

— *Né dir, effendim* ?[1]

— Il y a que l'intendante du harem est sortie et que nous désirons parler à l'intendant du *selamlec* ou à Ibrahim-bey.

L'*aïvaz* s'éloigna pour chercher l'un de ces deux effendis, mais elles attendirent très longtemps. Enfin, un cliquetis d'éperons et de sabre légèrement traîné sur le sol ayant frappé son oreille, Éminé pencha sa tête vers le tour ; puis, ayant perçu le frôlement du corps d'Ibrahim contre la cloison, elle lui demanda, selon l'usage, des nouvelles de son kief.

— Je vous remercie et vous baise les pieds, — répondit une belle voix mâle que l'émotion voilait un peu.

— Nous avons besoin de laudanum : il faut que vous alliez demain matin en acheter à Stamboul.

— Certainement, je le ferai ! murmura Ibrahim.

Il trouvait que tous les ordres d'Éminé devaient être exécutés sans hésitation.

Il s'approcha plus près du tour et dit :

— J'ai là un bouquet de fleurs que j'ai cueillies pour vous sur les sommets de la montagne ; le voulez-vous ?

Puis, craignant de ne pas avoir suffisamment expliqué sa pensée, il ajouta timidement :

— Vous savez qu'en bon musulman, j'aime aller à la montagne. Là notre âme s'élève, et j'ai voulu embellir la mienne de ses plus beaux sentiments, tandis que mes doigts cueillaient les fleurs que je vous offre.

Elle le remercia de mille remerciements et, attirant à elle le tour qui grinça sur ses gonds, elle prit le bouquet, puis le tendit à sa cousine. A la vue des simples véroniques qui tremblaient sur leurs tiges comme des gouttes d'azur tombées du ciel, les deux jeunes hanems étouffèrent de jolis rires moqueurs qui plissaient leurs charmants visages de tigresses en joie.

— Je les ai nouées de longues herbes flexibles ; peut-être aimeriez-vous mieux un ruban parisien ? — dit Ibrahim d'une voix qui tremblait comme ces fleurs sur leurs tiges. — Mon âme, — ajouta-t-il après un doux silence, — j'ai appris des vers à votre intention : voulez-vous les écouter ?

1. « Qu'est-ce, Excellence ? »

Il croyait que les vers étaient le seul langage qui pût convenir aux amoureux et, avec une sueur d'angoisse au front, il commença de réciter ce qu'il trouvait si beau :

Dieu vous a créée...

De l'autre côté du tour, les deux jeunes filles se regardèrent : elles prirent, pour ne point lui révéler leur fuite, leurs lalennes[1] dans leurs mains, et se sauvèrent légèrement, souriant de cette joie mauvaise que ressentent parfois les femmes à se moquer des hommes qui les aiment.

Ayant récité ce qui lui semblait si bien exprimer son amour, il pensa qu'une chaste et douce émotion empêchait Éminé de répondre ; ému jusqu'aux larmes, il redit : « O mon âme! » et s'éloigna doucement sur la pointe des pieds.

***

Une horreur et une frayeur indicibles se répandirent dans tout le harem : les jeunes hanems venaient de déclarer qu'elles s'étaient empoisonnées parce qu'on leur refusait les maris que leurs âmes et leurs chairs désiraient ardemment. Les tortures du laudanum ne se firent pas longtemps attendre; la stupeur des femmes du harem était telle que personne ne songeait à leur donner les soins nécessaires, quand Éminé, soucieuse de ne point mourir, demanda qu'on fît aussitôt appeler un médecin.

Les deux jeunes filles furent longues à se remettre et la hanem-effendi, rendue plus tolérante par le chagrin que lui avait causé ce scandale, supplia le Cheïk-ul-Islam d'accorder le consentement que l'on exigeait de lui. Mais, comme il le donnait, une gravité nouvelle, émouvante, assombrit son visage ; son regard sembla se perdre aux profondeurs d'une longue allée de cyprès qui menait sur le chemin du Hedjaz — et bien certainement, alors, Dieu lui fit voir l'au-delà.

1. Petits sabots de bois très élégants.

*
* *

Les deux frères furent les derniers à connaître les prochains mariages des jeunes filles qu'ils aimaient avec Osman-bey et Noureddin-pacha. Depuis que les coutumes les avaient séparés de leurs compagnes d'enfance, ils attendaient sans inquiétude que s'accomplissent les projets du Cheïk-ul-Islam.

Ali-bey, l'aîné, était extrêmement laid, et cela malgré les recherches qu'il apportait à sa toilette; il était et restait laid, d'une laideur tenace et sans espoir. Aussi, en vrai Turc philosophe, se résigna-t-il plus facilement que son frère au malheur de ne point épouser sa fiancée. Il doutait sagement du crédit que la seule beauté morale avait en matière d'amour, et l'avenir de son ménage n'avait pas été sans lui causer quelques appréhensions qu'il avait toujours secouées, par respect pour le jugement du Cheïk-ul-Islam qu'il estimait infaillible.

Mais Ibrahim, que Dieu avait créé un jour où il s'entretenait avec la Beauté virile, sentait toujours s'élever en lui la grande puissance d'aimer, et cette marée montante de son sang vigoureux désirait gagner jusqu'aux veines de cette jeune fille, Éminé-hanem. Pour mieux mériter sa tendresse, il s'était obstiné à repousser loin de lui les « impressionnées d'amour » qui sont, comme chacun le sait, prodigieusement instruites dans l'art d'attirer les hommes en se balançant devant eux comme des reptiles de volupté.

Considérant avec dégoût leur race et leur impureté (les courtisanes, en Turquie, sont généralement d'origine grecque ou arménienne), il les fuyait volontiers; il se disait que tous leurs gestes d'amour lui vaudraient des regrets profonds à l'instant suprême où son regard d'époux rencontrerait le regard de vierge éperdue qu'Éminé poserait bien certainement sur lui; et toutes ces pensées l'avaient beaucoup occupé pendant ses longues heures de service auprès de son général.

Dans ses rares moments de défaillance, à Stamboul, il fermait les yeux pour ne pas voir la femme qu'il serrait contre lui; et, de cette faiblesse passagère, une tristesse demeurait dans son âme. Maintenant il se tenait très droit, raidi dans

sa douleur, et la ride obscure, où se gravait la résolution de ne point se laisser distraire de sa souffrance, barrait son front large et bas comme celui des dieux antiques.

*
* *

Autrefois les femmes du harem, quand elles le voyaient passer, remarquaient qu'il était beau et fort comme un peuplier. Elles admiraient les proportions irréprochables de son corps, dont tous les mouvements étaient d'une harmonie et d'une élégance parfaites ; l'expression caressante de son visage aux traits fins et réguliers les enchantait, et les plus passives d'entre elles disaient alors : « Comme il serait doux de l'aimer!... Lorsque nous y songeons, nous nous sentons faiblir à la façon des tourterelles légères qui regardent l'aigle royal fondre sur elles, sachant qu'il va les dévorer jusqu'au cœur même de leur cœur. Nous savons aussi qu'il possède la force et le sang-froid des grands guerriers ; ses yeux magnifiques flambent d'une ardeur insoutenable. » Et tout cela ravissait les femmes ; un tremblement d'amour glissait par tout leur corps.

Lui, par respect pour les usages, faisait semblant d'ignorer leur présence derrière les grillages des fenêtres ; mais, prises d'une merveilleuse audace, elles murmuraient hâtivement des paroles de tendresse, multipliées sur leurs lèvres comme des fleurs éphémères qui, à peine écloses, déjà se flétrissent.

Il ne voulait pas entendre ces provocations secrètes : il était sans cesse occupé du souvenir d'Éminé, qui vivait immortelle en son âme. Il croyait voir encore les prunelles de ses yeux s'élargir comme deux gouttes d'or liquide qui se fondaient et s'étendaient sous le feu de son regard.

Elle n'avait que treize ans et lui quinze, quand pour la première fois, la bouche de la jeune fille, s'étant pressée sur la sienne, avait laissé couler le miel de l'amour à ses lèvres, et cette volupté tressaillait toujours en lui comme alors, et il pouvait encore en goûter la douceur. N'avait-il pas aussi essayé de gagner sa petite âme en causant avec elle, chaque soir, derrière le tour? Il se souvenait de lui avoir dit des choses

simples et naïves, inspirées par la chaste présence dont il éprouvait la grâce à travers la mince cloison. Puis, un jour où la douce clarté du ciel étoilé se voilait de légers nuages qui tachaient la terre, il avait senti un désir violent tout à coup l'envahir, et ce désir, le voleur de sa pureté amoureuse, avait gonflé les veines de ses tempes et de son cou plein de force, en les nouant comme se nouent les serpents qui s'unissent. Son sang alors s'était soulevé d'un tel élan vers elle que son âme s'en était heureusement épouvantée : il s'était enfui.

Depuis lors, absorbé dans ses projets d'avenir, il avait attendu avec impatience l'heure prochaine où il aurait le droit et la joie de la coucher comme un enfant dans ses bras. A cette pensée, le soir, des ondes brûlantes, lentement, montaient jusqu'à son front, et il arrachait avec violence la belle cravate anglaise qu'il avait mise pour lui plaire, puis restait tout interdit, tremblant d'émotion.

Maintenant, Ibrahim, sachant la trahison d'Éminé, se laissait aller à un désespoir immense; il répétait machinalement : « Elle m'a déserté! elle m'a déserté! » et son morne regard ne voulait plus voir les riantes et consolantes beautés de la terre.

Il pria son général de l'envoyer dans le régiment d'Alep, dont le climat épargne rarement les nouveaux venus : il espérait y mourir. Mais le Cheïk-ul-Islam s'opposa paternellement à son dessein, et, dans sa passive obéissance aux ordres du chef de la religion, il ne songea point qu'il pouvait faire acte d'indépendance et partir. Il se voua entièrement alors à son métier militaire, apprit l'allemand pour mieux connaître la science de se battre avec la tactique nouvelle, fréquenta les officiers européens, mais resta malgré tout musulman convaincu et impénétrable. Il s'affilia à l'une des puissantes et mystérieuses confréries qui, des Indes au Maroc et des Balkans jusqu'au fond de l'Afrique, suivent l'âme des peuples de l'Islam.

*
* *

Dès qu'un chagrin survenait au cœur du Cheïk-ul-Islam, il avait le désir de causer avec la *dada*[1] qui avait soigné son

1. Esclave, gardienne des enfants.

enfance. Mais la pauvre femme venait de mourir de vieillesse : il la regrettait vivement, car elle seule savait dire les paroles qui consolent. Ce nouveau malheur le frappait dans ses souvenirs les plus chers : ceux de cette époque ancienne que les soins et la tendresse de l'humble esclave avaient rendue heureuse. Sa mort avait consterné le harem qui la vénérait à l'égal d'une sainte et qui, de jour en jour, s'attendait à voir poindre sa troisième dentition. — car il est avéré que parfois, vers la cent huitième ou la cent dixième année de la vie humaine, de nouvelles petites dents percent les gencives très lisses des vieillards. — Mais la *dada*, comme presque toutes les esclaves, ne savait pas au juste son âge et n'y attachait, du reste, aucune importance. Elle disait même que les lois compliquées, inutiles, des peuples lointains n'ayant pas encore pénétré en Turquie, grâce à Dieu ! on pouvait y naître et y mourir en toute liberté.

Tout le harem s'était réjoui à l'idée de voir bientôt poindre la dentition de seconde enfance de la *dada*. Le *selamlec* lui-même s'intéressait à ce phénomène probable; et le *lala*[1] s'était inquiété de l'apparition de la première de ces dents, car, dans les temps reculés, lorsqu'il avait vingt-cinq ans et elle quarante, il avait demandé la *dada* en mariage. Par la suite, il avait toujours pensé à elle, le mystère du harem ayant laissé à son imagination licence de croire qu'elle était encore aussi belle que le jour où il l'avait, par hasard, aperçue sans voile, derrière une porte.

En vérité, il n'était resté d'elle qu'un petit amas de peau très desséchée, pareille à celle des outres dégonflées; mais une énergie surprenante animait son esprit et ses discours, et, depuis quelque temps, elle y avait joint une malice de vieille guenon aux aguets : elle épiait de son sofa tous les menus faits et gestes du harem et glapissait mille conseils qu'on ne suivait pas toujours, quoiqu'elle fût prête à les appuyer des coups d'un long bâton qu'elle tenait à la main pour se défendre des innocentes, mais irritantes taquineries de la jeunesse.

Aux heures de tristesse, le Cheïk-ul-Islam avait l'habitude

1. Gardien des enfants au *selamlec*.

d'envoyer une esclave la chercher sur son dos, car elle avait depuis longtemps perdu l'usage de ses jambes. Aussitôt qu'il avait connu les intentions des jeunes hanems, il lui avait fait part du chagrin que lui infligeaient sa fille et sa nièce; il l'avait suppliée d'user de son influence pour les dissuader de leurs projets. Elle avait paru très affectée, et si inquiète que ses yeux remuaient perpétuellement dans leurs orbites profondes, comme si, en eux, venait se réfugier tout ce qui lui restait de vie à vivre.

Elle suivait les allées et venues des hommes du *selamlec* quand ils passaient sous ses fenêtres, guettant fébrilement Ibrahim; dès qu'elle l'aperçut, elle s'écria :

— *Machallah* ! quel beau corps ! et quelle belle âme musulmane l'habite ! De ma longue existence je n'ai vu pareil homme ! Mais nos filles lui préfèrent des athées, des hommes perdus de vices, qui depuis leur retour ont l'indécence de déshabiller des « impressionnées d'amour » qu'ils mettent nues devant eux. Oui, ils regardent des femmes dans leur nudité entière et commettent ainsi un péché infâme !... A-t-il fallu que je vive aussi longtemps, pour apprendre que de telles choses pouvaient exister !... L'amour qui, jusqu'à présent, était resté chaste et beau chez nous, va-t-il, avec les nouvelles mœurs apportées par les infidèles, devenir dévergondé, horrible à voir? Les femmes vont-elles se mettre à porter des toilettes décolletées?... A y songer, je sens ma tête faiblir.

Puis, revenant à Ibrahim qu'elle opposait comme exemple du Turc le plus accompli au général Noureddin et au colonel Osman, qui étaient, eux, civilisés, disait-elle, par une civilisation incompatible avec les mœurs musulmanes, elle s'écria encore :

— Mais regardez-le donc, le lion de l'islamisme! Quand il passe, à présent, on voit que la douleur a mis un morne regard dans ses yeux. Il me fait songer à un volcan éteint que j'ai vu autrefois dans les pays inconnus que j'ai traversés avant d'être vendue à Stamboul. Cette montagne brûlante semblait un géant pétrifié par la douleur ; je vous le dis en vérité, elle avait dû se refléter depuis des siècles dans les eaux limpides d'un lac mystérieux qui se trouvait à ses pieds...

Mais par l'effet du *Cheïtan*[1], la *dada*, qui était sur le chemin des bons conseils à donner à son entourage, perdit le fil de son discours et s'inquiéta subitement de voir sa tête devenir aussi légère que celle des hirondelles :

— Ma tête se désemplit de mes pensées, — murmura-t-elle faiblement. — Je la sens diminuer au point de se réduire à la grosseur d'une cerise... Ah! mes filles, écoutez-moi, combattez la civilisation, destructive du bonheur! Combattez... Combat...

Sa bouche se ferma et elle s'affaissa tellement qu'elle parut être, soudain, tombée en poussière.

La *dada* était morte! On la mit dans un cercueil et, selon l'usage, on partit très vite la porter au cimetière.

*
* *

Après la mort de la *dada*, le Cheïk-ul-Islam, accablé, ne se refusa point à bénir le mariage des filles de sa maison. Mais comme la gêne et la misère se faisaient sentir dans tout l'empire, il n'autorisa aucune des fêtes habituelles à ces actes solennels de la vie. Adilé-hanem suivit son mari dans un vilayet éloigné où il venait d'être nommé gouverneur; Éminé-hanem alla s'installer avec Osman-bey chez sa belle-mère, qui habitait un beau *yali* à Bébek, sur la côte d'Europe du Bosphore.

Suivant les usages, plusieurs visites furent échangées entre la nouvelle mariée et sa famille; mais, malgré son expérience de la vie, la hanem-effendi ne parvenait pas à découvrir sur le visage de sa fille l'expression de joie particulière aux jeunes mariées. Elle s'en inquiétait beaucoup, mais n'osait pas l'interroger sur un sujet aussi délicat et qu'elle rangeait, en un domaine réservé, parmi les secrets de son gendre.

Elle attendait avec patience que la force des conjonctures arrangeât ou dérangeât les choses, en disant tout bas :

— *Bakalem!*[2]

1. Le diable.
2. « Nous verrons ».

*
* *

Quand Éminé-hanem arrivait à Anatolou-Hissar faire sa visite hebdomadaire à sa famille, elle allait baiser la main de son oncle et de sa mère; puis, s'asseyant, elle fumait en silence une cigarette ou deux, buvait sa *figean* de café, regardait dans le vague avec le regard d'une femme qui attend le retour d'un être disparu, faisait deux ou trois questions de pure politesse, se levait, s'enveloppait de son *tcharchaf* et, suivie de sa *kiaya-kaden*[1] et d'une esclave, s'embarquait dans son caïque sans un mot d'explication.

Or, un jour que la chaleur étouffante d'août plongeait tout le harem dans le plus profond des kiefs, le marteau de la porte d'entrée retomba lourdement, plusieurs fois, avec un bruit sonore, qui se répercutait dans la grande salle de marbre: une esclave, ajustant sa ceinture avec décence, courut ouvrir.

Éminé-hanem parut. Elle était suivie de plusieurs esclaves qui portaient ses vêtements enveloppés dans des *bogtcha*[2]. Se dirigeant lentement vers son ancienne chambre, elle se dévoila et dit:

— Je reviens vivre ici; j'ai eu tort de vous quitter.

Puis, serrant ses lèvres, par ce besoin qu'elle avait d'affirmer son orgueil, elle laissa le silence se glisser entre elle et sa mère, qui s'était approchée pour lui souhaiter la bienvenue.

Après quelques jours de repos, elle demanda simplement à son oncle de bien vouloir faire prononcer son divorce. Il l'écouta sans surprise ni colère, l'invita seulement à ne point se hâter :

— Je ne sais, ma fille, quels sont les torts de votre mari envers vous; mais je vous en prie et vous l'ordonne, attendez que le calme complet soit rentré dans votre cœur avant de faire la moindre démarche.

De son côté, la hanem-effendi la suppliant de ne rien décider avant un ou deux mois, l'âme d'Éminé se détendit un peu et le harem reprit ses habitudes paisibles et monotones.

1. Intendante.
2. Enveloppe de soie.

Pourtant, l'indiscrétion d'une esclave fit savoir à toute la maison du Cheik-ul-Islam que, dans la semaine même de son mariage, Osman avait diaboliquement trouvé le moyen de séduire trois des esclaves de sa femme ; et, la semaine d'après, il s'était encore inspiré de son éducation « à la *franca* » pour mettre à mal les quatre autres esclaves d'Éminé-hanem, tandis qu'elle recevait aimablement les félicitations de ses amies accourues pour se réjouir de son bonheur.

*
* *

En regardant ses esclaves qui étaient venues la rejoindre chez son oncle, il sembla à Éminé que chacune de ces filles portait sur elle un lambeau de son cœur déchiré. Sa dignité, sa fierté l'empêchaient de leur reprocher leur faiblesse. Elle s'appliqua, au contraire, à leur donner ses ordres avec plus de douceur qu'elle n'en montrait naguère quand elle était heureuse. Quoi qu'il en fût, elle supporta silencieusement sa douleur durant quelques mois, mais, dans un jour de révolte, elle ne put s'empêcher de témoigner sa rancœur à la plus jolie d'entre elles, en la chassant de son service personnel pour l'employer aux bas ouvrages du harem.

La pauvre fille sanglotait, parce qu'elle aimait sa maîtresse et que ses flancs fécondés tremblaient d'une vie nouvelle. Après cinq mois de misères physiques et morales, sans que personne eût soupçonné son état, elle mit au monde un enfant contrefait.

A ce triste spectacle, Éminé sentit naître en son cœur la générosité de l'épouse qui ne peut qu'aimer les enfants de son mari, puisqu'une belle loi humaine les fait tous naître légitimes. Elle s'ingénia à soigner le pauvre petit être de son mieux, car il ne pouvait ouvrir ses yeux sur le monde et pleurait toujours. Pensant l'apaiser, elle soufflait dans son oreille informe de douces paroles de mère et le berçait avec tendresse dans ses bras tremblants.

Mais la souffrance de vivre vagissait en lui, et ce faible cri incessant faisait tressaillir les entrailles d'Éminé, desquelles il ne s'était pourtant point détaché.

Il mourut sur ses genoux et, à travers ses paupières closes,

elle crut voir pour la première fois ses yeux se fixer sur elle. Au chagrin qu'elle éprouva de l'avoir perdu, elle comprit qu'elle aimait toujours son mari, et, malgré ce qu'elle savait de sa vie dissolue, elle commença d'oublier tout le mal qu'il lui avait fait.

Elle avait appris qu'il vivait, tantôt à Péra, tantôt à Paris, avec une demi-mondaine parisienne, et une amertume sans pareille montait de son cœur à ses lèvres, qu'elle essuyait machinalement de son mouchoir.

*
* *

Peu à peu, sans qu'elle s'en rendît compte, elle apporta dans sa vie, dans son langage et dans sa mise, le souci de ne plus s'écarter des usages et des mœurs de son enfance. Le soir, elle se mêlait aux femmes et murmurait mot à mot les versets du Coran que son oncle chantait d'une voix lente et douce, derrière le grillage de bois qui séparait les hommes des femmes, dans la grande salle des prières. Elle écoutait les voix mâles des imans et des mollahs qui répétaient en cadence les paroles sacrées : « Dieu seul est grand! » Et elle voyait, à travers le grillage, sous la pâle lueur des récipients où brûlait une huile odorante, leurs turbans d'un beau vert ancien s'incliner lentement.

Puis son regard allait plus loin pour se fixer sur la multitude des turbans blancs qui se baissaient et se relevaient régulièrement comme la houle d'une mer laiteuse.

Alors elle sentait son âme bercée par toute cette blancheur mouvante, et, appuyant sa tête contre une des immenses colonnes de marbre blanc qui soutenaient les voûtes de la salle, elle entr'ouvrait les lèvres comme un enfant couché qui s'endort aux promesses d'un heureux lendemain.

Mais tout à coup, pareil à un éclair qui traverse l'air pur et limpide d'un ciel apaisé, le souvenir d'Osman la frappait au cœur. Sans attendre la fin de la prière, elle s'enveloppait rapidement de son *tcharchaf* broché d'argent et, traversant le jardin, elle allait s'appuyer immobile et droite contre l'immense laurier-cerise qui s'élevait auprès du tour.

Sous son ombre, aussi lourde qu'une voûte d'airain, elle bais-

sait la tête, hésitant à appeler le *vekyl-hardj*[1] ou Ibrahim pour leur demander des nouvelles de son mari. Machinalement, de son pied chaussé de lalennes, elle écrasait sur les dalles de marbre blanc les fruits pourpres, gonflés de vie, qui étaient tombés de l'arbre sombre, et bientôt le bas de son *intari* s'éclaboussait d'un suc vermeil qui jaillissait de tous côtés, répandant autour de ses pieds un réseau de filets sanglants qui se cherchaient et s'immobilisaient dès qu'ils s'étaient unis.

*
* *

Ce soir-là, elle s'approcha fébrilement du tour et, dans son agitation, elle appela : « Ibrahim! Ibrahim!... » d'une voix qui se brisait en un son frissonnant, pareil à celui d'un beau vase de cristal qui tombe sur les marches d'une mosquée.

— Je suis là, — répondit-il, — que désirez-vous?

Mais tous les deux, subitement, absorbés par des pensées confuses, se turent et laissèrent les ondes du silence se reformer au-dessus de leurs têtes.

Depuis qu'il la savait souillée par les baisers d'Osman, il éprouvait une gêne extrême à la sentir immobile derrière le tour. Il demanda respectueusement, pour abréger son supplice :

— Que puis-je? Que dois-je faire pour vous?

— Mon cœur va mourir en moi, Ibrahim. Je vous conjure de me dire la vérité. Il me semble que l'on me cache quelque chose. Dites-moi la vérité, et je reviendrai à la raison... Ibrahim, Ibrahim, que devient Osman-bey? Où est-il?

Alors, au son de sa voix et dans le silence qui se fit de nouveau, il comprit qu'elle pleurait; il crut même entendre de lourdes larmes se détacher une à une de ses beaux yeux pour tomber sur la terre.

« De jolies fleurs bleues vont s'ouvrir sous ses pleurs, songea-t-il, et je ne pourrai les cueillir... » Et cette pensée lui fut si déchirante que, sans se rendre compte de ce qu'il disait, il lui annonça la triste chose que tout le monde lui cachait : l'arrestation d'Osman-bey pour cause de haute trahison, et la clémence du sultan qui changeait sa détention perpétuelle en exil à Bagdad.

1. Intendant.

*
* *

Éminé avait envoyé la *kiaya-kaden* à Osman-bey pour savoir ses intentions.

Il lui fit dire qu'il la suppliait de vouloir bien l'accompagner à Bagdad.

Malgré les fatigues et les dangers de ce long voyage, elle consentit à le suivre.

*
* *

A Bagdad, après quelques mois de découragement, Osman-bey se reprit à aimer la vie. Il distingua Alié, une esclave que sa femme avait achetée en arrivant et, dans son ardeur à plaire à cette fille, il modifia entièrement son existence : il devint le plus paisible et le meilleur des musulmans. Transformé par l'amour qu'il nourrissait pour elle et sous l'influence de ses conseils, il avoua loyalement à sa femme qu'il aimait Alié d'une grande passion, qu'il croyait inaltérable; et, lui baisant les mains, il implora son pardon pour tout le mal qu'il lui avait fait et lui faisait encore.

Un regard, lourd de dédain, fut la seule réponse.

Dans ses longues heures de réflexion, Éminé sentait son cœur se tordre et se noyer de douleur. Elle sanglotait et étouffait ses cris en se couvrant la tête du pan de son *intari*. Elle restait immobile, voilée comme une morte, cherchant à prendre une résolution définitive. Un instant, elle songea à vendre cette fille, mais la générosité instinctive de sa nature lui fit repousser cette tentation avilissante.

Ne voulant pas cependant accepter les tortures que lui infligeait Osman, elle se décida courageusement à demander son divorce et à retourner chez son oncle.

A sa requête, l'iman de Bagdad vint le prononcer : lorsqu'elle l'entendit approcher de la portière derrière laquelle elle se tenait cachée à son regard, elle crut que son cœur, soulevé de douleur, se refuserait à reconnaître les paroles de renoncement qu'elle allait proférer.

Elle les murmura sans pleurer pourtant, se tenant très

droite ; puis, attirant à elle l'esclave Alié, qu'elle avait obligée d'assister à son divorce, elle la prit par la main et, s'adressant à l'iman, lui demanda si Osman-bey était auprès de lui.

A sa réponse affirmative, elle dit d'une voix grave :

— Je tiens à assister à l'union d'Osman-bey avec mon esclave, à qui je rends la liberté : veuillez, je vous prie, les marier devant moi.

L'iman remua légèrement, derrière le rideau, ses doigts effilés ; il effleura les blanches mousselines de son turban et, s'adressant à Osman-bey et à l'esclave invisible pour lui, il leur dit :

— Dieu est miséricordieux et je vous unis devant lui.

*
* *

Éminé quitta Bagdad, la conscience en repos, mais persuadée que les ailes de son âme s'étaient repliées pour ne plus s'ouvrir jamais. Elle arriva chez son oncle, un matin, alors que les premiers rayons du soleil mettaient des lueurs sanglantes à l'horizon.

Ayant poussé doucement l'immense porte du jardin, elle fut soudain couverte d'une rougissante splendeur, et l'air, attiré par le vide de la porte ouverte, remua autour d'elle une impalpable poussière d'or. Elle traversa le jardin embaumé où les jasmins tombaient de leur tige, étoilaient le gazon ; et, gravissant les marches de marbre blanc qui menaient à l'appartement du Cheïk-ul-Islam, elle resta un instant immobile, comme prise de terreur. Puis, enlevant son *tcharchaf* lamé d'or, elle parut devant lui.

Il la regarda d'un regard qui fit fondre son âme en elle ; et, courant à lui, elle cacha son visage ruisselant de larmes dans les plis du caftan.

UNE CIRCASSIENNE

(A suivre.)

HEURES DE FRANCE

I

PRINTEMPS PROCHE

Vois, le printemps déjà s'étire dans les branches,
Et l'on sent que le parc, trop longtemps engourdi,
S'éveille dans l'air jeune et frissonne attiédi,
Et que le ciel attend un lever d'aubes blanches.

Et déjà jusqu'à nous des jardins du midi
L'odeur des premiers lys arrive et des pervenches...
Ah ! bientôt sur l'hiver nous prendrons nos revanches,
Cueillant la fleur d'avril au coteau reverdi.

Bientôt nous partirons vers les forêts prochaines
Et la gaieté de nos caresses, sous les chênes,
Aux sentiers inconnus ira s'éparpiller ;

Et lorsque nous serons fatigués de nos courses,
Essoufflés, nous viendrons lentement effeuiller
Nos bouches en baisers sur l'eau claire des sources.

II

SUR LA MER

Sur la mer, de sa main furtive,
La nuit tend son frêle réseau
Et notre barque est là, craintive
Comme un oiseau.

Les vagues nous sont maternelles;
La brise a de si lents remous
Qu'on dirait un va-et-vient d'ailes
Autour de nous.

Elle nous frôle et nous caresse
Sur les chemins de l'infini...
De la barque notre tendresse
A fait son nid.

Un nid que l'eau sombre balance
D'un mouvement souple et berceur,
Dans du mystère, du silence,
De la douceur...

Ta beauté se fait imprécise
Comme la ligne de la mer
A la fois blanche, bleue et grise,
Couleur de l'air.

Ah! la terre qu'on a laissée
Dans la brume du soir pâli,
Comme elle est loin, toute effacée
D'ombre et d'oubli!

Je songe à de nouveaux rivages
Et je vois passer dans tes yeux
Le reflet d'autres paysages
Et d'autres cieux.

Ouvrons toutes larges nos voiles,
Prenons en main les avirons :
Jusqu'à l'aube, sous les étoiles
Nous ramerons...

Et si la tempête soulève
Autour de nous ses flots pressés,
Nous mourrons comme dans un rêve,
Entrelacés !

III

NUIT DE NOEL

Regarde, même l'ombre au loin semble briller,
Parmi la bonté calme et blanche des étoiles ;
Comme un appel descend des vastes cieux sans voiles
Vers ceux qui savent croire et qui savent prier.

Écoute, le vent frais de la nuit sur la lande
Passe et repasse avec un murmure adouci...
Un fin grésil au loin couvre le sol durci
Et fait songer aux vieux Noëls de la légende.

On voit l'humble village à peine s'ébaucher :
On dirait que ce soir il se cache, aux écoutes,
Que ses maisons se font petites et que toutes
Se serrent davantage à l'entour du clocher.

Et voici que toutes les cloches envolées
Toutes, d'un même élan, chantent des mots d'espoir,
Et que les grands chemins de la plaine, ce soir,
Attendent le pas lourd des foules appelées.

Ah ! laissons jusqu'à nous du ciel plein de clarté
La ferveur des jours morts qui nous sembleront proches
Descendre, et se mêler aux voix lentes des cloches
La voix de notre enfance et notre pureté.

Que cette nuit au moins nos âmes soient moins fières ;
Oublions un instant notre amour d'aujourd'hui :
Viens, et nous sentirons peut-être, cette nuit,
Nos baisers coutumiers se changer en prières.

IV

FEUILLES MORTES

Porteur de regrets infinis,
Foulant de son pas monotone
Les branches mortes et les nids,
Seul, au hasard, marche l'automne.

Le vent disperse au long des bois
Le vol des feuilles arrachées,
Et les verdures d'autrefois
Feutrent le sol de leurs jonchées.

Les oiseaux vibrants se sont tus ;
Voici l'heure des froids silences.
Où les grands arbres dévêtus
Ont de frileuses somnolences.

On n'entend qu'un grésillement
De feuilles mortes et de branches...
Neiges d'or, tombez doucement,
Tombez, avant les neiges blanches !

Mais un frisson preste a passé
Dans cette automnale agonie,
Et, vivante d'un cher passé,
La forêt semble rajeunie :

Je vois bondir par le chemin
Avec des chansons sur les lèvres,
Les dryades tenant la main
Des satyres aux pieds de chèvres,

Tandis que, pour rythmer leurs jeux,
Pan, sur sa flûte reconquise
Trille un air subtil et joyeux
Qui s'éparpille dans la brise.

Et de leur rire étourdissant
Faisant frémir les feuilles jaunes,
Au bord des sources, en dansant,
S'éveillent naïades et faunes.

Et c'est tout le bois endormi
Qui, tremblant de ses branches nues,
S'offre dans un sourire ami
A ses déesses revenues...

Je les regarde, je les vois :
Tout l'automne est plein de mon rêve ;
J'entends leurs danses et leurs voix
Que la flûte espiègle soulève.

Automne des bois et des cœurs,
Dernier rayon, suprême flamme...
Dansez, dansez, rêves moqueurs
Sur les feuilles mortes de l'âme !

V

LES VEILLEUSES

J'aime l'intimité discrète des veilleuses,
L'hiver, dans le repos des longs soirs apaisés,
A cette heure où nos pauvres âmes orgueilleuses
Se font humbles pour les larmes ou les baisers.

Près des berceaux et près des lits, lueurs fidèles,
Elles savent fermer nos yeux avec bonté,
Et nous nous endormons, encor tout remplis d'elles,
Avec, dans nos yeux clos, un peu de leur clarté.

Leur reflet vague et doux, qui veille avec mystère,
Fait paisible la chambre où parfois s'introduit,
Sans troubler d'un frisson leur sereine lumière,
Le sanglot des vents froids qui pleurent dans la nuit.

Pour chasser loin du front des enfants et des femmes
Les rêves douloureux qui hantent les sommeils,
Elles sont là, toujours tendres comme des âmes,
Et prêtes à mourir à l'heure des éveils...

VI

LES SAISONS CHANTENT

Midis calmes sur les blés d'or,
Soleil qu'endort
La brise lente ;
Été, père de la moisson,
C'est ta chanson
Nonchalante...

Brise pleurant dans la forêt,
Vague regret
Qui tourbillonne,
Feuilles mortes, sombre horizon,
C'est ta chanson,
Pâle automne...

Sourdes clameurs des flots bravant
L'assaut du vent
Aux voix méchantes,
Hiver, au glacial frisson,
C'est la chanson
Que tu chantes...

Mains jointes et cœurs embrasés,
Bruit de baisers
Fleurs et lumière...
C'est ta radieuse chanson,
A toi, saison
Printanière !

VII

NUIT D'AVRIL

Puisque la nuit est tiède et pure et que des voix,
Endormant la tristesse indécise de l'heure,
Arrivent jusqu'à nous de la mer et des bois
Et chantent dans le vent léger qui nous effleure,

Puisqu'autour du balcon où tes bras appuyés
Font pencher les glycines mauves, fleurs des veuves,
Erre un parfum subtil qui monte des rosiers,
Dont l'air nocturne fait s'ouvrir les roses neuves,

Ah ! reste ainsi, les yeux perdus et demi-clos,
Reste un peu dans la nuit sereine et reposée ;
Laisse s'épanouir — baisers, pleurs ou sanglots —
Comme un printemps secret, ton âme inépuisée.

Devant cette douceur éparse dans le soir,
Faisons douce notre âme et très doux notre rêve,
Et que du fond de nous monte, comme un espoir,
Notre enfance rieuse et si pure, et si brève !

Ah ! les matins enfuis où tous deux nous courions
Éveiller la rumeur des nids parmi les branches
Et, dans le jardin clos penchant nos jeunes fronts,
Respirer tout l'avril au cœur des roses blanches !

Nous allions au hasard, les doigts entrelacés,
A travers bois, parmi les bruyères mouillées,
Et parfois nous sentions nos rêves traversés
D'une fuite d'oiseaux surpris dans les feuillées.

Et nous nous amusions de tout, du chant joyeux
Des arbres, de la brise et des sources dans l'herbe,
D'un rayon, d'un parfum et de nous mettre à deux
Pour manger une fraise ou pour faire une gerbe.

Le murmure confus dont s'emplissent les bois
Pour bercer le travail mystérieux des sèves
Nous surprenait soudain comme une étrange voix,
Et de vagues effrois se mêlaient à nos rêves.

Et parfois, sur le bord d'un sentier parfumé,
Ayant fait halte, les mains jointes, aux écoutes,
Nous entendions au loin, monotone et rythmé,
Le lourd piétinement des troupeaux sur les routes...

Je veux ce soir que nous revivions notre avril !
Laissons là les glycines mauves, fleurs des veuves,
Descendons au jardin où l'air frais et subtil
Fait s'ouvrir humblement le cœur des roses neuves !

Viens, nous nous parlerons de tout près et tout bas,
Sans nous voir, dans la nuit sereine et reposée...
Nous oublierons un peu que nous sommes si las,
Nous ferons de la joie avec de la rosée.

VIII

LES HOTES

D'outre-mer, inconnus qu'appellent tes clairons,
O France, et que l'éclat de ta gloire émerveille,
Pour y faire fleurir nos rêves de la veille,
Vers ta lumière et ta beauté nous accourons.

Et ton accueil est doux comme une aube à nos fronts ;
Du geste féminin qui tend une corbeille,
Tu livres tes jardins à nos butins d'abeille,
Et tes fleurs ont donné le miel que nous t'offrons.

Poètes, nous t'ouvrons toutes larges nos âmes,
Nous chantons tes héros, tes printemps et tes femmes,
O terre de la gloire où se fait l'avenir !

Aussi, quand des adieux l'heure trop prompte arrive,
Nos cœurs en te quittant font de leur souvenir
Un long sillage d'or qui nous lie à ta rive.

JOSÉ-MARIA CANTILO

LES

CHOUANS ET LES BLEUS[1]

LES CHOUANS

Après la défaite du Mans, les quelques centaines de Mayennais qui se sont joints aux rebelles parce qu'ils ont eu déjà maille à partir avec la loi, s'éparpillent, rentrent se cacher dans leurs communes ; beaucoup de Vendéens, malades, blessés, traînards, se réfugient sur les bords de la grande route de Laval pour éviter la fureur des cavaliers de Westermann et des fantassins de Kléber, et, comme tous les chemins sont gardés, ils espèrent pouvoir attendre dans le pays le printemps et gagner la Loire au couvert des feuilles.

Mais ces débris vendéens, ces « Mayennais qui ont suivi les brigands », sont partout recherchés, découverts et fusillés dans les villes qui se vengent de leur peur. A Segré on en prend soixante en deux jours ; Laval en condamne à mort soixante-quatre (13-17 janvier 1794) et Rennes en guillotine trente-sept en un seul. Ils sortent de leurs cachettes plus tôt

1. Extrait d'un volume : *Les Chouans de la Mayenne* (1792-1796) qui paraîtra prochainement (Calmann-Lévy, édit.). — Documents consultés : Archives du département de la Mayenne. — *Guerres des Vendéens et des Chouans*, par Savary. — *Correspondance* de Hoche, par Rousselin. — *Correspondance* du général Quantin, publiée par M. Muteau (*Revue de Paris* de mars 1899). — *Souvenirs de la Chouannerie*, par Descepaux.

qu'ils ne l'eussent voulu ; ils se groupent par escouades — une grosse force leur attirerait trop d'ennemis — et, sous le commandement à peine reconnu des plus exaltés ou des plus compromis, ils fusillent les volontaires dispersés, les autorités des campagnes, et rendent les patrouilles qui les pourchassent plus circonspectes, moins nombreuses.

Tandis qu'au lointain la Vendée râle, agonise, la chouannerie sourdement commence.

*
* *

Jean Cottereau, dit Chouan, comme les autres membres de sa famille, dès la fin de 1792, donne son surnom à sa bande. Ce surnom se répand, désigne tous ceux qui font les expéditions semblables, nocturnes, et, en 1795, il sert de ralliement aux milliers de rebelles en guerre contre la République au nord de la Loire, dans l'Ouest.

Né le 30 octobre 1757, à Saint-Berthevin, sa famille vint habiter la closerie des Poiriers (Saint-Ouen des Toits) quelques années plus tard. Là, dans ce milieu de faux-sauniers, dès sa prime-jeunesse, lui et ses frères se livrent à la contrebande. Pauvres, comme ils le sont, et peu travailleurs, semble-t-il, la chose est fatale, ne peut leur être reprochée, mais dénote déjà un certain caractère aventureux. De plus, cette famille se montre extrêmement brutale. Ils excitent leurs chiens contre les gabelous ; une de leurs voisines, paraît-il, les dénonce ; ils lui en veulent, et la mère des jeunes Cottereau, après une dispute, d'un coup de bâton lui casse le bras (1775). Il est certain que leurs voisins les craignent, et de plus en plus. Ils soupçonnent un habitant de la Bouteillerie (Saint-Ouen, proche des Poiriers) « de leur avoir dérobé une bourrée de genets pour chauffer son four ». Le 5 janvier 1779, Pierre et René Cottereau vont la réclamer ; une bataille s'engage, Pierre a un bras cassé à coups de pied, mais les deux autres Chouans et la mère surviennent, l'adversaire est assommé, lapidé, peut à peine se réfugier dans une maison voisine où les Cottereau l'assiègent. La justice les condamne à une amende, à « des frais de chirurgien », et aux dépens. Le 23 mars 1780, Jean Chouan boit dans une

auberge de Saint-Ouen avec un de ses camarades, lorsqu'il aperçoit un marchand auquel il reproche « de l'avoir vendu aux gabelous ». Malgré les protestations de celui-ci il le terrasse, le blesse « à coups de pieds et de pinte ». Le 8 décembre 1780, les deux mêmes faux-sauniers attaquent, dans une auberge de Saint-Germain-le-Fouilloux, un agent des gabelles du poste voisin de la Piochère, et l'assomment : il en meurt le 30. Le juge criminel du Comté de Laval les fait poursuivre. Le 6 avril 1781, le compagnon de Cottereau, Croissant, est pris, condamné à mort le 27 et, après pourvoi que le Parlement rejette, pendu à Laval le 26 juillet 1781. Cottereau, contumax, se cache, disparaît ; cependant il est arrêté le 18 mai 1785 aux Mesliers (Bourg-Neuf), près du bois de Misedon, amené à Laval, et, à la suite d'interrogatoires, de dépositions de paysans qui craignent de se compromettre dans une affaire déjà ancienne, il ne se trouve plus que des on-dit contre lui. Néanmoins, comme la justice connaît la valeur de son prisonnier, elle ordonne « un plus ample informé d'un an », le garde, et ne le délivre que le 11 septembre 1786. Quoiqu'il eût échappé à la corde, il ne revint pas chez lui. Il est certain que les honnêtes gens l'y craignaient, et si on le voit, avec ses frères, à Saint-Ouen, le 15 août 1792, crier très haut, être un adversaire violent, permanent, du curé insermenté, il ne faut pas conclure, de ce qu'on le suit, qu'il est populaire, mais que sa violence contre les agents de la loi est la plus vive manifestation du sentiment des jeunes gens : la crainte du départ[1]. Jean Chouan était méfiant, solitaire, « blond, membru, à grosses jambes, les cheveux liés en gros catogan ». Il opérait aux alentours de Misedon, ne quittait le pays que lorsqu'il y était absolument forcé.

Moulins, ancien gabelou, vivait dans la forêt de Concise

1. Cette tragique famille eut une destinée fatale : des six enfants Cottereau, un seul, René, subsista, vécut jusqu'en 1840 ; les autres sont :

François, tué le 1er février 1794 au bois de Misedon.

Perrine et Renée, guillotinées à Laval, le 25 avril 1794.

Pierre, qui eut le même sort, le 11 juin 1794.

Jean, blessé le 27 juillet 1794, mort le 28, dans le bois de Misedon.

Le père était mort 1777 ; la mère, qui avait suivi les Vendéens, fut tuée au Mans ou mourut dans la déroute.

(Saint-Berthevin), accompagné de quelques hommes, et pillait les alentours; Treton, dit Jambe-d'Argent, « cheveux noirs et plats, figure jaunâtre, un peu huileuse, la jambe gauche beaucoup plus grande que la droite », auprès de Quelaines. Naguère mendiant, berger, batelier sur la Mayenne, contrebandier aussi, sans doute, à la traversée de la rivière, il a suivi l'armée royaliste. La guerre, les pillages qu'elle permet, sont pour lui un nouveau métier. La Mérozière, dit Monsieur Jacques, ancien garde de Louis XVI, blessé dans la déroute du Mans, échappe à la mort, se cache auprès du Bois-Bergault, entre Maisoncelles, Le Bignon et Bazougers, et, lorsqu'il est guéri, rassemble quelques hommes, tente d'organiser cette région. Coquereau, marchand à Daon, officier vendéen, hardi, entreprenant, enthousiaste après boire, par des courses rapides, étonne les rares troupes du pays, épeure Château-Gontier et Châteauneuf (Maine-et-Loire), Courtillier, dit Saint-Paul, de Ruillé-en-Champagne (Sarthe), réfractaire, agit dans la Charnie, entre Sillé-le-Guillaume et Sainte-Suzanne. Tous ont suivi les Vendéens, sont soumis aux conséquences de leur rébellion. Plus tard, en 1795, alors que presque tous ces chefs seront morts, des émigrés rentrés essayeront de prendre leur place, de transformer l'anarchie de ces nombreuses bandes en organisation presque régulière capable de porter des coups plus forts à la République, mais leurs petits talents n'y suffiront pas, et la chouannerie populaire succombera sous leurs projets intéressés. De Scépaux n'appartient pas à la Mayenne. Il occupe le nord de Maine-et-Loire, et sa manière d'agir sert de transition entre celle des Vendéens et celle des vrais Chouans. Le chevalier de Tercier attirera l'attention surtout par ses *Mémoires*. Enfin Billard-Devaux, d'Ambières, « lieutenant de M. de Frotté ». n'accomplira aucun exploit, sera chouan lorsque la chouannerie deviendra générale, sollicitera âprement titres et pensions en 1815, écrira ses prétendus faits d'armes, et, dans les rapports secrets des sous-préfets de la Restauration, au moins impartiaux à son égard, sera jugé comme un homme peu recommandable et comme un flibustier.

La levée en masse, oubliée durant trois mois, par suite des passages des Vendéens, fut reprise, continuée. La plupart des

réquisitionnaires obéirent, partirent, et dans toutes les communes. Cependant il y eut des insoumissions, surtout loin des routes, loin des villes ou des bourgs. Ces réfractaires, connus de tous, les chefs chouans les enrôlèrent de gré ou de force, les obligèrent à participer à leurs expéditions. Peu à peu, ce noyau s'augmenta des déserteurs, réquisitionnaires du département, ou soldats y combattant. Et comme la zone où chaque bande opérait devenait, à la longue, impénétrable aux autorités républicaines, les quelques prêtres qui restaient dans le pays s'y réfugièrent, surent devenir les conseillers des chefs, dirigèrent ceux-ci dans le sens des intérêts religieux, et leur indiquèrent des assassinats à commettre, pour leur sécurité, et pour la plus grande gloire de leur Dieu.

*
* *

« Lorsque votre collègue Boursault — dit Coquereau — nous compare à l'oiseau de nuit, nous répondons que ce n'est pas de là que dérive le nom qui nous a été donné, mais bien des trois frères Chouans, contrebandiers et habitants des environs de Laval, premiers chefs des bandes qui n'eurent jamais d'autres motifs d'insurrection que ceux du pillage. » En effet, tous vivent sur le pays et prennent l'argent ou les assignats qu'ils peuvent dépenser; ils en prennent peu, car on ne peut dépenser beaucoup que dans les villes et ils sont hors la loi; car, à la campagne, chacun s'empresse de satisfaire à leurs désirs, tant on les craint. Contre eux, les dénonciations pleuvent aux comités révolutionnaires, mais des dénonciations anonymes, des avis de leur passage, dont les autorités légales n'ont ni la volonté, ni l'intelligence de se servir. Ils sont détestés, cependant on les supporte, et, comme la durée consacre leur influence, à la longue, ce sont les pouvoirs, devenus débiles, qui, ouvertement, ne sont plus obéis.

Le jour, « ils ont l'air d'agriculteurs occupés à défricher leur terre, le hoyau à la main » ; « ils tiennent des fusils cachés derrière les buissons, dans les haies ou dans les arbres creux », et, quand des volontaires passent par petits groupes, souvent ivres, ils les fusillent à l'improviste.

Lorsque les chefs le font mystérieusement savoir, ils se rassemblent la nuit parmi les landes, les ajoncs, dans les clairières, sur des mamelons facilement défendables, dans ce qu'ils appellent « camps » et là, combinent leurs aventures. Renseignés par des amis qu'ils possèdent dans les villages et dans les villes, par les parents d'émigrés ou de détenus que les jacobins surveillent et auxquels leur instruction, leurs manières, procurent encore quelque influence, ils connaissent l'état, la vigilance des cantonnements républicains, le passage des diligences, le départ des convois, les battues projetées contre eux, et, lorsqu'ils ne trouvent aucun coup à tenter ou que le danger devient trop pressant, ils se dissipent ou s'éloignent, disparaissent pour quelques jours.

La poudre, les armes leurs manquent. Ils s'en procurent sans trop de peine. Badier, maire du Genest, rassemble toutes celles de ses gardes nationaux, sous prétexte que, disséminées, elles sont trop exposées à être prises par eux, et, faute de les garder, les leur laisse saisir d'un seul coup, puis, patriote persécuté, se réfugie à Laval et leur fournit des renseignements. Des femmes sortent pour eux, des villes, de la poudre sous leur jupe. Les volontaires du bataillon de la Montagne, lie du port de Rouen, leur vendent des cartouches.

Armés, ils peuvent agir. Quelquefois de jour, « la figure noircie comme des masques », le plus souvent la nuit, ils coupent les arbres de liberté, pillent les caisses publiques, brûlent les papiers municipaux, se font payer le loyer des biens nationaux, et, lorsque l'impunité leur paraît assurée, de juillet à septembre 1794, par les grandes chaleurs qui rendent cruel et autour de la Saint-Louis, ils fusillent les agents des communes, les officiers de la garde nationale, les prêtres assermentés, les chouans rentrés, les fermiers qu'on dit patriotes, les femmes qui ont tenu de « mauvais propos ». Ils se déguisent en bleus, demandent à des métayers de Saint-Berthevin « s'ils ont fait des trous dans les haies » comme les autorités militaires en ont donné l'ordre, et, sur leur réponse « qu'ils en ont fait deux », ils les massacrent et jettent une femme dans le feu. Ils fauchent et moissonnent les blés des biens nationaux, en plein jour, à Nuillé-sur-Ouette, et comme, après la récolte, l'approvisionnement des villes doit

se faire et que les républicains réquisitionnent les voitures, ils règlent et limitent le battage des grains, ils démontent ou font démonter toutes les charrettes du centre et du sud de la Mayenne, cachent les essieux, si bien que les gens d'Ahuillé sont obligés « d'amener à Laval du bois sur des brouettes » durant douze kilomètres, heureux encore s'ils ne sont pas fusillés au retour. Peu à peu ils empêchent toute circulation, si ce n'est sous escorte, et, au printemps 1795, afin de compléter leur œuvre, ils abattent les arbres dans les chemins creux, coupent les routes par des tranchées et détruisent les ponts.

Leurs assassinats sont innombrables. En quelques mois, on en compte dix à Saint-Berthevin; treize à Astillé; quatorze à Parné, autant à Loiron et à Daon, le pays de Coquereau. Dans le district de Château-Gontier, on en signale soixante-douze, cent trente-quatre dans ceux de Laval et d'Évron. Mais les listes, certifiées par des maires pour la plupart réfugiés dans les villes, sont inexactes ou fausses. Celui-ci craint les chouans, celui-là les troupes républicaines, pour sa commune ou pour lui. A Entrammes, le juge de paix en annonce, du 21 mars au 27 décembre 1794, onze; en octobre 1795, il n'en accuse plus que trois. A la même époque, Montigné n'en avoue que trois en tout, quoiqu'il y en ait six en août et septembre 1794 dont on possède les procès-verbaux.

Et ces assassinats ne se font pas en bloc, la même nuit, à la suite d'une irruption soudaine.

A Montigné, ils tuent un métayer, au Houx, le 19 août; dans la nuit du 22, ils en fusillent un à la Fortiquière, un à la Boitée, un au Tertre; dans la nuit du 25 septembre, ils en assassinent deux à la Rufinière, cette fois sans y piller.

A Daon, Coquereau qui se tient souvent au Port Joulain où, grâce à l'écluse, il peut passer d'une rive à l'autre de la Mayenne, revient chaque fois qu'il a une vengeance à exercer. Le 8 juin 1794, il tue un homme, sept le 28, un le 13 juillet, un le 14, un le 20, un le 21 et deux autres dans la suite.

La troupe de Jambe-d'Argent visite souvent Astillé. Le 17 avril, un homme est tué à la Gestinière; le 21 juillet, après combat, elle prend le maire et le fusille; le 16 août, deux hommes qui ont fait des brèches dans les haies subis-

sent le même sort ; le 22, c'est un agent municipal au Fresne ; le 25, un homme à la Pagerie ; dans la nuit du 18 octobre, un domestique ; le 5 novembre, le fermier de la Guilloire et sa femme « qui ont dit aimer mieux donner du pain aux bleus qu'aux chouans », et, de plus, cinq autres, dans l'intervalle.

Jean Chouan, les débris de sa bande après sa mort, et celle de Moulin, visitent Loiron. Ils tuent, pillent le linge, et, chez les réfugiés qu'ils ne peuvent enlever, « ils cassent les meubles, brisent la vaisselle ». Ils saisissent les vaches une à une, prennent les chevaux, les massacrent ou les vendent.

Et de même, dans tous les endroits qu'ils peuvent atteindre sans danger.

Car, malgré leur puissance incontestable, malgré les fermiers « qui veulent bien leur convoyer du cidre », à part Coquereau, ils n'osent guère courir en plein jour. Jamais ils ne s'attaquent aux cantonnements vigilants, jamais aux gardes nationales organisées, comme celle d'Andouillé. Leurs historiens — ou plutôt les conteurs qui ont tenté d'en faire des héros épiques — prétendent qu'ils ont désarmé celle-ci ; le fait se réduit à la surprise de la Jalonnière sur les limites d'Andouillé et de Saint-Ouen, à six kilomètres au moins d'Andouillé, à l'assassinat de deux hommes, probablement gardes nationaux, et à coups de sabre, non à coups de fusil, car ils craignaient de prévenir la commune. Dès qu'ils aperçoivent une troupe républicaine en ordre, ils se dispersent dans les ajoncs, ils cachent dans leur poche leur cocarde blanc et noir, leur cœur de Jésus, leur chapelet, et ne les exhibent que lorsqu'ils sont sûrs de leur affaire. Ils chargent leur fusil « à force », y glissent plusieurs balles, et, lorsqu'ils ont cerné un cantonnement, si les bleus gardent un peu d'ordre, ils s'échappent : il ne leur reste plus qu'à brûler l'église, le château où ils cantonnent. Ceux des leurs qui sont pris assurent, jurent qu'ils n'ont jamais chouanné ; ceux qui ont les armes à la main se prétendent enrôlés de force. Tous fournissent les renseignements qu'on leur demande sur leurs chefs, leurs refuges, leurs camps, et s'offrent à devenir des guides, si on leur laisse la vie.

Ils cachent leur identité sous des noms de guerre, ce qui était la mode dans les armées de l'Ancien Régime et ce que

faisaient aussi les faux-sauniers du Maine et de l'Anjou. Ils s'appellent Brise-tout, Fleur d'Épine, l'Intrépide, Moustache, Carabine, Mousqueton, ce qui n'est pas grave, et, en août-septembre 1794, tous ceux qui pillent, massacrent, de Montigné à Saint-Berthevin et Ruillèle-Gravelais, disent que leur chef est Jean Chouan, « ils le montrent aux femmes », alors qu'il est mort dès le 28 juillet. Quelquefois, lorsqu'ils ont surpris un poste, ils s'habillent en bleus, questionnent un métayer suspect de patriotisme, le sabrent ou le fusillent, puis, s'ils sont en sécurité, ils se font servir par les femmes dans sa maison, y dînent, s'y grisent, et l'expédition, commencée par un coup de main, finit en carnaval macabre.

Arrêtés, personne n'ose, ne veut déposer contre eux ; et ils terrorisent davantage le pays, grâce à cette apathie universelle. Les domestiques chouannent sans que leurs maîtres s'en aperçoivent ou veulent s'en apercevoir. Ils couchent, « plusieurs nuits de suite », chez un fermier du Genest, « parce que sa grange ne ferme point ». Ils s'établissent dans le foin d'un métayer de la même commune qu'ils viennent de piller, et « celui-ci l'ignore ». Le 23 novembre 1794, « quatre d'entre eux incendient Entrammes ». Les autorités enquêtent : « personne ne les a vus ». Enfin, le maire de la Bazoge-de-Cheméré rend compte de l'assassinat d'un patriote, et, pour en désigner les auteurs, il les appelle : « les malheureux chouans[1] ».

Dès qu'ils pressentent leur venue, dès qu'ils entendent gronder leurs chiens, le soir, les métayers qui ne vont pas avec eux blémissent d'épouvante ; les batteurs en grange s'enfuient ; tous se laissent piller, ne portent plainte que des mois après si des menaces les obligent à se réfugier dans les villes, ou pas du tout. Des assassinats commis au jour le jour ne sont signalés qu'en bloc, dans un même rapport. D'autres resteront à jamais inconnus. Et les autorités communales, prises entre les pouvoirs lointains qui leur prescrivent des constatations ou des démarches, et les chouans proches qui les leur défendent, n'avancent dans le pays qu'environnées de soldats ou n'agissent pas.

1. Pillages et meurtres des Chouans, cart. 200. (Archives de la Mayenne.)

*
* *

En résumé, tous, à l'égard de la loi existante, sont des coupables. Les anciens Vendéens savent que la guillotine les attend, les déserteurs la fusillade, les réfractaires l'armée. Naturellement, ils ne veulent pas être atteints. Avec l'instinct de la conservation, ils se rendent compte, et de plus en plus, que les pouvoirs publics des campagnes sont, qu'ils le veuillent ou non, les agents du gouvernement, ceux qui seront amenés à les prendre ou qui ne pourront qu'aider à leur prise. De là, la notion nette, claire, qu'il faut supprimer tous les agents facilement atteignables, et terroriser les autres, afin de les obliger au silence, à l'inaction.

La nature du pays les sollicite à ce rôle. De même qu'elle fournit aux isolés d'innombrables refuges, qu'elle les soustrait aux recherches, aux poursuites, elle leur permet, quand ils sont groupés, des marches secrètes, des approches invisibles, des embuscades fructueuses, des attaques soudaines et des retraites faciles, impossibles à gêner longuement. Au milieu de bourgs et de fermes rares, ils n'eussent pu exister. Dans la Mayenne, au contraire, parmi les demeures isolées et presque uniformément disséminées, ils sont sûrs, là où ils se présentent dans la campagne, d'être toujours les plus nombreux, les mieux armés, et, par suite, d'imposer leur volonté. Ils causent une terreur obsédante et continue. Les caractères vacillent à leur évocation, Le 21 septembre 1794, le greffier de Nuillé-sur-Vicoin lit, au milieu du village, le texte des nouvelles lois, « lorsqu'une voix crie : en voilà assez, retire-toi. Il est temps ! Il aperçoit un grand homme dont le costume lui paraît suspect, et se retire, saisi d'effroi ».

Mais, pour être des maîtres, ils ne sont pas des gouvernants. Leur instinct est tout anarchique. Ils détruisent le pouvoir et ne le remplacent pas. Ils se rassemblent et se dissipent soudain. Si leurs chefs pouvaient concevoir une entreprise de quelques jours, ils ne devraient point compter jusqu'au bout sur eux ; et leurs chefs sont les plus audacieux ou les plus rusés, sans autorité bien assise, sans partisans

immuables. On ne les suit que parce que, avec eux, on court moins de dangers qu'avec d'autres. Au fond, ils ne voient rien au delà de leur sécurité, et, s'ils sont contre le gouvernement qui les poursuit, leur but n'a de politique que la résistance à la légalité. Ils ne tentent pas une transformation de l'État. Mais ils combattent un État qui ne leur assure ni l'indulgence ni l'exemption du service militaire. Leur royalisme se montre, comme une arme de combat, mais ils ne se prêtent que peu ou point aux intrigues royalistes. Il paraît que Puisaye demanda à Jean Chouan une entrevue dans la forêt du Tertre. Celui-ci s'y rendit, puis, « entendant le canon de la Vendée (23 octobre) », il ne l'attendit point. Malgré leurs plans, qui, comme conséquence, amènent tous la destruction du gouvernement républicain, ils sont bien moins pour le royalisme que pour l'anarchie sociale.

Et par là même, encore, ils se différencient des Vendéens.

Au lieu d'attaquer la force armée, ils s'en détournent ; au lieu de se jeter sur les villes, objectifs désignés aux révoltés, ils s'en prennent aux fermes isolées ; au lieu de profiter de la faiblesse ou de l'imbécillité des pouvoirs publics et de la désagrégation politique qui en résulte pour ramener sur le trône un roi, ils augmentent cette désagrégation par le pillage et par le crime. Ce ne sont pas des corps de soldats : ce sont des agglomérations de bandits.

LES BLEUS

Rossignol, général d'émeute, commandant l'armée des côtes de Brest, « fils aîné du Comité de Salut Public », inspire une confiance telle qu'au conseil de guerre de Rennes, le 25 novembre 1793, alors qu'il faut atteindre les Vendéens, les abattre à tout prix, son subordonné Kléber propose qu'il y ait sous lui « un général commandant toutes les forces », ce que les représentants lui accordent, tout en réservant les responsabilités « à ceux qui doivent le seconder de leurs talents militaires ».

A Vitré, en janvier 1794, Beaufort s'intitule « général de

division provisoire » alors qu'il n'est qu'adjudant-général à l'armée de Cherbourg. Selon Rossignol, dès le 13 janvier, « il a détruit tous les chouans », « il ne reste plus rien de ces scélérats », mais le 2 février, à un quart de lieue de Vitré, le courrier est arrêté, pris. Beaufort, qui reconnaît dans cette expédition la complicité des paysans, se plaint « qu'ils ignorent les droits de l'homme », et, né en 1761, il se dit « élevé à se battre à coups de canon depuis vingt-huit ans ».

Kléber, qui a « quelques talents militaires », commence à comprendre la guerre le 16 avril 1794, mais, le 27, il est remplacé par Vachot. A peine au milieu des ennemis, celui-ci « brûle de fondre sur ces scélérats ; il en prend l'engagement en vrai sans-culotte », « il ne perdra jamais de vue le mot *exterminer*, que porte l'arrêté » qui le nomme. Cependant, quoiqu'il transmette ses ordres sur beau papier, avec, en tête : « Mort aux Chouans », la troupe « se plaint et n'a plus confiance » ; quoiqu'il espère « faire chérir la République en pérorant le peuple », qu'il « jure les attroupements détruits », qu'il « réponde du succès » tout en « demandant des instructions », les pillages, les assassinats se multiplient autour de lui, et il ne sait leur opposer que des proclamations verbeuses où l'incohérence le dispute à l'ineptie.

Moulin ne peut agir. Il est lent d'esprit, et, comme le Comité de Salut Public lui ordonne de réunir vingt mille hommes de son armée à Saint-Malo, en vue d'une expédition en Angleterre, puis, quand l'intérieur menace de les y répandre à nouveau, il passe les quatre mois de son commandement à rassembler ses troupes et à les disloquer.

Humbert, selon le représentant Boursault, « déshonore son caractère », parce qu'en écrivant au chouan Boishardy, il fait des fautes d'orthographe. Enthousiaste, il lui donnait sa parole qu'aucun tort ne lui sera fait « s'il rentre jouir des bienfaits d'une aussi belle Révolution ». Hoche et Dubayet le rencontrent à Laval, au moment où l'on tente une pacification, habillé en chouan, et ils « lui font sentir qu'il s'abaisse ». Désigné pour accompagner les chefs rebelles, il leur emprunte sans cesse de l'argent, et oublie de le leur rendre.

Lebley écrit de Château-Gontier au représentant Baudran :

« Aide-moi de tes conseils », au lieu de s'adresser à son général en chef. Danican, qui, de prime abord, semble plus habile, au bout d'un mois « tient d'horribles propos », et Hoche déclare qu'il est « excessivement dangereux et serait mieux à une autre armée ».

Aubert-Dubayet est désorienté dès son arrivée à l'armée des côtes de Cherbourg par une guerre aussi nouvelle. Ses troupes sont répandues sur un immense espace, vingt-huit mille hommes d'Angers à Cherbourg et à Rouen. Il ne peut les tirer de leurs cantonnements sans compromettre la sécurité des bourgs qu'elles occupent ; et le plus qu'il peut faire, c'est d'en détacher quelques fractions et de les envoyer à Hoche, lequel en a encore plus besoin que lui. Sans aucune force disponible, il recueille des renseignements, transmet au gouvernement des plaintes, s'inquiète de l'état du pays et du dénuement de l'armée, puis, comprenant son impuissance, il demande et redemande son changement. A la fin, il l'obtient : le Directoire le fait ministre.

Beaucoup de généraux, qui sont nommés aux armées de l'Ouest, ne viennent pas, ou paraissent à peine. Durant leur absence, les opérations languissent. Pour entreprendre la réalisation des plans du gouvernement, leurs subordonnés les attendent, demeurent calmes, et, au lieu d'agir avec vigueur, de tenter la destruction des chouans qui les enveloppent, et de plus en plus les enserrent, ils s'engourdissent dans les villes, au milieu d'une douteuse sécurité.

Hoche a fait preuve de conceptions stratégiques. Il est envoyé à l'armée des côtes de Cherbourg, puis à celle des côtes de Brest, puis on les lui donne toutes les deux et, peu après, on les sépare à nouveau. Il sort de prison, alangui par les belles royalistes, la franchise et l'enthousiasme voilés par les malheurs. Dès qu'il arrive à Alençon, il annonce à ses soldats qu'ils trouveront en lui « un frère digne d'eux et leur ami sincère » ; il envoie au Comité de Salut Public un plan chimérique, sans avoir étudié la guerre, connaissant à peine le pays, puis, se heurtant aux difficultés, il s'abandonne à la mélancolie : « il ne sait quoi le chagrine profondément ; il pourrait être heureux, il n'en est rien ». Cependant, quelques jours après, il dit à Carnot « que ses occupations

lui laissent beaucoup de temps », et il lui adresse un autre plan de campagne, pour l'armée du Rhin. Mais la tristesse noire le reprend dès que le Comité lui donne l'armée des côtes de Brest, et « son peu de moyens, l'état des armées, le caractère de la guerre, sa santé extrêmement mauvaise, le font supplier le Comité de le décharger d'un poids où il peut succomber. Le commandement d'une place, ou de la petite armée des côtes de Cherbourg lui convient. » Il écrit au représentant Bollet « qu'il ne demande que son obscurité ». Quoiqu'il use et abuse de la rhétorique du temps, que les thèmes de la sensibilité, de la vertu et du devoir lui soient coutumiers, qu'il dise à son armée « un enfant chéri qu'il élève pour en faire hommage à la Patrie » : « Le républicain chérit ses devoirs, il est discipliné, il est preux, il respecte les propriétés... le républicain dont les mœurs sont pures fuit la volupté et l'ivresse : elles dégradent l'âme. Il ne connaît d'autre parure que l'entretien de ses armes et de son vêtement », — par delà les prosopopées inutiles et les déclamations vagues, il n'en a pas moins le sens de la réalité, il voit que ce soldat « n'est pas commandé », qu'il y a « désordre, indiscipline, gaspillage », et, de plus, cette rêverie romantique, néfaste chez un homme de guerre, cette intelligence aiguë de la souffrance presque sans cause, qui fait de lui un parent de Werther et un frère de René.

A certaines heures, il semble envisager son armée comme une abstraction. Les motifs de l'indiscipline ne deviennent plus pour lui que des phénomènes qu'il analyse : « Si les soldats étaient philosophes, dit-il à Krieg, son subordonné, ils ne se battraient pas. Tu ne veux pas qu'ils soient ivrognes, ni moi non plus ; mais examine quelles peuvent être les jouissances d'un homme campé, et qui peut le dédommager des nuits blanches qu'il passe ? Corrigeons pourtant les ivrognes, surtout lorsque l'ivresse les fait manquer à leurs devoirs. » Le lendemain, il pense différemment, écrit au même que son aide de camp « a beaucoup de dettes (à Rennes), qui ne sont pas d'une âme délicate ».

En janvier 1795, alors que Cormatin négocie, il espère la pacification, et « dût sa santé devenir plus mauvaise, il attendra le résultat de cette affaire ». Une trêve semble sur le

point de se conclure. Il demande à son ami Mermet de lui envoyer des livres, et il lui désigne : « *La Henriade*, *la Pucelle*, *la Mort de César*, *le Séducteur*, *les Femmes* ». Il écrit qu'il « n'a qu'à combattre des chouans, d'ailleurs ennemis très méprisables », puis, comme la situation change, qu'il « ne se nourrit que de thé et travaille beaucoup », et à l'un de ses subordonnés que son « espèce de misanthropie ne lui permet guère de goûter le bonheur ». Il est certain qu'il imite Rousseau, qu'il se plaît à évoquer des misères imaginaires, mais, à force d'y revenir, elles prennent corps, deviennent réelles, s'interposent entre la réalité et lui, déforment les choses. Après Quiberon, il se plaint à Tallien : « En élevant beaucoup un pauvre garçon qui voudrait bien rester ignoré, mes ennemis ne vous le pardonneront certainement pas. »

Avec cela, il est resté quelque peu garde française. Général en chef d'une armée de plus de 60 000 hommes, il parcourt « souvent ses cantonnements à la tête d'une compagnie de grenadiers, le mousquet sur l'épaule, et à pied ». Le général Avril « aurait prétendu que sa circulaire aux habitants des campagnes n'était pas de lui, qu'il ne savait ni lire ni écrire » ; aussitôt, par lettre, il le menace « de lui couper les oreilles » ; puis, comme il est très franc, plus tard il reconnaît son erreur, s'en excuse, « le prie d'oublier ».

Au début de son commandement, ce chef de vingt-six ans craint les représentants du peuple et le Comité. Il se souvient des terribles proconsuls de l'an II, et il en a souffert. Mais il reconnaît vite la faiblesse, l'irrésolution, la débilité de leurs successeurs, et comme ceux-ci le troublent, le contrecarrent à chaque instant, défont son œuvre à mesure qu'il la compose, il ose dire au Comité « qu'il est très inutile à la tête de cette armée, puisqu'on lui prouve partout qu'il n'a aucun ordre à donner » et, en forme de conclusion, il demande à servir ailleurs, « en quelque qualité que ce soit ». Ses démêlés avec Dubois-Dubais ne tournent pas à son avantage. Si bonnes que soient ses raisons, le Comité affaibli ne peut plus trancher contre un conventionnel. L'armée des côtes de Cherbourg lui est enlevée. Il déclare que « cet allégement lui fait infiniment de plaisir », et il envoie à son successeur Dubayet

tous les renseignements qu'il possède et l'idée qu'il se fait de la guerre. A mesure que le gouvernement lui laisse la bride sur le cou, le tiraille moins en sens contraire, il prend de l'autorité, juge les hommes avec pénétration, devient une puissance. S'il reste encore troupier enthousiaste, s'il annonce à l'armée des côtes de l'Océan, forte de plus de cent mille hommes, et où l'on écrit énormément, « qu'il recevra avec reconnaissance tous les avis et renseignements que ses frères d'armes voudront bien lui transmettre, et qu'il se fera un devoir de répondre exactement à toutes les lettres qui lui seront écrites », il lui donne aussi des généraux entreprenants, il la rend sans cesse agissante, il fait sillonner le pays de colonnes mobiles. Il connaît les causes de la rébellion ; il tente d'en captiver les chefs par sa diplomatie, et, comme il pressent qu'ils ne veulent qu'une trêve trompeuse, il les mate par sa force. Ses derniers ordres tranchent comme une épée. Il y paraît d'une énergie fiévreuse, qui se dépense largement au printemps de 1796, comme s'il avait hâte d'en finir, et qu'il portât « en lui-même des germes de mort, suites d'une vie usée par le plaisir et par la guerre ».

Somme toute, il eut la chance de commander sous un gouvernement moins impatient qu'en l'an II. S'il eût été remplacé au bout de quelques mois, on pourrait dire de lui, comme de tous les autres, sauf Kléber, qu'il n'a rien compris à ce genre de guerre. Mais il demeura, et, comme il avait une intelligence vive, inquiète, il apprit.

A cette époque, à cette armée, sous le coup des plaintes et des dénonciations incessantes des autorités civiles, étourdis par les injonctions, les sommations, les menaces des représentants en mission qui, souvent et de bonne foi, subordonnaient à l'intérêt général l'intérêt d'un district et qui, se heurtant entre eux, donnaient des ordres impérieux et contradictoires, qui voulaient connaître toutes les opérations militaires, qui les critiquaient, les jugeaient, sans études préparatoires à ce rôle, qui, trop défiants et trop confiants, acceptaient toutes les délations et soupçonnaient tous les talents, les généraux devenaient les courtisans d'autorités sans cesse épurées ou de représentants passagers, et s'occupaient plus de politique que de guerre. Aussi les hasards de

l'avancement, les faveurs des maîtres, les arrestations multipliées portaient-ils à la tête des troupes des chefs plus habiles dans les réunions publiques que sur les champs de bataille, des généraux que leur promotion avait laissés soldats intrépides, mais n'avait pas improvisés grands capitaines.

*
* *

Dès qu'un général a remporté un semblant de succès, il l'écrit aux députés, aux ministres, aux clubs ; dès qu'un soldat élucubre un plan, veut se plaindre de ses chefs, il s'adresse au Comité de Salut Public ou à la Convention. L'adjudant-général Quantin « a des droitiers (supérieurs) de la plus extrême maladresse, sauf trois ». Le lieutenant Simon dit au Comité « qu'il ne règne aucune intelligence pour détruire les chouans », et les soldats de la 85e demi-brigade écrivent à la Convention « pour témoigner leur surprise » de ce qu'un représentant ait cité à la tribune des faits inexacts. Partout les expressions dépassent la pensée. Dans un combat, Quantin « a failli être pulvérisé ». A chaque rencontre, l'ennemi est exterminé, anéanti, et ces mots qui n'ont pour eux qu'une signification incomplète, ces faits médiocres que leur fièvre révolutionnaire exagère, seront pour leurs chefs ou pour le pouvoir central l'indice que la révolte touche à sa fin, alors qu'elle ne sera pas entamée.

Les soldats végètent dans l'extrême misère. Sans souliers, ils déchaussent les gens sur les routes. Les distributions n'arrivent pas ; le pain est mauvais, gâté : ils en prennent chez l'habitant. Dans les cantonnements où la discipline déjà si faible se perd tout à fait, les autorités municipales ne font rien pour les soldats et s'en plaignent à chaque instant ; ces plaintes n'ont aucun effet, et le volontaire, incessamment menacé, jamais puni, s'habitue à ce sort, s'accoutume de plus en plus au pillage. Le 28 décembre 1793, il y a trois cent quatre-vingt-douze hommes à la Pellerine — position entre Ernée et Fougères. Ils sont logés dans deux maisons « sans paille, ni bois, ni lumière ». Le maire ne veut rien accorder parce que « les Vendéens ont dévasté deux fois le pays ». Le district de Fougères leur permet de couper du bois vert à

la Templerie ; celui d'Ernée ne fait rien pour eux, et « les volontaires affamés se jettent sur les volailles, les enlèvent sans payer ». Le détachement d'Argentré, quoi qu'il fasse, « ne peut avoir du savon ». Les communes les évitent parce qu'elles les craignent. Ernée, à la fin de 1793, a trop de troupes, veut s'en décharger sur les voisins. La Baconnière lui répond : « Une garde nous semble inutile. Notre paroisse est la plus pauvre en grains ; elle n'a jamais été en insurrection... les gardes ne feraient pas mieux le service que nous-mêmes. » Un citoyen de Quelaines, réfugié à Château-Gontier, se plaint « que sa maison ait servi de cantonnement et soit considérée comme un corps de garde, alors qu'il y en a deux, de pères et mères de brigands, qui sont mieux situées ». Un mois après, le maire et les officiers municipaux certifient « que ses plaintes sont sans fondement ». Le général Chabot est mécontent de « l'extrême négligence des fournisseurs et administrateurs de Laval : ils ne donnent pas aux hommes ce qui leur est dû, ce qui dégoûte le soldat du service ». La municipalité de Meslay déclare au procureur-syndic de la Mayenne que, le cantonnement de cent trente-huit hommes ayant été porté à quatre cents « hommes et femmes », il est « impossible de les loger ». Elle les fait coucher dans des granges, mais le commandant « leur veut des lits » ; « un grand nombre de soldats ont la gale ». Le maire va « prendre les lits des particuliers et les faire transporter dans le temple de la Raison ». En attendant qu'il soit approuvé, rien ne s'exécute, et les soldats « n'ont pas même de marmites » pour y cuire leur soupe. Des particuliers du petit Garoulet (Avesnières) font un rapport contre les hommes cantonnés au petit Boissay (Bonchamp-les-Laval), dans lequel ils les accusent de leur avoir « pris un mouchoir ». Aussi, de part et d'autre, le mauvais vouloir augmente. Le général Humbert dit aux siens « de boire et de manger chez les paysans, et de les payer de la monnaie des chouans », ce à quoi le plaignant de Port-Brillet ajoute : « Voilà de beaux modèles pour nos généraux républicains ! » Les représentants Esnue-Lavallée et François ordonnent à Chabot « de réprimer avec la plus grande sévérité les pillages des troupes, et d'enjoindre au commandant du cantonnement de Quelaines de rétablir

immédiatement l'ordre, sur sa tête », mais ces menaces sont inutiles, et le meilleur moyen de les calmer serait de ne pas laisser les hommes mourir d'inanition. D'ailleurs ils n'ont pas besoin des conseils de leurs chefs; les réquisitions des pouvoirs civils, la conquête des vivres sur les campagnes, dont ils assurent le succès, les mettent à même de satisfaire leurs convoitises ou leurs passions.

Dès janvier 1794, les volontaires du détachement de la Gravelle, en venant, avec leur commandant, « descendre le clocher de Saint-Isle, comme la loi l'ordonne, brisent les bancs et la chaire de l'église ». Chabot fait « abattre le bois de Talmont pour chauffer le poste d'Ahuillé » et veut s'attaquer à la forêt de Concise « repaire de brigands » ; son état-major passe au Bignon, y consomme « trois busses[1] de cidre et trois quarts de vin », puis part, « sans les payer ». En avril, la force armée de Laval enlève les grains d'Astillé, ce qu'on lui demande, et, de plus, « emmène tout le pain, lard, etc., qu'elle peut trouver ». En mai, les soldats du détachement de Loigné saisissent à la grande Frezelière « 350 livres en assignats, de la poudre et du plomb ». En juillet, une troupe de passage à l'Huisserie « dévaste le presbytère, y dérobe les archives communales » et les jette à tous les vents. Les détachements de Laval et d'Entrammes pillent deux fois (22 et 24 août) le château de Martebise (Nuillé-sur-Vicoin), emportent « provisions et vêtements ». Partout les vivres se cachent, et, quoique la récolte de 1794 ait été excellente, deviennent de plus en plus rares ; aussi, poussés par la faim, par le froid, excités par le soupçon, par l'exemple de la lie du peuple qui suit leurs expéditions et qui s'acharne sur les communes soumises à des réquisitions, les volontaires donnent libre cours à leurs instincts mauvais, saccagent les maisons, molestent les habitants. L'officier les retient de moins en moins, car, « n'ayant qu'un estomac comme le soldat, il doit se contenter de la même distribution », on lui « retranche le vin et le cidre », on lui donne « une livre de viande au lieu de une et demie » ; et, comme cette distribution, dont parlent les directeurs des subsistances et toute une foule de

1. La busse contient, autour de Laval, environ 220 litres.

scribes cachés qui se soustraient aux dangers de la guerre, ne paraît que sur papier, il laisse le soldat découvrir des vivres où il y en a.

En 1795, l'armée est plus misérable qu'elle ne l'a jamais été. Les villes en abusent pour protéger leurs convois. Les troupes du général Lebley ne « peuvent faire d'autre service que d'aller chercher des vivres ». A Entrammes, les soldats saisissent le bois dans les maisons et tout alentour du corps de garde ; à Port-Brillet, guidés par « deux terroristes », depuis cinq mois ils trouvent tout à leur convenance (16 juillet 1795). Ils s'écartent des routes, visitent les fermes qui les longent, « volent le maire de Saint-Isle et détroussent l'agent national venu de Laval ». Ils s'attachent en particulier aux métairies voisines des villes, là où de forts cantonnements les rassurent contre une surprise des chouans. Le résumé de la plainte suivante, adressée aux administrateurs de la Mayenne, est, à ce point de vue, typique. Bescher et Buttier, deux métayers, habitent l'un et l'autre près de la route, et à une lieue de Laval, le premier à la Helberdière, le second au Petit Boissay (Bonchamp). Les chouans n'ont pas démonté leurs voitures. Aussi le 5 juin 1795 ils ont dû conduire des blés à Meslay, de là à Sablé, et ne sont rentrés que le 10. Le 19 on les requiert pour aller chercher deux charrettes de foin à Courbeville, et le 21 ils réclament, en exposant leur sort. Au préalable, ils se déclarent déjà pillés plusieurs fois. Le 14, trente soldats entrent dans la maison de Bescher, à midi, lui prennent « soixante livres de lard, qu'ils partagent chez lui, un bissac et plusieurs serviettes pour l'emporter, plus quatre-vingts livres de pain, deux rasoirs et deux mouchoirs ». Le 20, deux soldats, en allant à Soulgé, lui demandent « deux mille livres en argent, il les refuse ; l'un d'eux arme son fusil ; Bescher en saisit le canon ; le soldat prend son sabre qu'il avait nu à sa bouche et le frappe au poignet droit ; sa femme qui survient leur offre quelques assignats ; ils ne les acceptent pas, veulent de l'argent » et, apparemment, s'éloignent. Pour Buttier, c'est pis encore. Le 10, « trois soldats du détachement de Soulgé qui sont venus chercher des vivres à Laval, en s'en retournant, rentrent chez lui, laissent un des leurs à la porte, pour guetter. On

leur donne à boire ce qu'ils veulent. L'un d'eux arme son fusil contre sa femme, exige un assignat de dix livres ; Buttier survient : il le vise ; comme ils sont sur la porte, Buttier la ferme vivement ; les volontaires cassent quelques vitres et s'en vont ». Le 18, « quatre cents soldats escortant deux convois de vivres, entrent successivement chez lui, lui consomment cent vingt livres de pain, quatre de beurre, boivent une busse de cidre, prennent deux nappes, deux ou trois essuie-mains, quatre écuelles d'étain, une paire de souliers neufs à deux semelles, un morceau de cuir, et deux petits pots pour boire ». Le 19, « en s'en retournant, dix soldats lui demandent à manger, lui volent quatre-vingts livres de lard, du linge, et maltraitent deux domestiques à coups de crosse ». Le 21, « quarante soldats, allant vers Soulgé, lui enlèvent quarante livres de pain, trois livres de beurre, une nappe ». Ils pillent douze autres fermes de Bonchamps en quatre jours, « y prennent tout ce qu'ils peuvent », et souvent, sur le territoire de la commune, les soldats qui vont d'un cantonnement à l'autre, vers Laval, Soulzé ou Parné, en passant, « tirent les laboureurs dans les champs ». Partout ailleurs sont des hameaux saccagés, des châteaux « où il y a eu de grands dégâts ».

Les bleus tentent même l'escroquerie. Le 23 juin 1795, quatre volontaires accusent le métayer de la Grande Baudière (Changé) d'être chouan. Sur ses réclamations, ils se disent royalistes, lui demandent deux mille livres comme fermage, et le pillent. Le 27, cinq volontaires reviennent, parmi lesquels un des premiers. Il ne leur ouvre pas. Le 29, six, dont trois d'entre ceux du 23, avec un officier, qui lui demande « s'il n'a pas offert deux mille livres à l'un d'eux pour le faire déserter ». Il exige quatre cents livres, pour qu'il ne soit point arrêté. Le soir même le métayer se plaint. Le général fait défiler devant lui le cantonnement de Louverné où il reconnaît deux des coupables, qui « rendent l'argent et sont conduits en prison à Laval ». Mais, la plupart du temps, les tribunaux militaires ne condamnent point, « reconnaissent qu'il n'y a pas eu d'intention criminelle ».

En effet, durant ces expéditions pour ramener des grains, dont l'une dure trois jours, durant ces recherches, expéditions

domiciliaires où tout est retourné, fouillé, les tentations sont trop vives, les commissaires qui les surveillent trop dépourvus d'autorité ou de prestige pour empêcher qu'un soldat ne ramasse ce qu'un autre vient de jeter sur la table en payement, trop habitués à faire des menaces importunes et vaines pour que les officiers ne disent pas à leurs hommes « de les crosser » s'ils protestent. Les gardes nationaux s'en mêlent, et sont les plus avides. Tout est à leur convenance. Andouillé, qui s'est fortifié, vit de ses rapines, traverse les communes voisines et, entre deux fusillades, y dîne. Le 3 juillet 1795, comme une centaine de chouans occupaient les forges de Chailland, au matin, et s'y faisaient servir, s'enivraient, menaçaient de fusiller le caissier qui avait empêché ses deux frères, requis par eux, de les suivre, cinquante soldats et deux à trois cents hommes d'Andouillé, en armes, arrivent, chassent les rebelles, les poursuivent et les dispersent, puis rentrent dans la forge, achèvent le déjeuner des chouans, s'enivrent à leur tour, pillent durant deux heures les maisons des forgerons, et, grâce aux efforts de leurs officiers, laissent la caisse. Tallien et Blad adressent à la commune des félicitations pour son patriotisme, les font tirer à cinq cents exemplaires et les répandent dans le département (5 juillet), ce qui n'empêche point le procureur syndic d'Ernée de trouver (10 juillet) « qu'ils menacent les environs » et ce qui les encourage, peu après, à razzier Saint-Hilaire des Landes d'où ils emportent « des effets, des comestibles, des grains, quelque numéraire et quatre-vingt mille livres en assignats ». Vu le cours des effets publics à ce moment, le vol, énorme en apparence, est minime. Cependant le département les condamne à la restitution, parce que, dans l'ardeur du pillage, ils n'ont pas négligé le percepteur ; mais la condamnation demeure platonique, et, comme les propriétaires lésés n'ont pas la force de se faire justice eux-mêmes, leurs doléances, qui s'accumulent, restent à la fin sans échos.

Durant toute l'année 1795, ces scènes continuent. Laval met le voisinage en coupe réglée. Les habitants, « n'ayant plus rien à manger, ne veulent plus rester dans les métairies », et la foule des affamés de la ville s'accroît de jour en jour. Le Comité de Salut Public menace de la destitution tout officier

qui n'aura pas empêché les pillages, et les défère aux tribunaux, « qui devront les punir avec la plus grande rigueur ». Les officiers essayent d'agir. A leur tour, les soldats les menacent. Le général Labarolière, afin de se couvrir, se plaint que « les troupes soient envoyées en réquisition sans commissaires, ou avec des commissaires de moralité douteuse, ce qui augmente le désordre et le pillage ». Le département, de son côté, « est sûr que si les municipalités le voulaient sincèrement, elles qui possèdent tant d'ascendant sur leurs concitoyens, elles qui disposent de tant de troupes, elles pourraient les réprimer et les empêcher ». Les soldats n'en continuent pas moins de sonner le tocsin, « pour s'amuser », quoique les officiers municipaux en eussent seuls le droit, de prendre ce qu'ils désirent, et, quand ils ont froid, de « découvrir la maison d'un aristocrate pour se chauffer ».

En ce temps de surprenantes fortunes politiques, chacun dépasse ses attributions. Les audacieux veulent régenter les autres et déterminer leur conduite. Le garde-magasin des fourrages militaires, à Fougères, écrit (22 février 1794) aux administrateurs d'Ernée que « les représentants sont instruits de la mauvaise volonté du district et les rendent personnellement responsables du manque du service des subsistances et des fourrages », sur quoi les autorités menacées, saisies de peur, répètent les réquisitions, « en envoient huit sur la petite commune de la Croixille, pour favoriser le commerce de deux marchands de cidre », répond-on de Juvigné, chef-lieu de canton. Ailleurs, l'escorte du général Bouland, à laquelle il accorde « une demi-heure de repos, pour se rafraîchir » veut faire payer à une femme ses deux cents livres de contribution foncière et mobilière, et, en lui présentant un des leurs, gradé, « comme leur général », lui en extorque cinquante.

L'indiscipline, dans le service, est extrême. Presque tous les soldats vendent des paquets de cartouches. Ceux du bataillon de la Montagne, qui cantonne au sud de Laval dans le milieu de 1794, en livrent aux chouans, de la main à la main, et concluent avec eux une trêve tacite. Plusieurs d'entre eux combattent avec ceux-ci. Plus tard la misère, les rations réduites, les feront passer davantage aux rebelles, par suite de

la comparaison qu'ils font entre leur situation misérable et la vie facile qu'ils espèrent trouver. Du 11 au 17 avril 1795, dans la seule brigade Lebley, auprès de Château-Gontier, quarante et un désertent.

Des femmes suivent ces soldats, se cramponnent à eux. Hoche, afin de les en délivrer, essaie de les faire camper. Mais les femmes ne quittent pas les villes et les bourgs du voisinage, et, chez les soldats, la froidure, l'humidité ajoutent de nouvelles maladies à celles qui les rongent déjà.

Ici, les grenadiers piquent des têtes de chouans sur les clochers. Là les soldats violent — comme les chouans d'ailleurs — quand l'occasion se présente.

Leurs chefs ne peuvent pas compter sur eux, parce qu'au fond, ils sont inhabiles ou incapables. Et, lorsqu'on leur passe la direction de pareilles troupes, les plus intrépides sont découragés. Le commandant La Bretèche part de Craon, en reconnaissance. Ses chasseurs « se dispersent dans la campagne pour piller ». Il rentre, « avec trois hommes », et, aussitôt, envoie sa démission. Dans une armée ordinaire, quelques énergies suffisent à réprimer le désordre, à faire au moins que le soldat, créé pour la guerre, soit un outil de combat. Dans celles-ci (côtes de Brest et de Cherbourg), il fallait un chef, et des subordonnés énergiques à la tête de chaque cantonnement. Ils ne s'y trouvèrent nulle part ou furent aussitôt remplacés, et le soldat, livré à lui-même, s'abandonna frénétiquement à toutes ses passions.

*
* *

Levées soudain, rassemblées en corps sans cohésion sous des chefs qui avaient à apprendre leur métier, formées d'éléments fantaisistes, disparates, les armées de la République obtinrent ailleurs des succès par leur masse. Ici, dans ce pays coupé, difficile, contre un ennemi dispersé, dégagé d'allures, le plus souvent invisible, la masse n'était rien, la répartition des troupes et l'habileté des chefs, tout. Il fallait le combattre d'après ses façons d'agir, tirer les soldats de leur oisiveté, en composer des colonnes légères, aptes à le frapper, à l'écraser par des mouvements rapides, et non pas

subordonner les cantonnements à la garde des bourgs, à une garde passive qui ne protégeait rien au delà des dernières maisons. Les plaintes multipliées des autorités, surtout l'incapacité des officiers, en décidèrent autrement. Après plusieurs mois de séjour, les chefs de détachement ne connaissaient pas la région qui les entourait et ne savaient soutenir par des coups heureux les jacobins de village qui leur dénonçaient des chouans; les soldats, laissés au repos, occupaient leur oisiveté à piller, à molester indistinctement les habitants, devenaient de moins en moins aptes à la guerre, et partout la fraction républicaine et honnête du peuple, de plus en plus menacée, perdait confiance, se retirait d'eux.

Les soldats, en somme, en valaient d'autres. Beaucoup furent envoyés à Bonaparte, en Italie. On sait ce qu'il en fit. Mais les officiers étaient incapables, manquaient de ce désir d'action incessante qui, en 1794, s'il se fût manifesté, eût amené l'anéantissement des rebelles.

De plus, les représentants, par leur ignorance ou leur fausse conception des choses militaires, détruisaient l'armée dans son essence, transformaient une force de l'État, consacrée à l'intérêt général de l'État, en petites forces particulières et contraires, se gênant l'une l'autre, et de résultante nulle. Le Comité de Salut Public de 1795, à lui seul, eût suffi pour empêcher la guerre de réussir.

Aussi, et jusqu'au Directoire, sous la pression des autorités et par la faiblesse de ses chefs, l'outil de l'ordre par excellence, au lieu de restreindre la révolte et de l'écraser, subit la désagrégation environnante, dégénéra en instrument d'anarchie.

JEAN MORVAN

LES CHEMINS DE FER

DU

BALKAN OCCIDENTAL

« Par sa position géographique — écrivait l'explorateur Baldacci dans un mémoire au troisième Congrès géographique italien — l'Albanie est la province de l'Empire Ottoman qui touche de plus près au monde civilisé ; une ironie du sort veut qu'elle en ressente le moins l'influence. Son nom évoque tout le contraire d'un pays ordonné et cultivé. Elle est abandonnée de tous, et de ses maîtres tous les premiers. On a vu surgir des chemins de fer en Macédoine, des ports et des routes en Asie-Mineure et en Syrie ; on projette une voie gigantesque de pénétration à travers la lointaine Mésopotamie. Et c'est un fait que l'Albanie reste telle que l'a créée la Mère nature[1]. »

Cet appel, qui date de 1898, commence à être entendu, sinon par la « civilisation », au moins par les intérêts politiques et économiques qui prennent sa place. La politique surtout — non plus celle des *valis* et des *begs*, mais celle des chancelleries — prépare à cette terre vierge on ne sait quelles destinées nouvelles, et les annonce par des projets de voies ferrées.

L'un de ces projets est arrêté, depuis le mois de septembre 1900, par le ministère commun austro-hongrois. La ligne qu'il prévoit enserre, il est vrai, le pays des *Schkipétars* plus qu'elle ne le dessert ; elle n'en est que plus « albanaise » par le dessein qu'elle découvre. C'est le tronçon de Serajevo à Mitrovitza, par lequel l'Autriche-Hongrie se propose de raccorder deux lignes depuis longtemps en exploitation : celle de Mitrovitza à Salonique par la vallée du Vardar

1. Antonio Baldacci, *L'Italia e la Questione albanese*, Florence, 1899.

— celle de Serajevo à Vienne par Brod et la vallée de la Save. Ce tronçon servira donc à établir une communication directe entre la capitale des Habsbourg et le grand port de la mer Égée.

Les aspirations de la Monarchie austro-hongroise vers Salonique datent du traité de Berlin, de plus loin peut-être, et sont, en tous cas, fort connues. Seulement il fut longtemps de mode, dans le monde des chancelleries, de les représenter comme paralysées d'avance par un certain principe d'équilibre balkanique, incorporé lui-même à la formule de l'équilibre européen. Est-ce aux affaires de Chine, est-ce à une extension libérale de la théorie du *statu quo* — fondement de l'entente austro-russe de 1897 — qu'est due cette accentuation des tendances du *Ballplatz*? Il a procédé, du reste, en forme, et savamment enveloppé son projet avant de l'exposer à la publicité.

L'étude du tronçon Serajevo-Mitrovitza avait été incorporée d'abord à celle d'un vaste réseau destiné à améliorer les relations de la Bosnie-Herzégovine avec les deux fractions de la Monarchie. Raccord de Serajevo à Spalato, sur l'Adriatique, par Bugojno; de Budapesth à Serajevo, par Essek et Samatz; de la Carniole à la Dalmatie et à la Bosnie par Karlstadt et Knin, etc, : — dans l'ampleur de ce plan, presque grandiose, semblait se perdre le projet d'une nouvelle ligne dirigée sur la frontière bosniaque orientale. Un moment la discussion parut chaude, entre Cisleithans et Transleithans. On put croire à un commencement de conflit entre l'Autriche et la Hongrie, chacune cherchant à attirer, aux dépens de l'autre, les provinces occupées dans la sphère de ses intérêts spécifiques. Mais assez vite, sous l'action des ministres communs de la Guerre et des Finances, un intérêt commun aussi émergea. On le découvrit justement dans cette ligne, destinée à porter plus avant l'influence de la Monarchie tout entière à travers la péninsule balkanique. Le mérite qu'elle avait de ne diviser personne lui fit accorder la priorité. Et ainsi, ce fut sous la forme d'une résolution transactionnelle, sous le vocable de « complément au réseau *bosniaque* » qu'on fit passer, devant l'opinion européenne, la construction de ce tronçon Serajevo-Mitrovitza — d'intérêt international s'il en fut, puisque Salonique en est la tête.

La diplomatie, pour le moment, paraît se tenir aux écoutes : du reste, en droit public, c'est au seul empire ottoman qu'il appartient de formuler des objections. Un passage du discours du trône, prononcé à l'occasion de l'ouverture du Reichsrath, atteste la persévérance des intentions du cabinet de Vienne. La partie financière du projet est étudiée : c'est le gouvernement bosniaque qui assume l'entreprise. La partie technique fait ressortir un tracé qui, de Serajevo, se dirige vers le confluent de la Drina et de la Lim, pénètre, par cette dernière vallée, sur le territoire de Novi-Bazar, et en ressort à

Mitrovitza. D'après une communication faite, au mois de novembre 1900, à la presse officieuse de Vienne et de Pest, ce tronçon pourrait, « sauf obstacles imprévus », être livré à l'exploitation en 1905.

La perspective d'une nouvelle ligne de Vienne à Salonique — car, en dépit d'une terminologie tendancieuse, tel est bien son vrai nom — alarme, comme nous espérons bien le montrer, des intérêts en grand nombre. Dans l'ordre chronologique les premiers à protester furent ceux de l'Italie méridionale. Dès le 23 novembre, le *Don Marzio*, de Naples, et, à sa suite, *il Commercio italiano*, de Rome, présagèrent à Brindisi, comme port et surtout comme tête de ligne de la Malle des Indes, une véritable *capitis deminutio*. D'après leurs calculs[1], la construction du tronçon Serajevo-Mitrovitza permettrait d'établir, de Londres à Port-Saïd — par Ostende, Vienne, la Bosnie et la Macédoine, — un trajet de treize heures plus court que celui de la Malle actuelle, par Modane et l'Italie. On peut discuter ce chiffre, une foule de facteurs, autres que la longueur kilométrique brute, devant intervenir à la détermination des futures horaires. Il n'en reste pas moins que le principe de la concurrence est posé. Le *Pungolo parlamentare*, de Naples, l'a fait ressortir dans une série de brillants articles de M. Ghelli. M. le professeur Chimienti, il est vrai, député de Brindisi, dans une interview publiée par le *Corriere di Napoli* du 30 janvier et reproduite par la *Tribuna*, a donné quelque réconfort à ses électeurs. Selon lui, les difficultés de la navigation sur les côtes de l'Archipel, et surtout la répugnance du gouvernement anglais à faire passer ses voyageurs et son courrier par la région albano-macédonienne, semblent garantir pour longtemps encore à Brindisi, de préférence à Salonique, la clientèle des paquebots-poste de la *Peninsular*. « Cependant, de toutes façons, ajoutait-il dans la même interview, l'Italie serait beaucoup plus rassurée si l'on parvenait à raccourcir la ligne qui passe aujourd'hui par Modane. » Et il concluait : « L'occasion nous en est offerte, dès ce moment, grâce au percement du Simplon. »

C'est qu'en effet, par cela même que l'Autriche-Hongrie travaille à s'ouvrir, sur Salonique, le débouché continental le plus rapproché de Suez, le tunnel du Simplon prend pour la France, pour l'Italie, même pour la Suisse, un intérêt nouveau et inattendu. Déjà, au mois de septembre dernier, avant même que la résolution du cabinet de Vienne fût connue, le cinquième congrès des Chambres

1. Ils se fondent sur cette constatation que la traversée de Salonique à Port-Saïd est d'environ vingt heures plus courte que celle de Brindisi au même point. De là, en admettant même que le parcours sur rails soit sensiblement plus long, de trois à quatre cents kilomètres, par exemple, un avantage certain pour la ligne qui fera tête à Salonique.

syndicales, industrielles et commerciales de France et le congrès international de géographie avaient relevé la prédestination du Simplon à raccourcir la ligne de communications rapides avec l'Orient. Ce n'est pas l'un des jeux les moins intéressants du mécanisme de la vie économique contemporaine que, fort peu de temps après, une nouvelle « poussée » de l'Autriche à travers le Balkan soit venue fournir un argument de plus à cette thèse, et qu'on ait pu relever, dans des journaux genevois, dans un rapport de l'ingénieur Turettini, un avertissement salutaire à tout l'Occident « menacé de la concurrence allemande et autrichienne qui va s'établir par Salonique ».

La question des voies d'accès au Simplon, négligée jusqu'ici en Italie et surtout en France, ou assez misérablement débattue entre intérêts de clocher, prend donc, au sens le plus large du mot, l'importance d'une question internationale. Et, si l'on sait l'élever jusque-là, des divers projets élaborés en France, le percement du Jura entre Lons-le-Saunier et Genève, en ce moment étudié par la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée, ne saurait manquer de rallier les suffrages du monde politique. Ceux des hommes techniques lui sont acquis déjà. Il comporte, en effet, une ligne directe de Paris à Lons-le-Saunier par Saint-Jean-de-Losne, et, de là, plusieurs tunnels de base ne dépassant pas 560 mètres d'altitude, exempts de courbes et de déclivités sensibles et débouchant sur le pays de Gex, presque au niveau du Léman. Son exécution permettrait de ramener la distance réelle de Paris à Milan à 849 kilomètres [1].

Si, du côté italien, on exécute aussi les rectifications projetées entre Domodossola et la ville de Milan, reliée à Brindisi par la ligne de Bologne, il est hors de doute que, d'ici quelques années, une accélération sensible pourra être imprimée au service de la Malle des Indes. Nous croyons volontiers, avec M. Chimienti, qu'elle suffira à conserver à la France et à l'Italie, outre le profit matériel, le monopole — qui n'est pas sans valeur politique — d'une ligne classique depuis 1872. En tout cas, dans l'un et l'autre pays, « faire plus court » doit être la formule de ceux que préoccupe à juste titre l'initiative du Gouvernement autro-hongrois.

*
* *

Au surplus, ce déclassement éventuel de Brindisi, au profit de Salonique, est inquiétant surtout comme symbole et comme prélude : symbole de l'attraction irrésistible qu'exerce la Méditerranée sur la race germanique, dont les poumons, décidément, ne peuvent se dilater

1. La distance *virtuelle*, à raison des qualités de profil, serait très peu supérieure (885 kilomètres). Elle est actuellement de 1 049 kilomètres par le Mont-Cenis et de 993 par le débouché du Gothard.

qu'entre deux mers ; — prélude des efforts de cette race pour distancer le vieil Occident sur la route de Suez. Ce canal, que les Vénitiens du moyen âge avaient, dit-on, rêvé, que le génie français a ouvert, et dont l'Angleterre garde âprement les abords, se trouvera, dès les premières années du XXe siècle, faire face à un débouché austro-allemand. Des deux péninsules qui s'allongent de son côté, l'italique et la balkanique, c'est la seconde qui tend à devenir le promontoire avancé de la civilisation vers l'Orient; et ce promontoire est soudé lui-même, par la nature et l'état de la carte politique, au formidable organisme de l'Europe centrale.

Cette évolution menace de se produire au moment où la diplomatie et les finances allemandes sont prépondérantes à Constantinople; où la ligne de Konieh au golfe Persique, à travers l'Asie-Mineure, vient d'être concédée à des Allemands; où enfin la *Weltpolitik* hante les cerveaux germaniques les plus rassis. Il est bien difficile de n'y pas soupçonner l'effet d'encouragements venus de Berlin. Avec le temps, Salonique, tête d'une ligne austro-hongroise, ne peut manquer de devenir un port allemand, dont le rayonnement s'étendra non seulement sur Suez, mais sur les Dardanelles. La politique du *Drang* vise clairement le bassin oriental de la Méditerranée, carrefour des principales routes du monde. On peut se demander avec inquiétude si elle ne finira pas par intercepter, pour les puissances occidentales, ces routes qu'elles ont découvertes ou aménagées; si, en un mot, dans un avenir plus ou moins prochain, la conjonction directe de l'Europe centrale avec les plus riches parties de l'Asie n'annihilera pas l'œuvre séculaire de la marine et du commerce latins?

Histoire de demain, dira-t-on. Est-ce que la véritable politique n'en vit pas? Si c'est toutefois l'écrire trop tôt que d'évoquer une hégémonie allemande dans les parages de l'Archipel, d'autres conséquences moins alarmantes, mais aussi plus prochaines, semblent découler de la construction de la nouvelle ligne de Salonique. Il faut essayer de les préciser.

La première touche à des intérêts que la nation italienne a longtemps négligés, mais qui semblent avoir retrouvé, dans la presse, à Montecitorio, au Quirinal même, de circonspects défenseurs. Il est certain que la partie politique et stratégique du tronçon Serajevo-Mitrovitza est de compléter au profit de l'Autriche-Hongrie, déjà moralement installée dans l'*Hinterland*, l'investissement de tout le territoire compris entre cette ligne et l'Adriatique. Viennent des circonstances favorables, l'Albanie tombe dans les mains de cette puissance comme un fruit mûr, cueilli, pour ainsi dire, à revers. L'équilibre adriatique se trouve détruit, par l'occupation du canal d'Otrante, du même coup que l'équilibre méditerranéen est altéré.

Et cette perspective se dessine au moment même où, par une série de mesures trop peu remarquées, le Gouvernement italien vient de faire effort pour ne laisser compromettre ni l'un ni l'autre.

On se souvient de l'émotion causée en Italie, au mois de mars 1900, par la rumeur que le voyage de l'empereur François-Joseph, à Berlin, à l'occasion des fêtes de la majorité du Kronprinz, avait pour objet de provoquer l'extension à l'Albanie du régime des provinces occupées[1]. S'il est vrai, comme on l'a prétendu, qu'un des derniers actes de politique personnelle du roi Humbert ait été de traverser catégoriquement ces intentions, reconnaissons que cette part de son héritage moral ne pouvait être recueillie par des mains plus fermes. Le roi Victor-Emmanuel III, à la différence de la plupart des ministres de son père, ou, pour mieux dire, de presque toute la génération politique au milieu de laquelle il a grandi, passe pour savoir le poids de la question albanaise dans la balance des grands intérêts italiens. Son mariage avec la princesse Hélène de Montenegro inspira jadis les symbolistes : il soulignait je ne sais quelles affinités mystérieuses entre l'étoile des Savoie et celle des Petrovitch, maisons reflétant l'une et l'autre, sur chaque rive de l'Adriatique, le génie propre d'une race; pouvant s'enorgueillir l'une et l'autre d'avoir fait, au XIXe siècle, œuvre de rénovation nationale. — On dit qu'il pourrait bien inspirer les politiques à leur tour, tant d'intérêts communs, après tout, rendant désirable une entente entre l'Italie et l'avant-garde du monde slave.

Il est incontestable, en tout cas, que, depuis le nouveau règne, le gouvernement italien s'est efforcé de relever certaines traditions qu'on croyait abandonnées à jamais, de l'autre côté du canal d'Otrante. Il l'a fait sous une forme irréprochablement correcte, puisqu'enfin ses initiatives peuvent se réclamer, devant l'opinion européenne, du principe même dont l'Autriche couvre son infatigable propagande en Albanie. Apporter à ce pays barbare une caresse de la civilisation — et pourquoi une seule puissance aurait-elle le privilège de cette bonne œuvre? — c'est d'abord y ouvrir des écoles : par décret royal du 4 octobre 1900, un *Istituto tecnico commerciale* est fondé à Scutari où le gouvernement de Rome ne subventionnait plus que des écoles élémentaires. C'est stimuler les relations économiques : une agence commerciale italienne a été instituée à Janina, déjà siège d'un consulat général. C'est préparer une nouvelle génération d'Italiens, laïcs et clercs, à mieux connaître l'histoire et la langue *schkipétares :* l'*Istituto orientale* de Naples a été enrichi, l'été dernier, d'une chaire de littérature albanaise. C'est enfin concourir au développement des services postaux, que l'Autriche-Hongrie assume avec

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er juin : *L'Équilibre adriatique.*

un dévouement trop exclusif : un décret du 5 février dernier approuve une nouvelle convention avec la Compagnie de navigation *Puglia*. Dorénavant, la *Puglia* sera subventionnée pour un service hebdomadaire — et non plus seulement bimensuel — de la côte des Pouilles aux Échelles de l'Albanie septentrionale. Initiative plus intéressante encore : un petit vapeur, qu'on construit en ce moment à Livourne, apte à franchir la barre de la Bojana, remontera cette rivière, à partir de l'été prochain, jusqu'au lac de Scutari, inaugurant ainsi un système de relations directes entre l'Italie, la capitale de l'Albanie du Nord et la partie fertile du Montenegro.

En dépit de certains embarras d'ordre intérieur et de la délicatesse de sa situation d'allié de l'Autriche-Hongrie, le gouvernement italien a donc eu le mérite d'esquisser, sur la côte orientale de l'Adriatique, une politique qui ne peut manquer de rencontrer l'approbation de la plupart des cabinets européens. Cette politique « d'équilibre albanais » sert, en effet, l'intégrité de l'Empire ottoman, les intérêts de la paix, ceux de la civilisation — autant d'articles du *symbole* courant des chancelleries. Et c'est peut-être bien, tout justement, parce qu'elle apporte une contribution effective et sincère au *statu quo* dans la péninsule balkanique, que l'Autriche-Hongrie penche aux brusques mesures. Le respect solennellement consenti à l'ordre des choses existant en Albanie n'a jamais été, pour cette puissance, qu'un voile derrière lequel elle préparait à l'aise et méthodiquement l'exécution de ses desseins. On peut bien dire, cette fois, qu'un coin du voile est soulevé et que, par le raccord de la ligne centrale de Bosnie à Salonique, elle manifeste clairement quelle loi elle entend faire prévaloir plus tard sur celle de l'équilibre albanais.

Relier Vienne à Salonique par une ligne beaucoup plus courte que celle qui traverse aujourd'hui Pest, Belgrade et Nisch; préparer les voies à l'Empire allemand dans le bassin oriental de la Méditerranée; compléter l'investissement de l'Albanie et par là frapper un coup destiné à retentir sur le canal d'Otrante — ce ne sont pas encore là tous les résultats que la Ballplatz espère atteindre.

L'Autriche-Hongrie vise depuis longtemps à écarter, de son flanc oriental, non seulement toute Fédération ou Ligue permanente entre États balkaniques, et singulièrement entre États slaves, mais l'éventualité d'une conjonction d'intérêts même temporaires. Cette conjonction lui paraissant dangereuse, surtout au point de vue stratégique, elle a eu soin, dès le traité de Berlin, de se faire conférer le droit d'occuper militairement, entre la Serbie et le Monténégro, un large couloir débouchant sur la Haute Albanie et la Macédoine : l'ancien sandjakat de Novi-Bazar. Depuis vingt-trois ans, elle use de ce droit sans contrôle, construisant des fortifications et des routes, renforçant

ses garnisons, se comportant, dans cette zone dont la suzeraineté nominale et même l'administration civile appartiennent au Sultan, aussi librement que dans une des provinces héréditaires des Habsbourg.

Or, la nouvelle ligne de Vienne à Salonique, en traversant précisément cette zone, couronnera l'œuvre qui donne déjà au système montagneux de Novi-Bazar une haute valeur offensive et défensive. Et comme s'il ne suffisait pas d'enfoncer pour ainsi dire un coin entre deux tronçons de la race serbe, entre deux organismes politiques qui ont tant de communs intérêts, un embranchement spécial, dirigé par Vischegrad sur Uchitza, est prévu pour envahir au besoin la Serbie par le sud-ouest.

Du même coup, l'investissement économique de ce petit État serait consommé. On sait que la Serbie, région agricole, voit fatalement graviter les intérêts de son commerce d'exportation vers l'Occident. A l'est, les plaines de Roumanie et de Bulgarie donnent des produits analogues aux siens. La voie du Danube et de la mer Noire, déjà bien longue pour l'écoulement des céréales [1], est tout à fait impropre à celui du bétail vivant. Celle de Salonique, par la ligne actuelle Nisch-Uskub — qui, du reste, est entre les mains de capitalistes allemands — présente les mêmes inconvénients, l'économie de distance étant compensée par l'élévation du prix des transports sur rails. En somme la Serbie ne trouve guère de marché permanent de consommation qu'en Autriche-Hongrie — en Hongrie surtout. Et sur ce marché, par ses tarifs de douane et de chemins de fer, par un exercice, abusif souvent, du droit de police sanitaire, cette puissance fait la loi. Il y a en Serbie une chronique et célèbre « question des porcs », qui explique bien des oscillations de la politique intérieure et même extérieure. Ajoutons que les traités de commerce entre les deux États viennent à échéance dans trois ans.

Dans ces conditions difficiles et presque humiliantes pour le royaume de Serbie, la construction du tronçon Serajevo-Mitrovitza revêt un sens comminatoire. Elle marque une fois de plus la résolution du Gouvernement austro-hongrois de retrécir à son gré le commerce d'exportation de ce petit pays, en lui barrant la route de l'Adriatique. Elle oppose un système et un fait à l'unique espoir qu'il conservât de conquérir l'indépendance économique, en s'ouvrant, quelque jour, un débouché sur cette mer. Car la côte adriatique, c'est, en bonne géographie commerciale, le littoral dont les pays serbes sont l'*Hinterland*. C'est la terre rocheuse et avare, qui, faute de pouvoir nourrir sa population, semble appeler directement les produits agricoles des plaines du Danube et de la Morawa, au lieu de les demander indi-

1. Cependant, au cours des années 1899 et 1900, un progrès a été réalisé dans l'exportation des blés serbes par cette voie. Les rapports du consul austro-hongrois de Belgrade constatent qu'elle a quintuplé d'une année à l'autre.

rectement et à frais plus élevés par voie de mer. C'est surtout la zone naturelle de contact de la Serbie avec le commerce maritime de l'Occident, et plus spécialement avec l'Italie. L'orographie sans doute, mais surtout l'histoire politique — celle de l'Empire ottoman et du *Drang nach Osten* — expliquent que jusqu'ici aucune voie de communication n'ait été ouverte entre la frontière serbe méridionale et la côte qui, entre Raguse et Durazzo, en paraît, sur la carte, l'ombre portée. Mais cet état de choses n'est-il pas contraire aux véritables intérêts de la civilisation, et l'initiative de l'Autriche-Hongrie ne fournit-elle pas une occasion d'en provoquer le redressement ?

*
* *

La civilisation — si toutefois le mot n'a pas été prostitué par la politique au point qu'on ne le puisse plus employer sans ironie — est sollicitée, dans cette partie du Balkan, par une œuvre trop ajournée, et, ajoutons-le, infiniment modeste, en comparaison du transsibérien et du chemin de fer de Mésopotamie. Cette œuvre consiste à procurer un peu d'aération à ce massif albano-macédonien, de complexion géographique trop dense, de mœurs qui en font encore un repaire de barbarie. Et puisque, pratiquement, c'est par un chemin de fer qu'on peut et doit la commencer, dans quel sens orienter cette ligne, pour que le but économique et moral soit atteint ? L'examen de la carte montre qu'une voie ferrée, dirigée du nord-ouest au sud-est, des frontières de la Bosnie à Salonique, sert les seuls intérêts de l'Autriche-Hongrie et de l'Allemagne. Ceux du Balkan et de tout le reste de l'Europe continentale exigent au contraire une voie orientée du nord-est au sud-ouest, du Danube à l'Adriatique.

Cette vérité a été mise en lumière, sitôt que les intentions du gouvernement austro-hongrois ont été connues, par d'importants organes russes — le *Novoe Vremia* et le *Svet* notamment, le *Zakonitost* de Belgrade et le *Glas* de Cettinje.

Le projet qui, d'après une déclaration récente et publique du prince régnant de Monténégro, a le plus de chances d'aboutir, comporte un tracé de Kladovo, sur le Danube, au-dessous des Portes de Fer, à Nisch, par la vallée du Tymok. De Nisch, la voie ferrée, évitant l'ancien sandjakat de Novi-Bazar, passerait à Prichtina, de là à Ipek, par la fertile plaine de Doukadjine, et pénétrerait ensuite sur le territoire monténégrin, où elle desservirait Andrievitza et Podgoritza. De Podgoritza, elle rentrerait sur le territoire turc, et aboutirait à Scutari, où deux embranchements, l'un sur Antivari, l'autre sur S. Giovanni di Medua, la mettraient en contact avec la mer. Ce projet ne se confond pas avec la ligne d'intérêt spécifiquement monténégrin, dont la construction est imminente, entre Antivari et Niksitch.

Une ligne du Danube à l'Adriatique offrirait de multiples avantages. Elle contribuerait d'abord — et le point est d'évidence — à préserver l'équilibre balkanique, et plus spécialement l'équilibre albanais, de la rupture inévitable que lui ménage la construction du seul tronçon Serajevo-Mitrovitza. A cette précaution salutaire contre les ambitions de l'Europe centrale, tous les autres États continentaux trouvent leur compte, en première ligne l'Italie, et, sans exception, ceux des Balkans. Le projet, par sa portée économique, est du reste appelé à concilier les mêmes intérêts. Il tend à mettre en relations, par la magnifique artère du Bas-Danube, l'Adriatique et la mer Noire, soit deux mers entre lesquelles la nature a disposé, outre la formidable jetée de la péninsule balkanique, les détroits souvent litigieux des Dardanelles et du Bosphore. Il ouvre au commerce russe, bulgare, serbe, monténégrin, albanais, un débouché direct et nouveau sur les pays latins. De leur côté, la France, l'Italie, la Suisse sont dispensées d'emprunter les voies de l'Europe centrale, pour leurs échanges avec l'intérieur des Balkans. L'Italie surtout y découvre une chance de relèvement de ses deux grands ports adriatiques, Venise et Bari. Par Venise, le grand foyer industriel lombard trouve, à une distance relativement rapprochée, un nouveau marché d'exportation. Par Bari, les pays danubiens peuvent importer du blé — qui manque quelquefois en Italie, — du bétail, des chevaux, des minerais, que ce pays ne produit pas en quantité suffisante. En un mot l'Adriaque, faisant suite à la nouvelle voie qui, par le Simplon, va resserrer les relations de la France, de la Suisse et de l'Italie, peut redevenir le trait d'union entre l'occident latin, l'orient européen et le sud de la Russie. Des monts Jura à Odessa, l'occasion s'offre d'inaugurer une grande ligne commerciale, en travers du courant que l'Allemagne et l'Autriche se préparent à diriger du centre de l'Europe sur Salonique.

La seule perspective en surexcite, paraît-il, certaines imaginations autrichiennes. La *Reichswehr*, organe habituel de l'état-major, n'essayait-elle pas, tout récemment, de l'écarter, en rappelant l'attention sur un ancien projet — œuvre du colonel Schnerch — non de voie ferrée, mais de *canal*, du Danube à l'Adriatique? Ce canal, s'il est pratiquement exécutable — et un examen sommaire du relief du sol permet d'en douter — aurait un double débouché, à San Andrea, près de Trieste, et à Portore, près de Fiume[1]. Joignant le bassin du Danube à l'Adriatique fort au-dessus de la péninsule des Balkans, il annihilerait par conséquent, pour le commerce occidental, l'influence d'une voie ferrée d'Antivari aux Portes de Fer. Quoi qu'on puisse penser de la valeur technique de ce projet, qu'un organe autorisé a paru prendre à son compte, il est un témoignage de la préoccupation

1. *Tribuna*, du 21 février 1901.

constante, dans le monde austro-hongrois, de faire converger vers la vallée du Danube les voies qui donnent accès à l'orient européen.

*
* *

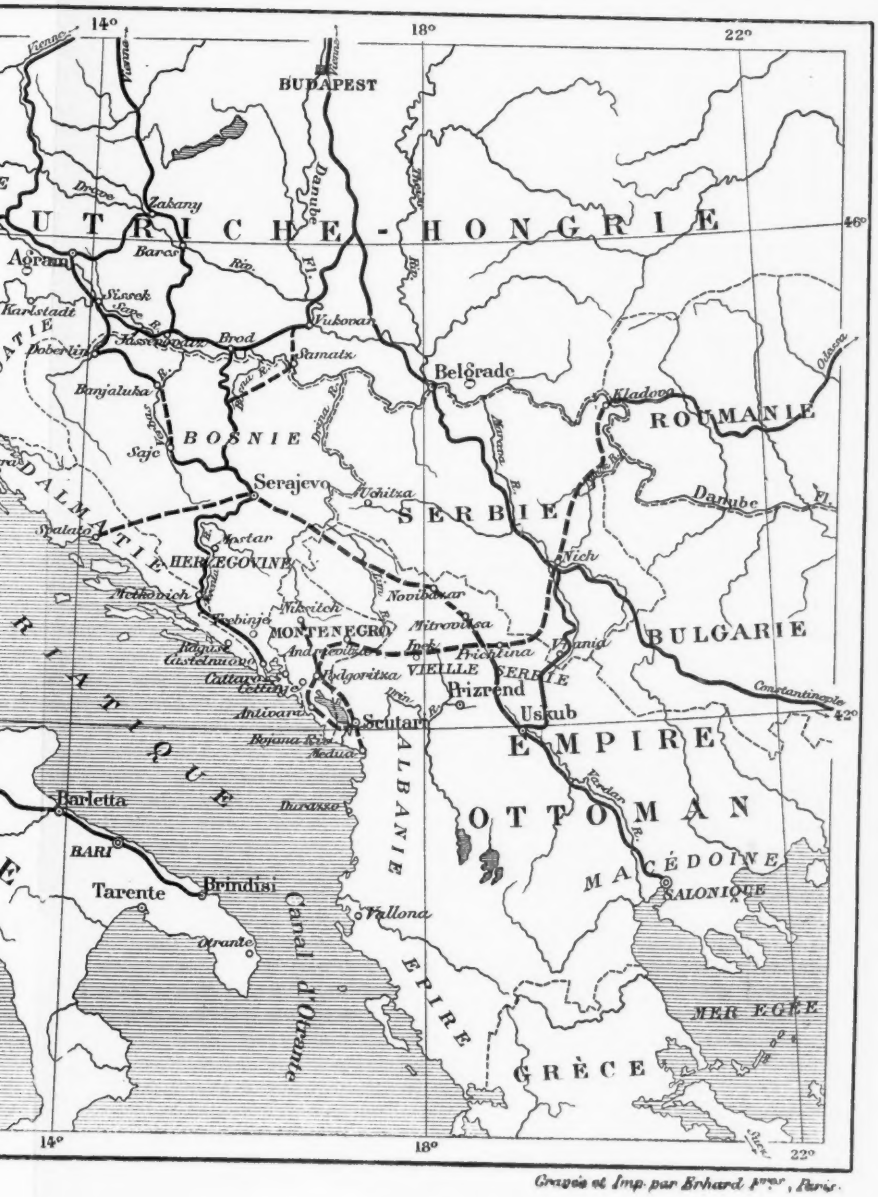
C'est de ce point de vue, qui embrasse à la fois la politique et la stratégie commerciale, qu'on peut se placer, croyons-nous, sans excéder dans la généralisation, pour apprécier la portée du tronçon que l'Autriche-Hongrie se propose de diriger sur Salonique. Le système de l'Europe centrale est-il à la veille de s'enrichir de la partie du Balkan comprise entre la Chalcidique et le canal d'Otrante? Tel est le problème — et il semble bien trouver sa formule, symbolique et mathématique à la fois, dans l'antithèse des deux lignes appelées à se croiser dans cette région. Le chemin de fer de Serajevo à Mitrovitza traduit la « poussée » germanique; celui du Danube à l'Adriatique la défense et la réaction. Lequel sera le plus tôt construit? Qui saura prendre les devants? Jusqu'ici nous voyons bien l'Italie, quoique embarrassée par son système d'alliances, tenter de ressaisir en Albanie une position compromise; les gouvernements et la presse balkaniques insister sur le péril que court leur indépendance et suggérer le remède. Mais ce remède, avec leurs seuls moyens, ils ne peuvent pas l'appliquer.

Sur les flancs de cette position méditerranéenne, objectif de l'Europe centrale, deux grandes puissances ont un intérêt commun, et un pacte d'alliance les unit. On dit ce pacte franco-russe purement, mais résolument défensif. Raison de plus, en vérité, d'attendre de lui quelques effets dans l'occurrence, car ce n'est que de défense qu'il s'agit ici. Les cabinets de Paris et de Saint-Pétersbourg seraient peut-être optimistes, s'ils attendaient, pour manifester leur entente sur les grandes questions continentales, que Salonique fût accordée à la Bosnie. Et il nous paraît qu'en ce moment même on va peut-être chercher bien loin une formule de conciliation des intérêts franco-russes avec ceux de l'Italie, quand la nature même la suggère. En l'état de la carte politique et économique, les portes de l'Orient ne sont guère qu'entr'ouvertes pour ce pays, et le terme logique de l'évolution du *Drang nach Osten* est de les lui fermer tout à fait. C'est encore sur le terrain de la question d'Orient et de la défense de l'équilibre de la Méditerranée qu'il semble qu'il y ait le plus de place pour un « rapprochement » slavo-latin.

CHARLES LOISEAU.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

BASSIN
de
L'ADRIATIQUE
Echelle de 1:7.000.000e
0 100 200 Kil.
Chemins de fer construits
d.o en projet
Canaux
SUISSE
TYROL
CARNIOLE
LOMBARDIE
VENETIE
ISTRIE
CROATIE
DALMATIE
MER ADRIATIQUE
MER MÉDITERRANÉE
ITALIE
Innsbruck
Botzen
Trente
Riva
Laibach
TRIESTE
Agram
Fiume
Karlstadt
Pisino
Simplon
Lac Majeur
Lac de Garde
MILAN
VERONE
Padoue
VENISE
Pavie
Alexandrie
GÊNES
BOLOGNE
Rimini
Ancône
ROME
NAPLES
Barletta
Spalato
Tessin R.
Pô Fl.
Adige R.
Brenner
Tarto Calendro
Lyelle
Domo d'Ossola
6°
10°
14°
46°
42°



Gravée et Imp. par Erhard Frères, Paris.

LIVRES NOUVEAUX

FIGURES ET CARACTÈRES, par **Henri de Régnier**.

Voici un volume de critique ; venant d'un artiste et d'un écrivain comme M. Henri de Régnier, il faut bien qu'il soit intéressant. Nos lecteurs y retrouveront les quatre somptueuses études sur Victor Hugo, Alfred de Vigny, Michelet, Stéphane Mallarmé, que la *Revue* a publiées. Ils en trouveront d'autres plus rapides sur Beaumarchais, André Chénier, Oscar Wilde, Rudyard Kipling, etc., et enfin deux conférences sur la poésie, qui furent très remarquées. L'auteur a su nous parler avec modestie et justesse de cette école symboliste, naguère si bruyante, dont il fut l'un des représentants autorisés, et de ce vers libre qui fut l'instrument harmonieux de toute une génération. Sans prétendre faire une étude complète, M. Henri de Régnier a dressé le bilan actuel du symbolisme ; et il faut reconnaître avec lui que si cette école n'a point réalisé tout ce qu'elle promettait ou du moins tout ce qu'elle se promettait, son action et son œuvre furent incontestables. M. Henri de Régnier a contribué plus que personne à faire admirer cette poésie d'hier, qui nous a donné, avec les *Stances* de Jean Moréas, une œuvre simple et forte, vraiment classique.

LA BAGUE DE PLOMB, par **Georges Maurevert**.

Parmi ces nouvelles il en est d'assez longues, et d'autres sont brèves, tiennent en quelques pages. On sent que l'auteur ne s'est point imposé de les allonger ou de les réduire. Elles nous sont contées sans artifice, d'un style familier et précis. Quelques-unes sont gaies, d'observation directe ou de fantaisie spirituelle ; quelques autres nous ouvent d'un récit dramatique où certains détails font penser aux contes fantastiques d'Hoffmann et aux contes extraordinaires d'Edgard Poë. Tout le recueil est original et attachant : et il est joliment présenté, avec des dessins de Steinlen, de Léandre, de Couturier, de Lucien Métivet, de Georges Rochegrosse.

HISTOIRE DE LA MUSIQUE — BELGIQUE (XIXe siècle), par **Albert Soubies**.

Continuant sa remarquable série d'études sur la musique dans tous les temps et dans tous les pays, M. Albert Soubies nous raconte aujourd'hui l'histoire de la musique belge. La matière était suffisamment riche, puisque la Belgique a donné des musiciens comme César Franck, Franz Servais. On sait d'autre part que la Belgique fut maintes fois hospitalière à nos compatriotes : quelques-uns de nos plus beaux opéras furent joués pour la première fois au Théâtre de la Monnaie, à Bruxelles. M. Albert Soubies en ce court volume a su ramasser, comme toujours, beaucoup de faits. Son livre est un répertoire commode et intéressant qu'il faut avoir lu et qu'il faut pouvoir consulter à l'occasion.

THÉORIE DE L'ORDRE, par **Jules Delafosse**.

S'il faut en croire M. Jules Delafosse, la France, en moins de vingt années, a tout perdu : « sa gloire, sa primauté, sa puissance, son crédit, son rang, son rôle, le respect des autres, sa confiance en elle-même et sa santé ». C'est beaucoup dire, et nous sommes tout de suite prévenus que ce livre est un long cri d'alarme. On y trouvera un noir tableau des méfaits commis par la République et de ceux qu'elle ne manquera point de commettre encore. L'auteur est un monarchiste fervent et sincère, et sa « théorie de l'ordre » est, avant tout, un réquisitoire fougueux. Mais on n'en saurait méconnaître l'éloquence. On le lit avec intérêt ; on est emporté par la violence même des attaques, et on communie parfois avec l'auteur, si loin qu'on puisse être de ses idées, dans l'amertume de certaines constatations.

L'INDÉCENTE, par **Marcel Luguet**.

Le grand charme de ce joli roman, ce n'est pas le sujet, on pourrait dire la thèse que l'auteur y a développée : car, au fond, c'est un livre à thèse. M. Marcel Luguet y déclare la guerre à l'institution surannée, — l'auteur dit odieuse, — du mariage ; et son héros refuse, par principe, d'épouser une jeune fille que les parents lui donneraient volontiers. Il l'aime, il la veut pour maîtresse, il sent bien lui-même qu'il l'aimera longtemps, sinon toujours ; mais il n'admet pas entre eux d'engagements, ni pour l'un ni l'autre. Et la jeune fille finit par consentir. Et sans doute, lorsque le héros expose ses idées, y a-t-il brusquement deux ou trois tirades un peu déclamatoires. Mais les scènes mêmes, les simples scènes d'amour sont délicieuses. On sent que ce livre fut écrit dans la joie... Les phrases courent vite, toutes roses, toutes fraîches, un peu dégrafées. Et, à chaque page, ce sont d'exquis détails, un bout de dialogue amoureux, dont le lecteur est doucement ravi.

MISSEL D'AMITIÉ, par **Paul Reboux**.

Voici une curieuse tentative de conter en vers l'histoire d'une âme. C'est là une sorte de roman, dont l'auteur, en quelques lignes de préface, nous confie le thème. Entre deux amis, passe une femme ; ils s'en éprennent simultanément ; l'un des deux abdique cette affection naissante. L'autre en profite et reprend le rôle abandonné. L'inutile sacrifié ressent une affliction profonde ; mais quand l'aventureux, las d'un bonheur inégal aux épreuves, revient à son ami, tout de suite il est pardonné. M. Paul Reboux a su faire vivre en courts poèmes les heures les plus graves de cette crise. Ce sont de rapides notations, délicates et pénétrantes, souvent douloureuses et parfois ironiques, et qui chantent en strophes harmonieuses, selon des rythmes ingénieusement variés.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 7934-4-01. — (Encre Lorilleux).